P
2B
15

SERMONS
DU PÉRE ÉLISÉE.

TOME II.

Mo-Esp

SERMONS

DU

R. PÈRE ÉLISÉE,

CARME DÉCHAUSSÉ,

PREDICATEUR DU ROI.

TOME SECOND.

Quatre Volumes in-12 rel. en veau, 12 liv.

M. Gobelins.

A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 38.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

mo-Cap
BX
890
.E427
1785
v.2

SERMON

SUR

L'AMBITION.

Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dextram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Ordonnez que mes deux enfans soient placés dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. *S. Mathieu*, chap. 20.

JAMAIS sollicitation ne fut plus pressante, et jamais demande ne fut moins raisonnable que celle de cette mère ambitieuse des enfans de Zébédée. Remplie des idées de grandeur que les préjugés des juifs attachoient à la qualité du Messie, elle ne découvre dans les promesses de Jésus-Christ, que des

prospérités temporelles ; elle pense que ce règne qu'il doit établir après sa résurrection, sera un règne de gloire et de magnificence ; que Jérusalem devenue la maîtresse des nations, recevra les tributs de tous les peuples, et s'enrichira de leurs trésors ; que les dépouilles des peuples vaincus, embelliront cette ville triomphante, en y rassemblant les merveilles de l'art et les chefs-d'œuvre de l'industrie ; qu'alors les disciples du libérateur, élevés au comble de la faveur, assis sur des trônes, et dépositaires de son autorité, jugeront les nations prosternées à leurs pieds, et partageront avec lui la gloire, les richesses, et les hommages de l'univers : *Sedebitis super sedes duodecim.*

Ravie de voir ses enfans attachés à un maître qui promet à ses disciples une fortune si brillante, et flattée par l'espérance, qu'ils seront un jour assis dans les premières places de son royaume, cette mère ambitieuse se livre aux

desirs les plus effrénés, et ne consulte que l'excès de sa tendresse : sans examiner si ces esprits durs, ardens, aussi impétueux que le tonnerre, sont propres à remplir des trônes, qui doivent être le siége de la douceur et de la clémence, sans se mettre en peine des plaintes et des murmures des autres apôtres, sans consulter si les décrets éternels destinent ses enfans à une si haute élévation ; elle usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de leur destinée; elle les élève elle-même sur ces trônes imaginaires ; elle veut qu'ils occupent les places les plus distinguées, et qu'ils soient environnés de toute la gloire du libérateur de Jérusalem : *Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dexteram, et unus ad sinistram in regno tuo.*

Il est facile d'appercevoir dans les démarches de cette mère, tous les effets de l'ambition ; les motifs qui l'animent, sont méprisables; elle n'envisage pas les honneurs, comme des fonc-

tions pénibles, qui nous rendent redevables à tous, et qui nous établissent sur les autres hommes, pour travailler à leur bonheur; elle ne cherche que son intérêt propre dans l'élévation de ses enfans; et, sans examiner s'ils sont dignes de remplir ces places éminentes, elle demande qu'ils y soient assis préférablement aux autres apôtres : *Dic ut sedeant duo filii mei.* Les moyens qu'elle emploie sont injustes; elle met en usage la brigue, l'adulation, les sollicitations les plus vives, pour obtenir des dignités qui ne doivent être accordées qu'au mérite, *Adorans et petens;* enfin elle ne désavoue pas la témérité de ses enfans, qui se croient assez de force, pour boire le calice d'amertume; et elle autorise en eux, cette présomption, qui, tenant lieu de toute capacité, annonce un abus inévitable de l'autorité, *Possumus.*

Et voilà, mes frères, les traits qui caractérisent l'ambition; elle est tou-

jours méprisable dans ses motifs ; injuste dans ses moyens ; dangereuse dans l'usage de l'autorité. Trois réflexions que j'entreprends de vous développer, et qui feront tout le partage de ce discours. Puissent, ô mon Dieu, ces vérités si importantes, tomber sur des cœurs préparés et dociles ! c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave*, *Maria*.

PREMIERE PARTIE.

TOUTE puissance vient de Dieu, et n'est établie, sur la terre, que pour le bonheur des hommes. Ecoutez, dit la sagesse, vous qui commandez à la multitude, et qui voyez avec complaisance un peuple innombrable soumis à vos ordres; vous avez reçu cette puissance du Seigneur, et cet empire du Très-haut, pour être les dispensateurs de ses bienfaits : images de la Divinité, vous êtes élevés au-dessus des autres, pour les ren-

dre heureux par votre libéralité, et vertueux par vos exemples : l'usage légitime de votre autorité, est de faire que Dieu soit obéi, d'assurer le règne de la vertu, de la secourir et de la défendre de l'oppression du vice : vous n'avez la force dans les mains, que pour faire triompher l'innocence, et pour faire régner la raison. Quiconque fait servir à ses passions, les privilèges et l'impunité dont jouit la grandeur, est un monstre d'inhumanité ; il sera l'horreur de ses semblables, et l'Etre suprême ne le distinguera dans son jugement, que pour lui préparer des supplices plus cruels : *Potenter tormenta patientur.*

L'amour du bien public est donc le seul motif qui doit nous animer dans la recherche des dignités, puisqu'elles ne sont établies que pour le bonheur de nos semblables : l'autorité n'est pas ce joug que la vanité sait appesantir, pour asservir des inférieurs à ses caprices ; c'est une règle qui n'est appuyée

de la force, que pour les faire plier sous la raison ; une vigilance paternelle qui n'exige leur soumission, que pour assurer leur bonheur. L'humanité, l'affabilité, la protection des foibles, le soulagement des malheureux, sont les premiers devoirs des grands, et les fondemens de leur véritable gloire ; placés sur la terre comme une providence visible, ils doivent sans cesse rappeler, par leurs bienfaits, le souvenir du Dieu dont ils sont les images : c'est la leçon de la nature, un sentiment, que la violence des passions ne peut étouffer, quoiqu'elle rende souvent inutile l'impression qu'il fait sur nos cœurs. Cet éclat qui les environne, cette supériorité qui leur attire des hommages, cette faveur qui les approche de la source des grâces, cette puissance qui met entre leurs mains les intérêts des peuples, ces richesses qui semblent prêter tant de facilités à leurs passions ; tous ces avantages de la fortune, toutes

ces distinctions de la naissance, toutes ces prérogatives du rang, sont pour les autres : le plaisir seul de faire du bien leur appartient, et c'est l'unique privilège qui puisse rendre dignes d'envie la grandeur et l'élévation.

De ce côté, mes frères, les honneurs méritent notre estime et notre vénération. Rien n'est plus grand qu'un homme élevé au-dessus des autres par le pouvoir de faire du bien, lorsqu'il remplit une destination si sublime. Celui qui préfère le plaisir de rendre heureux ses semblables, à l'éclat frivole qui ne flatte que la vanité, est le modèle le plus parfait de l'Etre suprême : son élévation, loin d'exciter l'envie, remplit les cœurs de reconnoissance. C'est pour nous qu'il est environné des soucis qui accompagnent les dignités, quoiqu'il connoisse leurs chimères, dont le prestige nous éblouït ; qu'il préfère aux douceurs de la vie privée, les inquiétudes attachées aux

fonctions civiles ; qu'il se charge du fardeau des affaires publiques, et qu'il se livre aux travaux les plus pénibles. Heureuse subordination! liens sacrés! vous êtes véritablement chers à nos cœurs ; vous ne faites sa gloire qu'en faisant notre félicité !

Tels sont les motifs qui doivent nous animer dans la poursuite des honneurs ; l'amour du bien public, les avantages de la patrie, et le bonheur de nos semblables : telle est la source de cette noble émulation qui élève les cœurs ; qui en bannit la mollesse et l'indolence ; qui rompt le charme d'une oisiveté honteuse ; qui place la piété dans les devoirs, et qui donne aux Etats des hommes utiles en tout genre, des magistrats sages et laborieux, des juges éclairés et intègres, des pontifes savans dans la loi du Seigneur, vigilans sur leur troupeau, conservateurs zélés et intrépides de la pureté de la foi, de la régularité des mœurs, et des droits

du sanctuaire. Si l'amour de la gloire humaine se mêle quelquefois à ces motifs, c'est que l'homme, esclave de la cupidité, s'attribue injustement des talens, qu'il doit rapporter à l'auteur de tous les dons : du moins cette passion, quoique injurieuse au Créateur, n'est pas nuisible à la société, lorsqu'elle ne recherche la gloire que dans le devoir, l'ordre et la félicité publique.

Mais il est un autre motif, indigne des ames grandes et vertueuses, qui anime la plupart des hommes dans la recherche des honneurs. Séduits par le vain spectacle des grandeurs, ils ne regardent les dignités, que comme des distinctions glorieuses qui les élèvent au-dessus des autres, et ils n'envisagent pas les devoirs pénibles et les écueils qui les environnent ; ils ne veulent être placés si haut, que pour dominer avec plus d'empire, usurper les hommages, affecter une supériorité ridicule, aggraver le joug de la soumission par la

hauteur, et faire des lois de leurs caprices; ils sont flattés par l'espérance d'une situation, où les penchans déréglés ne trouvent point d'obstacles; où les occasions préviennent les desirs; où les passions se perpétuent par les ressources; où les dégoûts sont réveillés par la variété des plaisirs; où leurs crimes trouvent presque autant d'égards et de ménagemens, que leurs personnes.

Quoi de plus méprisable que ce motif d'intérêt personnel, qui cherche dans les honneurs la satisfaction de la cupidité? Il pervertit l'ordre établi par le Créateur; il rend inutile la puissance de faire du bien, dont l'usage est la plus sublime fonction de la grandeur; il efface le seul trait de distinction que Dieu a mis entre les grands et le peuple, en les établissant les ministres de sa providence et de sa bonté; il les dégrade, et les met bien au-dessous des personnes soumises aux lois, puis-

qu'il les rend esclaves des passions; il rend leur autorité injuste et odieuse; il avilit les honneurs, qui tirent tout leur éclat de l'utilité publique. Ceux qui ne cherchent l'élévation que pour eux-mêmes, sont les plus vils et les plus méprisables de tous les hommes.

Et voilà, mes frères, le motif qui anime l'ambitieux dans la poursuite des honneurs : le desir insatiable de s'élever au-dessus de ses semblables, est le seul ressort de ses intrigues et de ses agitations. Séduit par le faux éclat qui environne les grands, le faste, la mollesse, la licence, lui paroissent les véritables priviléges de la grandeur; il ne voit en eux que des maîtres, dont la puissance dispose à leur gré des esclaves qui rampent à leurs pieds; dont les passions sont toujours satisfaites; dont la haine est redoutable; dont la vengeance est assurée; dont les erreurs sont respectées; dont les caprices et les excès sont consacrés par les élo-

gés de la flatterie. Frappé par des dehors si séduisans, il attache son ame entière au faux éclat des honneurs; les soins et les embarras inséparables des fonctions publiques, échappent à ses regards; la réflexion qui pourroit étendre ses vues, et lui découvrir toute l'étendue de ses obligations, s'épuise sur ces avantages frivoles; et tandis qu'il se croit plus libre et plus indépendant, par l'assurance de l'impunité, il ne s'apperçoit pas qu'il est plus gêné par les bienséances et les devoirs attachés à la grandeur.

Delà cet empressement qui paroît dans les démarches de la mère ambitieuse des enfans de Zébédée. Trompée par la vaine espérance du royaume temporel, elle ne pense plus que ces places qu'elle demande, doivent s'acheter par de grandes souffrances; que cette prééminence dont parle le Sauveur, ne consiste que dans une plus grande abondance de justice et d'hu-

milité : une tendresse charnelle et des vues d'intérêt, lui font oublier les instructions de Jésus-Christ, les opprobres de sa croix, et l'amertume du calice qu'il propose à ses disciples; une idée confuse d'élévation, qui ne présente rien de fixe à l'esprit, suffit pour remplir son cœur; elle ignore même ce qu'elle demande; et la vivacité de ses sollicitations n'est que l'effet de la cupidité, de l'ignorance, et d'une vanité ridicule : *Nescitis quid petatis.*

Delà encore ces vœux outrés, ces projets vastes, cette inquiétude qui troublent le cœur de l'ambitieux, et ne le laissent jamais tranquille; il ne jouït ni de sa gloire, ni de sa prospérité. Comme il ne se propose d'autre but que l'élévation, son orgueil veut toujours monter plus haut; tout ce qui est au-dessus de lui, irrite sa passion; la supériorité des autres le révolte; leurs succés réveillent sa jalousie; leur égalité le blesse; la faveur lui devient

amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens. Aman, dont les richesses égaloient l'opulence des rois, presque assis sur le trône de son maître, et qui disposoit à son gré du sceptre d'Assuérus, ne pouvoit goûter les douceurs d'une fortune si brillante ; la noble fierté de Mardochée qui refusoit de se prosterner à ses pieds, lui rendoit toute sa grandeur insipide ; et tandis que la faveur faisoit de ce ministre un objet de l'envie publique, un seul homme assez vertueux pour ne pas se plier à cette impiété, enfonçoit mille traits dans son cœur, et le rendoit insupportable à lui-même.

Grand Dieu ! telle est donc le funeste effet de cette injuste cupidité qui anime l'ambitieux dans la poursuite des honneurs. Elle le dégrade et l'avilit, en étouffant dans son cœur l'amour du bien public, le seul motif digne des ames vertueuses ; elle le rend misérable, en le livrant sans cesse à des pro-

jets tumultueux ou injustes: jouet de ses flatteuses illusions, il sacrifie son repos et son bonheur à des espérances douteuses ; tout irrite son ambition, et rien ne peut la satisfaire ; sa condition présente n'est jamais celle qui lui plaît ; et la seule idée d'une fortune plus élevée, suffit pour le dégoûter de tous les biens qu'il possède.

Que l'homme penseroit différemment, s'il envisageoit la véritable grandeur, et si l'amour du bien public dominoit dans son cœur ! Loin de rechercher les honneurs, il les fuiroit comme des inquiétudes de la vie, et des écueils de la vertu. Ceux qui connoissent les devoirs attachés à l'élévation, ne sont jamais éblouïs du faux éclat qui l'environne ; ils savent que les grandeurs irritent plus les passions, qu'elles ne peuvent les contenter ; ils se croient ou incapables de supporter la dignité d'une vie publique, ou malheureux d'être forcés à renoncer aux

douceurs de la vie privée. Hélas! on ne se représente les dignités, que comme des distinctions qui nous élèvent, qui nous donnent droit de suivre nos caprices, et qui mettent en liberté toutes nos passions! Ce motif paroît seul agir sur nos cœurs; et cependant elles ne sont que des servitudes honorables qui nous rendent redevables à tous, des engagemens plus forts à la justice, à la modération, à la soumission aux lois. Il est, sans doute, bien grand de travailler à rendre les hommes bons et heureux; mais ce travail est rempli de dangers; et nous ne devons qu'à la patrie, le sacrifice de notre liberté, lorsqu'elle nous confie les intérêts publics.

Aussi voyons-nous les plus vertueux fuir des honneurs qui les cherchent, résister aux sollicitations, se dérober aux poursuites et aux instances, refuser même des dignités auxquelles la voix

publique les appelle. Il faut leur faire violence ; et la nécessité de servir la patrie paroît seule excuser à leurs yeux le consentement qu'ils donnent à leur élévation. Oui, mes frères, le vrai mérite n'est jamais empressé dans la recherche des honneurs ; l'amour du bien public, qui en est inséparable, ne peut nourrir cette soif insatiable des grandeurs ; il est toujours accompagné d'une défiance des talens, et d'une connoissance des devoirs, qui réprime la vivacité des desirs, en montrant les peines et les écueils de l'élévation : l'amour injuste de soi-même, et les vils motifs d'un intérêt personnel, peuvent seuls exciter ce desir ardent de s'élever, qui paroît dans toutes les démarches de l'ambitieux ; et cette passion que le monde regarde comme le vice des grandes ames, n'est que le ressort des cœurs lâches, et le trait le plus marqué des ames viles et méprisables.

L'ambition est donc méprisable dans

ses motifs; j'ajoute qu'elle est injuste dans ses moyens: c'est le sujet de ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Les motifs qui nous animent, décident presque toujours des moyens que nous mettons en usage : si l'homme n'avoit d'autres vues dans la recherche des honneurs, que le bien public, l'avantage de la patrie, le bonheur de ses semblables, il ne connoîtroit d'autres moyens de parvenir à l'élévation, qu'un mérite supérieur; une capacité reconnue; un talent décidé pour les fonctions auxquelles il aspire ; des qualités assorties aux différens intérêts de la société, dont il se propose le bonheur et l'avantage : l'intrigue, la calomnie, l'adulation, lui paroîtroient des voies indignes et étrangères au dessein qu'il a d'être utile, puisqu'elles ne servent qu'à montrer l'homme plus

ambitieux et plus entreprenant, sans lui donner le mérite et la capacité de remplir les devoirs attachés à la grandeur.

Il n'est en effet qu'un moyen légitime de parvenir aux honneurs, c'est de s'en rendre digne ; il faut pouvoir être utile aux hommes, lorsque l'on veut prendre en main leurs intérêts ; et comme les distinctions ne sont établies que pour le bien public, ceux-là seuls ont droit d'y aspirer, qui sont capables de remplir toute l'étendue de cette destination : heureuse la société, si l'attrait des grandeurs ne faisoit naître dans les cœurs que cette émulation louable, qui tend à l'élévation par le mérite, qui ne connoît d'autres voies que la supériorité des talents, et dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des places auxquelles on aspire : alors la vertu seroit en honneur ; le mérite recevroit les récompenses ; les vicieux laissés dans l'obscurité mur-

mureroient seuls contre l'équité des choix : chacun content des avantages qu'il trouveroit dans une sage administration, béniroit Dieu dans les grands qui tiennent ici-bas sa place ; leur élévation ne réveilleroit plus la censure ; l'estime de leur vertus étoufferoit tout sentiment de jalousie ; la soumission libre et volontaire ne seroit qu'un hommage rendu à une raison supérieure ; et la subordination devenue le lien de tous les intérêts, et la règle des services mutuels, seroit regardée comme la source de l'ordre, de la paix et de la félicité des empires.

Mais l'ambition par les moyens injustes qu'elle emploie pour s'élever aux honneurs, frustre la société de tous ces avantages, rend inutiles les efforts de l'émulation, et usurpe par des crimes heureux, des récompenses qui ne sont dues qu'à la vertu : toutes les voies paroissent légitimes à un ambitieux, dès qu'elles conduisent à la fortune ;

l'espérance du succès suffit, pour justifier à ses yeux la honte des moyens; le crime qui l'élève, est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit; la fourberie, l'adulation, l'hypocrisie, n'ont rien d'indigne pour son cœur; le mérite seul qui entre en concurrence avec lui le blesse et le révolte; il violeroit les droits les plus sacrés du sang et de l'amitié, pour éloigner un sujet capable, et envahir sa place; toujours en proie à l'envie, son œil avide et jaloux, verroit avec moins de peine, les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et les talens d'un autre.

Quelle bassesse en effet dans toutes les démarches de l'ambitieux! quel caractère plus décidé d'une ame vile! quel trait plus marqué d'un cœur corrompu, pour qui le crime a perdu toute son horreur! Suivez cette mère des enfans de Zébédée; vous découvrirez dans les moyens qu'elle met en usage,

tout l'avilissement des hommages que l'adulation inspire ; elle supplée, par la vivacité de ses sollicitations, à la justice de sa demande ; elle emprunte un langage flatteur et rampant ; elle rend des honneurs divins, pour obtenir des faveurs humaines ; elle adore ; elle se prosterne devant celui qu'elle croit seulement revêtu d'une puissance temporelle : *Adorans et petens.*

Oui, mes frères, la flatterie est inséparable de l'ambition : il faut, pour parvenir, flatter les passions des hommes, lorsqu'on ne peut se concilier leur estime ; s'insinuer dans leur cœur par de lâches complaisances, lorsque l'on ne peut mériter leur suffrage par les talens. Ces hommes si avides de grandeur, se déshonorent toujours par la bassesse de leur hommage ; leur élévation rappelle sans cesse leur avilissement ; ils s'abaissent devant les uns, pour s'élever sur les autres avec plus de hauteur ; ils rampent sans peine

aux pieds d'un protecteur, comme des esclaves, pourvu qu'ils soient assurés de faire sentir à ceux qui leur seront soumis, tout le poids de leur orgueil; victimes de la faveur, ils achètent des grâces par la servitude et le sacrifice de leur repos; ils supportent des caprices; ils essuient des dégoûts; ils dévorent des rebuts; ils encensent des idoles qui les méprisent, et qui daignent à peine les honorer de leurs regards.

Et où ne conduit pas cette flatterie servile, lorsque l'ambition la regarde comme un moyen de s'élever aux honneurs! On ne se contente pas de louer les riches et les puissans du siècle; on devient leur complice et leur imitateur; on partage leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces; on jette dans leur esprit des soupçons contre les gens de bien; on nourrit leur jalousie; on excite leur fureur. Le ministre d'Assuérus surprend

surprend la religion de son maître, intéresse sa gloire, arme la calomnie, pour détruire un peuple soumis dans l'esclavage, et adorant dans les fers le Dieu qui le châtie; il invente des couleurs pour les peindre puissans, riches, séditieux, opposés aux lois de l'empire, et ennemis du reste des humains; il arrache enfin cet ordre sanguinaire: déja le signal du carnage étoit donné; le sang de l'innocent alloit être répandu sur la terre; c'en étoit fait du peuple juif, si Dieu n'eût touché le cœur du roi, et s'il n'eût fait triompher les grâces pudiques d'Esther des conseils d'un barbare, dont l'ambition se couvroit des apparences du bien public. Les meilleures vues jointes à une grande pénétration, ne suffisent presque jamais pour détourner les funestes effets de ces langues homicides; tous les grands sont exposés à être surpris, et ont peine à échapper aux piéges de l'ambitieux; rarement ils soup-

connent toute sa bassesse et sa malice; il faut des coups extraordinaires, où la main du Seigneur agisse avec éclat, pour démasquer ces hommes pervers, et confondre leurs impostures.

Grand Dieu! ne permettez plus que les artifices des ambitieux triomphent de la droiture et de la simplicité de la vertu: gravez sur leur front des traits si difformes, que leur méchanceté ne puisse échapper à nos regards. Ils ne cherchent qu'à nous séduire par de fausses apparences; ils se servent même du voile auguste de la religion, pour couvrir la noirceur de leurs desseins; ils empruntent les dehors respectables de la piété; ils affectent une grande austérité de mœurs, pour tromper plus sûrement la vertu, que la sincérité met moins en garde contre la fraude et l'hypocrisie: ils ont toujours les intérêts du ciel dans la bouche; mais leurs discours artificieux ne servent qu'à ouvrir les oreilles à la malignité de leur calomnie; la

douceur est sur leurs lèvres, et le fiel est au fond de leurs cœurs; leur zèle amer ne cherche qu'à rendre odieux ceux qu'ils veulent perdre; et les soupçons qu'ils jettent sur leur conduite, tendent plutôt au renversement de leur fortune, qu'au réglement de leurs mœurs.

Rien n'est capable d'arrêter ces cœurs que l'ambition domine: la trahison, les noirceurs, les meurtres, la révolte, sont pour eux comme les voies légitimes. Toujours inquiets et agités, ils portent par-tout la confusion et le désordre; ils s'applaudissent des troubles publics, de la ruine des familles, du bouleversement des états, pourvu qu'ils espèrent s'élever sur cet amas de débris qui les environne. Hélas! nous ne le voyons que trop, dans ce siècle où nous vivons! L'assemblage de tous ces traits forme le tableau de nos mœurs: l'ambition a banni de notre commerce la sincérité, la confiance; les droits les plus sacrés sont comptés pour rien; les

liaisons du sang et de l'amitié ne peuvent plus rassurer contre les entreprises d'une rivalité ambitieuse ; les témoignages extérieurs de la bienveillance ne servent qu'à couvrir les noirceurs de la perfidie. Chacun se croit en droit d'opposer la ruse à la ruse, l'artifice à l'artifice; la société n'est plus qu'un assemblage de forcenés qui se brisent et s'entre-détruisent par des chocs mutuels, pour s'élever sur les ruines de leurs semblables, et pour se précipiter en même temps dans les abymes qu'ils ont creusés sous leurs pas.

Un spectacle encore plus affligeant se présente à mes yeux : je vois la fortune et la grandeur placées sur nos autels, et partageant nos hommages avec le Dieu des humbles et des pauvres : l'ambition ouvre les portes du sanctuaire ; les dignités sacrées sont le prix de l'intrigue et des sollicitations humaines; l'autorité des Pasteurs est rampante devant les puissans du siècle. Dès

les premiers âges, les Jason, les Alcimes, les Mathans, s'élevoient par des crimes sur le trône d'Aaron, favorisoient l'idolâtrie et les superstitions du roi, renversoient les usages de leur patrie, et introduisoient les mœurs des Gentils, jusques dans la cité sainte. Ainsi le desir de s'élever avilit les images mêmes de la majesté du Très-haut, et leur donne un cœur lâche, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines : ainsi cette passion subjugue des hommes destinés à détruire son empire, et assujettit aux caprices des grands les ministres des ordres du Tout-puissant. Tirons un voile sur ces désordres, qui ternissent l'éclat du sanctuaire. L'église, dont les lois proscrivent avec tant de sévérité les voies injustes de l'ambition, a vu dans tous les temps des pasteurs dignes du choix de l'Esprit saint, et qui ne devoient leur élévation qu'à leurs refus et à leurs larmes. Nous en admirons encore de nos jours, que

la puissance des rois élève et protège tout-à-la-fois sur le trône sacerdotal; et si l'ambition fraye à quelques-uns le chemin des honneurs, c'est que les dispensateurs des grâces sont exposés à être trompés, que les meilleures intentions ne peuvent prévenir tous les abus, et que par-tout où il y a des hommes, on y trouve aussi des prévarications, des désordres et des crimes.

Suivez ces tristes révolutions qui ont ébranlé les trônes, et détruit les empires; repassez sur les funestes effets des dissentions civiles, les meurtres, les empoisonnemens, tous les traits affreux que présente le tableau de tous les siècles, vous découvrirez que l'ambition seule allumoit le flambeau de la discorde, et accoutumoit les cœurs aux horreurs du carnage. Quelle autre fureur pouvoit mettre le poignard entre les mains de l'implacable Athalie, et l'acharner sur les restes malheureux du fidèle David! la passion de régner, toujours inquiète et

cruelle, poursuivoit des rivaux jusques dans ses enfans, et cherchoit à éteindre ses soupçons jaloux dans leur sang. Le desir prématuré du trône ferme le cœur d'Absalon à tous les sentimens de la nature ; il foule aux pieds les devoirs de la piété filiale ; il se livre aux conseils barbares d'Achitophel ; il souille la maison de son père par des incestes, pour donner plus d'éclat à sa révolte ; il médite sa mort au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à ses concubines ; il se propose d'enfoncer le premier trait dans son sein, content de le voir expirer sous ses coups, pourvu qu'il puisse arracher le sceptre de ses mains défaillantes.

Rapellerai-je ici les excès auxquels nous portèrent les discordes civiles, temps désastreux, où la France cherchoit à s'ensevelir sous ses propres ruines? Hélas, combien l'homme est sujet à l'erreur ! Au milieu de tant de crimes, le peuple paroissoit tranquille;

et animé de cette confiance qui est le fruit de l'innocence, il prenoit le ciel à témoin de ses forfaits ; il adressoit à Dieu, des vœux paricides. Le fanatisme aveugloit sans doute les esprits, et tyrannisoit les cœurs : mais l'ambition des chefs, mettoit en mouvement les premiers ressorts ; ils dirigeoient l'aveugle fureur de la multitude par leurs sourdes intrigues ; ils armoient sa piété trop crédule ; ils couvroient leurs intérêts de celui du ciel, et ils ne se servoient du voile de la religion, que pour mieux cacher les sombres profondeurs de leurs noirs desseins. Nuit éternelle ! couvre de tes ombres ces horribles attentats ! et que la douceur de nos mœurs ne soit plus altérée par ces fureurs ! Dieu de nos péres ! achevez votre ouvrage ; faites descendre du ciel, cette paix, le fruit le plus précieux de votre clémence ! détruisez toutes les semences de la discorde, et que les cœurs réunis aux pieds

du trône et des autels, ne soient plus animés que par l'amour du bien public, de la religion, de la patrie, du prince dont l'univers chérit les vertus, et dont le ciel protége les jours.

Tels sont les ressorts que l'ambition fait mouvoir pour parvenir à ses fins; la flatterie, la trahison, l'hypocrisie, la calomnie, la révolte, les meurtres et l'assemblage de tous les crimes. Cette passion, quoique moins dangereuse et moins marquée dans la poursuite des petits objets, nourrit une égale injustice dans tous les cœurs; elle rend les hommes capables des plus grands excès; elle oppose toujours au mérite, l'intrigue et la cabale; et si ses démarches paroissent quelquefois moins odieuses, c'est que les occasions lui manquent de déployer toute sa noirceur. L'ambition est donc injuste dans tous ses moyens: il me reste à vous faire voir qu'elle est dangereuse dans l'usage de l'autorité.

TROISIÈME PARTIE.

Les dignités et les fonctions publiques, exigent dans les hommes qui aspirent aux honneurs, des talens et des vertus, la connoissance et l'amour du devoir, de grandes vues pour le bien public, et un cœur qui embrasse ce bien, à portée duquel le mettent ses lumières. Les talens sans la vertu, sont souvent funestes et dangereux ; les meilleures vues sans la capacité, deviennent inutiles ; la réunion des qualités de l'esprit et du cœur, peut seule rendre l'exercice de l'autorité honorable à ceux qui en sont les dépositaires, et avantageuse à la société.

Or, mes frères, l'ambition se trouve rarement réunie avec les talens, et bannit toujours des cœurs, l'amour du devoir. La présomption, la vanité, l'ardeur précipitée d'une fausse gloire, lui tiennent lieu de mérite ; et si la

pénétration, l'étendue des lumières, le génie des affaires, se rencontrent quelquefois dans un ambitieux, les mauvaises qualités du cœur, l'orgueil, les vues d'un intérêt personnel, rendent dangereux entre ses mains l'exercice de l'autorité, et font des plus grands talens, les instrumens des malheurs publics.

En effet, la présomption est le trait le plus marqué du caractère des enfans de Zébédée. Remplis des idées de faste, et éblouis par le faux éclat d'un royaume chimérique, les sages instructions de Jésus-Christ, si opposées à leurs vues charnelles, les mépris, les souffrances et les persécutions qu'il annonce à ses disciples, les dangers et les sollicitudes inséparables des grandeurs, leur incapacité, leur foiblesse dont ils ont fait tant d'épreuves, ne peuvent guérir leur folle ambition, et réprimer la vivacité de leurs desirs: interrogés par leur maître, s'ils ont

assez de force pour le suivre sur le calvaire, et boire le calice des amertumes, ils répondent avec confiance qu'ils le peuvent : *Possumus.*

Et tel est le langage ordinaire de l'ambition ; la présomption est inséparable de cette passion qui prend sa source dans l'orgueil ; le vrai mérite n'inspire qu'une sage défiance : plus on a de lumières, d'expérience et de connoissance du cœur humain, plus on comprend l'importance des fonctions publiques, et plus on se croit au dessous des places que l'on remplit : les grands hommes se voient toujours petits ; l'éclat de quelques qualités louables ne suffit pas pour enfler leur cœur; la vérité éclairée par les réflexions, leur découvre à travers ces traits d'élévation, des foiblesses et des défauts qui les ramènent au niveau des autres hommes. L'ambitieux, au contraire, se croit digne des honneurs auxquels il aspire ; l'ignorance nourrit en lui cette

confiance téméraire ; la réflexion qui pourroit découvrir son incapacité, est étouffée par la vivacité de ses desirs. Il n'examine pas si ses talens sont proportionnés à cette place, il suffit qu'elle flatte sa vanité ; le cœur et la passion décident, où la raison seule devroit être écoutée ; et il se croit d'autant plus digne de l'élévation, qu'il la desire avec plus d'ardeur : *Possumus.*

Que l'autorité devient dangereuse, lorsqu'elle est confiée à des hommes de ce caractère ! Quel malheur pour la société, lorsque les premières places sont remplies par ces ambitieux que la faveur y élève, que la présomption y soutient, et que la mollesse y endort ; qui, se faisant une occupation de leurs amusemens, ne donnent que les restes d'une oisiveté languissante à des fonctions où ils décident de la vie, des biens, de l'honneur des citoyens ; et où les fautes, toujours grandes, ne sont presque jamais réparables ! Inca-

pables de voir le bien et de connoître les véritables intérêts, ils marchent au hasard, sans règles, sans principes, sans discernement; le caprice, l'humeur, la flatterie dictent toutes leurs décisions; esprits mous et inappliqués, ils laissent languir les affaires, ou ils les décident sans examen; des subalternes abusent de leur confiance; l'autorité devient foible et méprisable entre leurs mains; les mœurs souffrent de la licence; l'injustice triomphe par la ruse ou la violence; toute la société tombe dans le désordre et dans la confusion.

Ne présentons-nous pas avec des couleurs trop vives les dangers auxquels nous expose la présomption des ambitieux? Le défaut de talent les conduit-il toujours à l'abus de l'autorité, et la docilité aux bons conseils ne peut-elle pas réparer ce qui leur manque du côté des lumières? Et dans quel temps les oreilles de ces hommes vains ont-

elles été ouvertes aux conseils des sages ? Remplis de leur propre mérite, l'adulation, toujours empressée de flatter leur vanité, trouve seule accès auprès d'eux ; ils ne veulent que d'indignes apologistes, et non des censeurs éclairés ; ils ne suivent que ces conseils agréables, qui rarement sont utiles. Allez, disoit le Seigneur à l'esprit de mensonge, entrez dans la bouche d'Achab, flattez-le, vous réussirez, et sa séduction est assurée ; *decipies & prævalebis.* Les esprits bornés et incapables de se conduire par leurs propres lumières, sont ordinairement les moins dociles aux avis salutaires ; la présomption qui couvre leur incapacité, leur inspire de la défiance contre ceux qui cherchent à les éclairer ; jaloux de leur autorité, ils craignent de l'avilir, en rendant hommage à une raïson supérieure ; incapables de prévenir leurs chûtes, et de se relever après être tombés, une mauvaise honte, une va-

nité ridicule les soutient dans leurs fausses démarches ; ils croient que leur puissance seroit exposée au mépris, si elle se condamnoit elle-même ; et que leur gloire seroit avilie, s'ils convenoient de leur erreur et de leur surprise : ainsi l'abus de l'autorité reste sans remède ; et les fautes qu'ils commettent par un défaut de lumières, deviennent irréparables par leur inflexible opiniâtreté.

Quand même les lumières, les talens, la capacité se trouveroient dans un ambitieux, en seroit-il moins vrai que l'orgueil, les vues d'un intérêt personnel, le desir de satisfaire ses passions, rendroient dangereux entre ses mains, l'exercice de l'autorité? Les talens peuvent être également funestes ou avantageux à la société ; c'est la droiture du cœur, la pureté des intentions, l'amour de la vertu, qui les rendent utiles ; ils ne sont que de grands vices, lorsqu'ils sont mis en œuvre

par les passions : les connoissances empoisonnées par l'orgueil, n'enfantent que des chefs de parti, et des rebelles; les rafinemens de la politique, dictés par la mauvaise foi, ne couvrent que des injustices; le courage enflammé par l'ardeur d'une fausse gloire, n'annonce que des calamités et des ruines; tous les talens peuvent multiplier les crimes, et devenir la source de nos malheurs.

Il est donc certain que l'élévation d'un ambitieux, annonce toujours l'abus de l'autorité, et que ses talens deviennent funestes, puisque les passions seules, et non l'amour de la vertu, en règlent l'usage. Esclave de ses penchans déréglés, dans une place où rien ne met obstacle à ses desirs, il se livrera sans ménagement à la volupté. Fier, dédaigneux, jaloux de faire sentir sa supériorité, l'orgueil effacera de son front, cette sérénité qui rend accessible et affable; on ne verra en lui, que

ces inégalités de caprice, ces chagrins cuisans, ces rebuts cruels qui portent dans le cœur des malheureux, l'amertume et le désespoir. S'il est avide de richesses, il se servira des voies les plus criminelles pour en acquérir; il refusera à l'indigent, la protection des lois; il détournera à son profit, les sources de l'abondance publique; et des talens qui devoient être consacrés au bien de la société, ne seront employés qu'à trouver des moyens pour opprimer les peuples, ou des voiles pour couvrir les vexations et les rapines.

Que sera-ce, si avec un génie inquiet et turbulent, il tient entre ses mains les grands ressorts de l'état? Un seul ambitieux avec des talens supérieurs, mais sans conscience et sans probité, se rendoit redoutable à David. La justice et la vérité étoient sur le point de succomber, si Dieu n'eût soutenu son trône chancelant, en confondant les conseils du perfide Achito-

phel. Que le sort de ces audacieux est dangereux, et qu'il s'en trouve peu dont l'ambition n'ait été funeste aux empires ! Tantôt leur politique artificieuse nourrit le trouble et la confusion, allume les feux de la discorde, et cherche l'impunité des grands crimes dans les désordres de l'anarchie ; tantôt leur rivalité sacrifie l'intérêt de la patrie à des ressentimens personnels, et fait échouer les projets les plus avantageux, pour ôter à un concurrent la gloire du succès.

Quels traits nous présentent les fastes de ces conquérans que l'ambition conduisoit à la gloire, et qui, avec des vertus guerrières, ont préféré l'éclat et la célébrité des triomphes, au bonheur du genre humain ? Semblables à ces torrens de feu, qui, sortant avec impétuosité du fond des abymes, ravagent les contrées voisines, et ne présentent de tout côté que l'image de la mort ; ils n'ont laissé après eux, que

des monumens lugubres, des provinces dépeuplées, des campagnes dépouillées de leur beauté, des villes réduites en cendre, et des citoyens ensevelis sous leurs ruines.

Ne poussons pas plus loin ce détail affligeant de nos malheurs; chaque siècle, chaque jour, nous fournit là dessus de tristes exemples. Dans les premières dignités comme dans les fonctions subalternes, l'ambition abuse de l'autorité, trouble l'harmonie publique, tourne à la satisfaction des passions, la licence que donne l'élévation. Cette passion dangereuse nourrit dans le cœur le germe de tous les vices, et n'attend que les occasions pour le développer: elle est méprisable dans ses motifs, injuste dans ses moyens, dangereuse dans l'exercice de l'autorité.

Eloignez de nous, ô mon Dieu! les funestes effets de cette passion, qui dégrade et avilit votre image, et qui est

la source de tous nos malheurs ! Que les projets de l'ambitieux soient confondus ; que les honneurs soient la récompense de la vertu ; que les grands ne cherchent la gloire que dans le bonheur des peuples ; que tous les cœurs réunis par l'amour du bien public, tendent à établir sur la terre cette harmonie, l'image de la paix des élus, dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême ! que ces vœux soient pour nous le gage de la tranquilité de la vie présente, et l'espérance de la vie bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde, et in tota anima tua, et in tota mente tua.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toutes vos forces, et de toute votre ame. *S. Mathieu*, chap 22.

Que l'homme, mes frères, est corrompu dans ses voies! que son ignorance est profonde! et qu'il reste peu de traces de sa grandeur! Cet attrait invincible pour le bien suprême, qui semble l'attacher à Dieu, avant que la réflexion démêle son objet, se fixe par son choix sur les seules créatures: sa raison maîtrisée par les sens, ne parle

plus assez haut pour le convaincre de la nécessité d'aimer son Créateur ; ses yeux se ferment au spectacle de l'univers, qui publie ses bienfaits. Il faut faire souvenir l'homme que le Seigneur est son Dieu ; qu'il a tout reçu de sa bonté ; qu'il doit l'aimer de toutes ses forces et de toute son ame : *Diliges Dominum Deum tuum.*

Mais ces paroles suffisent-elles pour le ramener à Dieu, dont il s'est éloigné? Pourront-elles réveiller en lui l'idée des perfections divines qu'il porte dans le fond de son être, à présent que cette idée, mêlée avec les images des sens, se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons ? Comment l'élever à la contemplation des vérités éternelles, sous le poids d'un corps qui l'accable, et qui émousse toutes ses pensées? Comment fixer ses regards sur la noblesse de son origine et sur sa destination, puisqu'il a tant de peine à rentrer en lui-même, qu'il n'aime pas à se voir,

qu'il craint de retrouver son cœur qui s'égare, et son esprit qui se dissipe? Hélas! nous disons à l'homme : Aimez votre Dieu; lui seul peut faire votre félicité. Ce mot n'a rien d'affreux pour la nature : l'émotion suit l'idée qu'il présente ; un attrait naturel tourne la volonté vers cet objet ; et dans cette confusion de sentimens, l'ame semble s'unir au bien suprême, parce qu'elle ne démêle rien qui soit contraire à ses penchans. Mais il faut l'aimer de tout son cœur, s'attacher à lui comme vérité, comme justice éternelle ; soumettre à sa loi toutes ses affections : voilà ce qui coûte à des enfans de révolte, à des cœurs que l'erreur séduit, que la volupté entraîne, et qui, foiblement remués par les charmes de la vertu, se livrent à l'impression plus vive des biens sensibles. Essayons cependant de rappeler l'homme à sa destination véritable. Au milieu de cette misère où il est précipité, il lui reste encore

encore quelques traits de la perfection et de la grandeur à laquelle le Créateur l'avoit élevé. Un cœur capable de reconnoissance, et qui peut s'attacher par les bienfaits; une pente invincible pour le bien suprême, que l'erreur peut détourner de son objet, mais que la raison doit fixer en Dieu seul; tels sont les motifs d'aimer Dieu que j'entreprends de développer; et voici mon dessein. L'homme, capable de reconnoissance, doit aimer son Dieu; première Partie. L'homme qui connoît son bonheur, ne doit aimer que son Dieu; seconde Partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME peut abuser des dons du Créateur, l'oublier dans la jouissance de ses bienfaits, et s'éloigner de lui, par l'usage même des créatures, qui doivent l'y rappeler; mais cet abus et

cette ingratitude naissent moins de ses affections primitives, que de ses erreurs, des écarts de son imagination et du prestige des sens: il est encore plus foible que vicieux; et c'est trop charger le tableau de ses malheurs, que de le représenter insensible aux bienfaits, incapable de reconnoissance, et presque ingrat envers son bienfaiteur. En lui montrant ce qui doit abaisser son orgueil, ne lui cachons pas ce qui peut le soutenir contre le découragement: il a perdu cet empire sur les passions, qui, tenant dans la soumission tous ses sens, ne laissoit d'autre écueil à la vertu et à la gratitude, que l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le plaisir d'agir de soi-même, et cette satisfaction flatteuse de faire son bonheur, dont la privation peut rendre importun le poids de la reconnoissance. A cette première cause de notre révolte, se joignent le tumulte des passions qui nous dominent tour-à-tour;

l'ivresse des sens qui ferme nos yeux à la lumière de la raison ; l'attrait du plaisir qui occupe l'ame entière, et lui fait oublier la main bienfaisante qui l'attache à l'usage des êtres ; mais ces ombres n'ont pas effacé tous les traits de cette auguste image de la divinité ; sa raison peut encore découvrir dans les merveilles de la nature, la bonté de son auteur ; son cœur est touché de ses bienfaits ; la gratitude et l'amour d'un être qui agit pour le rendre heureux, lui paroissent des sentimens qui embellissent son existence ; il se reproche le choix déréglé qui le fait manquer à ce devoir : il est donc capable de reconnoissance ; et cette loi primitive subsiste au milieu des ténèbres qui l'environnent, et des passions qui diminuent son impression.

Or, mes frères, si l'homme est capable de reconnoissance ; quel motif plus puissant pour mettre en action ce sentiment, et fixer son amour, que

la bonté d'un Dieu qui n'agit que pour le rendre heureux ; qui n'exprime sa sagesse dans la construction de l'univers, que par des traits où sa bienfaisance éclate ; qui ne forme l'harmonie de cet ouvrage merveilleux, que par le rapport et le concours de toutes ses parties avec notre bonheur. Tout ce qui est sorti de la main de Dieu, est un bienfait pour l'homme dans l'ordre de la nature ; toutes les peines ne sont qu'une suite de nos désordres ; et quoique ces maux soient de justes châtimens, la bonté divine est si grande, qu'elle les change en bien dans l'économie de la rédemption. Voilà les grands objets que j'entreprends de vous retracer.

Mon ame, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine de foiblesse et d'égarement dans ta volonté, démêle à travers ces ombres, les traits nobles qui sont l'empreinte de la main du Créateur ! console-toi

sous un joug pesant d'afflictions, en voyant les germes de félicité que la grâce peut développer au milieu des débris de ta grandeur! ne t'élève à ton auteur que par la douce confiance qu'inspirent ses bienfaits! n'emprunte que ces images touchantes qui rappellent ses miséricordes! Il est juste, il est redoutable, il est terrible dans ses châtimens. Mais cette justice que je dois aimer, n'est-elle pas tempérée par cette bonté qui peut seule me rendre ses attributs précieux? Non, ce Dieu bienfaisant n'est pas tel, que le craint un cœur accablé par la vue de sa misère, troublé par les remords, et désespéré par l'idée toujours présente des supplices; il est plutôt, comme le desire un cœur foible, que la confiance soutient, que l'espérance console, et qui est plus près de l'aimer par-là même qu'il le voit aimable.

Au commencement il a créé le ciel et la terre; il commande, et l'univers sort du néant: cette masse prend une

forme ; le site et la distance de ses parties sont marquées ; le chaos se débrouille ; la terre s'affermit sur ses fondemens ; les abymes se creusent ; la mer respecte ses limites ; les cieux s'étendent comme un voile ; les astres brillent pour présider au jour et à la nuit ; les heures se succèdent, et la première révolution des temps commence. Paroissez, brillante lumière, vive image de l'intelligence suprême, répandez vos rayons sur la nature, parez la terre de toutes vos couleurs ; multipliez ses ornemens par la variété de vos nuances : sans vous tout est confus, tout est difforme ; et votre éclat naissant, semble faire sortir une seconde fois du néant tous les êtres.

Vous fîtes ainsi, ô mon Dieu ! le ciel et la terre : tout étoit digne de vous, quoique ce tout ne fût qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire ; votre puissance éclatoit et votre volonté se manifestoit et s'exécu-

toit au même instant, par une seule parole ; votre sagesse sembloit se jouer dans la création par la variété, la facilité, l'agrément de ses ouvrages : mais votre bonté, cet amour qui met toujours en action votre puissance, lorsque la justice ne l'arme pas contre le crime, votre bonté ne se montroit pas encore dans ses productions ; tout étoit grand, tout étoit admirable, et rien n'étoit un bienfait ; aucune créature ne pouvoit en jouir, vous aimer dans vos dons, et s'élever jusqu'à vous par la reconnoissance ; il manquoit en quelque sorte à cette plénitude qui répandoit hors de vous l'être et la vie, la communication la plus noble, celle du bonheur dont vous jouissez en contemplant vos perfections infinies. La voici cette bonté qui va se déployer sur une créature que l'amour et la puissance réunis forment enfin pour la félicité. L'homme sort des mains de Dieu, et le magnifique tableau de l'u-

nivers est fini; un nouveau jour se répand sur toutes les parties de ce grand ouvrage; leur ordre, leur assemblage, leur parfait assortiment se découvrent dans les rapports qu'elles ont avec notre bonheur; l'homme paroît le but et le lien de toutes les productions; sans lui tout seroit inutile, et chaque chose par son organisation devient un bienfait : la lumière trace dans ses yeux l'image des différens objets; des rapports justes réveillent l'idée de perfection gravée dans son ame, et il jouit des beautés qui sont hors de lui-même; la terre ouvre son sein, pour répandre ses trésors; l'odeur agréable des fruits l'attire. Si la fraîcheur et l'obscurité de la nuit succèdent à la chaleur et au vif éclat du jour, c'est pour lui préparer un sommeil tranquille, lorsque ses sensations émoussées l'avertissent qu'il a besoin de renouveler ses forces; les étoiles qui brillent dans la vaste étendue du firmament, ne sont que

des embellissemens de son séjour : Dieu ne se peint aux yeux de l'homme que sous les symboles de la bienfaisance ; on s'apperçoit qu'il a tout fait, pour que cette créature l'aimât, puisqu'elle seule éprouve le sentiment du bonheur, qui rend intéressant tout le spectacle de l'univers.

Fixons sur-tout nos regards sur ces temps heureux, où la bonté divine avoit mis entre nos mains cette félicité que la vertu pouvoit assurer : connoissons toute la dignité de notre ame par les singularités admirables de sa création. Hélas ! notre amour n'égalera jamais ce bienfait : faisons l'homme à notre ressemblance ! Quel modèle, mes frères ! Dieu se contemple en nous formant ; et sa justice, sa sainteté, son intelligence se retracent dans son ouvrage ; un souffle de sa vie anime cette masse d'argile que ses mains ont pétrie ; l'activité de sa volonté passe dans la nôtre, et soumet la ma-

tière à son empire ; la jouissance de la vie s'étend sur tout ce qui existe ; l'homme obéissant à Dieu commande aux animaux, et fait servir à ses besoins leur force, leur industrie, leur légèreté naturelle ; l'image de la sagesse suprême, empreinte sur son front, les tient dans le respect ; et leur sagacité, leur instinct et leur courage, ne se déploient que pour exécuter ses ordres : ils célèbrent tous également la puissance du Seigneur, par leurs rapports et par leurs différences ; ils annoncent tous sa gloire, les uns par ce morne silence qu'ils gardent au fond des eaux, les autres par ces chants si variés dont ils font retentir les airs : l'homme seul peut célébrer cette bonté qui ouvre la main bienfaisante du Créateur, et qui remplit pour lui de bénédictions le ciel et la terre ; il paroît au milieu de l'univers, comme dans un temple, où la divinité prévient plutôt ses desirs, qu'elle n'exauce ses vœux, ne fait

sentir sa présence que par cette action qui opère le bonheur, et ne reçoit que les hommages de la reconnoissance. Votre tendre providence, ô mon Dieu, répand encore sur nous une partie de ses biens ! Votre soleil luit sur les justes et sur les impies ; les nuées s'élèvent et forment la pluie des deux saisons ; la terre donne, comme le prix de nos sueurs, ces fruits qu'elle renferme dans son sein ; notre art subjugue enfin des animaux, qui devoient nous être assujettis par leur inclination naturelle : malgré toutes nos ingratitudes, nous jouissons encore des dons de votre amour. Qu'étoit-ce dans les temps où nos crimes n'armoient pas votre justice ? Là, sous un ciel toujours serein, l'homme heureux, tranquille, vertueux par ses penchans, éclairé par les pures lumières de la raison, maître de ses sens, n'éprouvant des besoins que pour goûter des plaisirs, satisfait de sa situation présente ; plus heureux

encore par ses espérances, le ciel ouvert devant ses yeux, pour y être transporté après une si belle carrière, sans passer par les ombres affreuses de la mort : que manquoit-il, ô mon Dieu! à la félicité de l'homme, et que pouvoit faire de plus votre bonté pour mériter son amour? Vous l'avez abaissé un peu au dessous des anges, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez préposé à tous les ouvrages de vos mains; vous l'avez introduit dans ce monde visible, pour le contempler, en jouir, et s'élever à vous par la reconnoissance; vous lui avez donné la justice, la droiture, l'immortalité, l'empire sur toutes les créatures : avec tant de richesses pour le présent, quelle noblesse dans sa destination pour l'avenir! Point d'autre que de s'approcher de plus en plus de la divinité; point d'autre que d'être heureux comme elle, par la connoissance de ses perfections infinies : soyez

parfait comme votre père céleste. L'homme, ô mon Dieu! qui a été mis dans un si grand honneur, s'égalera-t-il aux bêtes insensées, et deviendra-t-il leur semblable, en se montrant insensible à vos bienfaits?

Oui, mes frères, l'homme comblé de tant de biens, devient ingrat; et tout ce qui avoit été fait pour son bonheur, se change en supplice. En s'éloignant de Dieu, il se livre à tous les maux; la nature entière s'arme contre son maître, dès qu'il a perdu l'amour du bien suprême, ce premier lien de la subordination, qui tenoit dans la soumission tous les êtres. Ne craignons pas de fixer nos regards sur le tableau de nos misères; leur excès ne doit rien diminuer de notre reconnoissance. C'est nous qui sommes les ouvriers de notre infortune: le Seigneur avoit rendu son image heureuse; nos crimes ont altéré ses traits; et plus ils l'ont défigurée, plus la bonté divine qui les ré-

père, mérite notre amour. Il est juste, ô mon Dieu! qu'après avoir secoué le joug de la vertu, je subisse celui des travaux, de la pénitence, de la mort, que vous m'avez imposé. J'adore, en tremblant, les ordres rigoureux de votre justice : mais je n'oublierai pas vos miséricordes.

Comment êtes-vous tombé, disoit le prophète, bel astre du matin. Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance : plein de sagesse, vous avez été sanctifié dans le paradis de votre Dieu. Parfait dans vos voies, dès le commencement de votre création, comment l'iniquité s'est-elle trouvée en vous? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, et la dépravation parmi de si grandes grâces? La langueur, l'infirmité, la mort, devoient-elles altérer ou détruire une carrière embellie par la vertu? Passions tumultueuses, remords cruels, affreux désespoir, pourquoi déchirez-

vous des cœurs qui devoient goûter, avec le sentiment actuel du bonheur, la douce confiance de l'augmenter? Dieu si bon, n'avoit pas fait le mal. Qui pouvoit donc le faire? Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût l'introduire dans le monde, en troublant son économie. Esprit superbe, c'est votre choix déréglé qui l'a fait sortir du néant: vous aviez dans vos mains la balance du bonheur et de l'infortune; tous les biens, en vous unissant à Dieu; tous les maux, en l'abandonnant. Insensé! vous en avez fait votre partage: l'orgueil vous a enivré; votre perfection est devenue l'écueil de votre vertu. Ingrat! vous avez secoué le joug de la reconnoissance; tout éclatant de lumière, vous avez voulu en être la source; vous avez affecté une élévation qui vous fût propre; vous avez dit: Je ferai ma félicité; je serai semblable au Très-haut; et voilà que tout-à-coup vous êtes tombé dans l'excès

de la misère. Dieu, méprisé dans ses grâces, s'est retiré; et il ne falloit que cette séparation pour produire un si grand changement. Privé de la charité qui inclinoit votre volonté vers le bien, toute l'activité de votre cœur s'est déployée sur le mal; il n'est resté de votre grandeur, que ce qui peut augmenter votre supplice; un desir immense de la félicité, et la privation totale de ce qui peut faire votre bonheur.

Les peines de cette vie ne peuvent être, en effet, qu'une suite du crime; et à considérer les choses avec attention, on apperçoit aisément la liaison de nos maux avec cette cause. Dès que l'homme abandonne son Dieu, sa volonté se livre aux créatures qui ne peuvent remplir l'étendue de ses desirs; et ce premier désordre amène tous les autres. L'attrait des biens présens, qui enflamme les passions, fait une impression trop vive; l'émotion qu'elle cause

dans les sens, ne laisse plus de calme à la sagesse ; et la raison perd son empire : le corps soumis seulement à l'esprit, par une loi du Créateur, qui l'assujettissoit à l'ordre, refuse l'obéissance à l'ame, dès qu'elle s'est soustraite à cet ordre ; la révolte se fait sentir ; l'homme ne peut en supporter la honte ; il rougit de se voir, et il craint ses propres regards. Malheureuse concupiscence ! on ne vous reconnoît que trop à ces traits. Source fatale ! c'est de vous que naissent toutes nos peines. Disons-le avec l'Apôtre : Si tout naît avec cette concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux au Seigneur ; et nous sommes tous naturellement enfans de sa colère.

Delà cette grande affliction, que le sage peint avec tant de force. J'emprunte ici tous ses traits. Il y a un joug pesant sur les enfans d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mère, jusqu'au jour de leur sépul-

ture dans le sein de la terre : *Grave jugum super filios Adæ.* Hélas ! nos misères qui commencent avec la vie, durent jusques à la mort ; et d'où viennent-elles ? De nous seuls encore, de notre pente à l'excès, de notre cupidité qui fait naître des desirs immenses, qui met en opposition les intérêts, qui ne produit que des chocs, qui répand sur toute la vie, les craintes, les frayeurs et les alarmes. Depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est abattu dans la poussière ; depuis celui qui est revêtu de pourpre, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossière ; on voit par-tout fureur, jalousie, tumulte, incertitude, agitation d'esprit, les querelles, les animosités, les longues et implacables colères. Comment trouver la paix au milieu de tant de passions furieuses ? Il semble qu'elles nous poursuivent jusques dans le néant ; elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence et la

tranquillité de la nuit, on se fait à soi-même une guerre violente. Des phantômes et des monstres se présentent à l'imagination échauffée : on s'étonne au réveil de ces vaines frayeurs, et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté. Que dirai-je des maladies accablantes qui nous tourmentent ? N'en trouve-t-on pas la cause dans ce désordre des sens, qui fait naître tant de mouvemens destructifs de notre organisation ? Et où arrive-t-on après tant de maux ? A la mort, qui nous poursuit sans cesse, qui nous saisit enfin dans ses affreuses mains. N'oubliez pas, dit le sage, la loi du sépulcre ; elle est écrite sur tous les tombeaux. C'est une nécessité, depuis le péché, de mourir une fois ; et après viendra le jugement. O Dieu ! quelle incertitude terrible pour l'avenir ! Avec l'assurance de finir pour le présent, nous ignorons si dans votre jugement qui suivra la mort, vous nous trouverez dignes

d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Créature misérable ! pleure donc sur la perte de tant de biens que le péché t'a ravis; mais aime Dieu qui les avoit répandus sur toi avec tant de profusion; et console-toi en J. C. qui te les rend encore dans une plus grande abondance.

C'est ici que la bonté du Seigneur doit triompher de la dureté de nos cœurs, puisqu'elle fait servir à notre bonheur l'excès de nos misères, et qu'elle change en récompenses les plus justes châtimens. Ce Dieu bienfaisant n'oublie pas sa clémence dans le temps même que sa justice frappe les coupables; et sa colère fait encore mieux éclater ses miséricordes. Cieux, chantez ses louanges; montagnes, portez nos cantiques jusques aux nues, parce que le Très-haut a eu compassion de ses serviteurs: autant le ciel est élevé au dessus de la terre, autant a-t-il exalté ses miséricordes: comme un père a pitié de ses enfans, ainsi Dieu a eu pitié de nous,

parce qu'il connoît nos foiblesses, et l'argile dont nous sommes pétris ; il sait que nos jours s'en vont comme l'herbe, et que notre ame plus fragile encore n'a point de consistance. Craignons donc dans notre infirmité, le péché qui nous a vaincus dans notre force ; mais confions-nous dans le Tout-puissant, qui veut nous faire triompher par sa grâce : il n'envoie jamais de maux sans consolation ; sa bonté éclate toujours au milieu de ses vengeances : si son courroux paroit quelquefois dans un ciel ténébreux, menacer la terre d'un nouveau déluge ; sa clémence se peint bientôt dans un reste léger de nuage, qui modifiant la lumière en couleurs douces, annonce le retour de la sérénité, et la fin des orages.

Et sans retracer ces images consolantes, dont l'Esprit saint se sert pour nous rappeler la bonté du Seigneur ; cette auguste réparation qui a changé en notre faveur, par un retour admi-

rable, tout ce qui avoit été employé pour nous perdre ; cette grâce, prix inestimable du sang de Jésus-Christ, qui nous rend avec la vertu, la félicité qui en est inséparable ; tant de bienfaits dans l'économie de la rédemption, ne suffisent-ils pas, pour remplir nos cœurs de reconnoissance et d'amour? Quelle abondance de miséricordes! Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné son fils unique : sa tendresse pour eux semble avoir épuisé sa toute-puissance. Que leur refusera-t-il, après leur avoir donné ce fils, l'unique objet de ses complaisances? et que ne doivent-ils pas espérer, puisque l'excès de leur misère a trouvé ce remède dans la charité infinie du Créateur? Dieu, offensé par l'abus de ses dons, maudit sa créature ; sa justice veut venger sa gloire ; son bras est levé : c'est alors que la bonté désarme sa colère, et que le Médiateur vient se jeter entre nous et son père, pour

arrêter ses foudres : il accomplit cette loi d'amour, écrite à la tête du livre qui précède tous les arrêts de la justice, et qui les règle encore, jusqu'à ce que les jours de la miséricorde soient écoulés ; il s'accommode à l'état de la victime dont il prend la place ; il se charge de la malédiction portée contre les prévaricateurs ; il meurt pour eux ; et sa satisfaction plus abondante que leurs crimes, ne laisse plus de droit à la vengeance : *Tunc dixi : Ecce venio.*

Mais c'est sur-tout dans le détail et l'exécution du plan des miséricordes, que nous devons admirer le bienfait de la rédemption. Quel tableau sublime présenteroit la suite des événemens, toujours liée avec ce grand dessein, si je pouvois en rapprocher tous les traits ! Il semble que Dieu ne s'occupe que du salut des hommes. Dès l'instant de la chûte, il promet au père de cette race proscrite, un libérateur ; bientôt il tourne ses regards sur Abel

et sur ses offrandes ; il agrée l'holocauste de Noé, et il assure par un serment que ses miséricordes seront éternelles ; il bénit dans la semence d'Abraham, ces nations, qu'il avoit maudites dans celle d'Adam ; il remue le ciel et la terre pour achever son ouvrage ; il fait servir à ce dessein, la succession des empires, leurs révolutions, les passions mêmes des hommes. Le monde réparé, présente aux yeux de la foi plus de merveilles, que le monde parfait dans son origine, n'en présentoit aux yeux de la raison ; et la bonté du Seigneur se peint mieux, dans les traits qui rétablissent son image, que dans ceux qui lui donnoient son éclat primitif.

Voyez comment l'harmonie naît du sein du désordre, et le bonheur de l'excès de l'infortune. La droiture de la raison, l'immortalité, l'empire absolu de l'ame sur le corps, ne nous ont pas été rendus avec la justice : mais la grâce

grâce du médiateur, suffit pour remplacer tous ces biens ; elle est avec nous, pour nous purifier du péché ; avec nous, pour n'en plus commettre ; avec nous, pour nous conduire à la vie éternelle. Notre volonté si foible est encore environnée de mille périls, qui mettent en danger la vertu ; et elle nous fait triompher dans notre foiblesse, de l'ennemi qui nous a vaincus dans notre force : le poids des infirmités nous accable ; la mort achève la dissolution de ce corps, qu'elle prépare dans tous les instans de notre vie ; et nous finissons enfin par la poussière, comme nous avons commencé par elle. Mais cette mort n'a rien de terrible, depuis que le libérateur l'a percée de son aiguillon : le coup qu'elle porte, nous soustrait pour toujours à son empire ; elle avance notre bonheur, en arrêtant le cours de notre vie ; et elle l'assure, en fixant la mutabilité de nos desirs. Après tout, il faut en convenir,

exilés sur la terre, nous marchons comme les Israélites, dans un désert affreux, dans un sable aride et brûlant, dont l'ardente sècheresse produit ces serpens qui tuent les voyageurs : mais nous avons comme eux des remèdes à tous ces maux. Nous trouvons dans le corps de Jésus-Christ, cette manne cachée, cette nourriture solide qui fortifie nos ames ; nous avons en lui, pour étancher notre soif, une fontaine jaillissante à la vie éternelle ; dans nos erreurs, nous avons pour guide une colonne de lumière, celui qui dit, je suis la lumière du monde, quiconque suit mes traces, ne marche pas dans les ténèbres ; contre les serpens brûlans, ces cupidités dont le feu se glisse dans nos veines et nous consume, Dieu a élevé un signe dont la vertu guérit ceux qui le regardent, Jésus-Christ crucifié dans la ressemblance de la chair du péché, qui écrase, selon la promesse, la tête de l'ancien ser-

pent, et qui sauve de ses morsures, les justes qui mettent en lui toute leur confiance : la voix de nos iniquités a donc fait jeter le cri plus favorable du sang de l'agneau sans tache, et l'excès de nos ingratitudes a fait éclater davantage ses miséricordes ; les bienfaits de Dieu dans la création, étoient préférables, si nous comparons les biens qu'il avoit répandus sur l'homme innocent ; ils sont plus touchans dans la réparation, si nous réfléchissons sur les maux dont il nous a délivrés. Ainsi ce retour de clémence qui fait briller les premiers rayons du soleil, après un temps orageux où les foudres consternoient la nature, répand dans les cœurs une joie plus vive ; quoiqu'on lui préfère cette bonté qui entretient la constante sérénité d'une saison plus douce.

Mon Dieu, que vos miséricordes sont abondantes en Jésus-Christ, et que les sujets d'espérance se multi-

plient devant nous! J'ai considéré vos œuvres, et je n'y ai trouvé que des traits propres à m'inspirer une douce confiance : j'ai vu l'homme parfait dans sa création, déchu de la félicité par son choix déréglé, et rétabli dans ses droits par votre grâce : je ne vous ai peint que bon, et j'ai cru que votre amour mettoit seul en action votre toute-puissance : il est vrai que vous êtes juste, et que dans la privation même de vos dons, nous devons adorer l'équité de vos jugemens; mais vous avez pitié de nos foiblesses, vous aimez cette argile que vous avez pétrie : et si mon salut est entre vos mains, ne dois-je pas penser que mon bonheur est plus assuré, que s'il dépendoit uniquement de mes propres efforts ? N'est-ce pas cette confiance que doivent inspirer les ministres de votre parole, eux à qui vous dites par votre prophète : Montez à la cîme d'une montagne, élevez une voix puissante, dites à Jé-

rusalem, voici votre Dieu qui vient à votre secours ; il vient avec un bras dominant, et son ouvrage ne manquera pas ? Non, il ne manquera pas cet ouvrage du Tout-puissant, si nous ne sommes pas ingrats et orgueilleux, si nous ne rejetons pas son amour, qui devient implacable dès qu'il est méprisé. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique : voilà le bienfait infini et l'excessive charité. Il faut dire après cela : Le monde reconnoissant a aimé Dieu dans Jésus-Christ, qu'il lui a donné ; alors les hommes seront justes, et l'ouvrage de la miséricorde sera parfait.

Concluons donc avec l'apôtre : Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni la violence, ni aucune créature ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, puisqu'en lui tout est bienfait, et que les maux mê-

mes se changent en bien par sa grâce. L'homme capable de reconnoissance, doit aimer son Dieu; vous l'avez vu : l'homme qui connoît son bonheur, ne peut aimer que son Dieu.

SECONDE PARTIE.

J'AI peint l'homme heureux sous une providence attentive à ses besoins, et j'ai trouvé dans toutes les œuvres du Seigneur, des motifs de reconnoissance et d'amour; la main du Créateur a tracé ce tableau qui confond les ingrats; le flambeau de la foi le met dans un plus grand jour, en découvrant le bienfait de la rédemption, qui lie toutes ses parties par de nouveaux rapports avec notre bonheur. Il ne faut, ô mon Dieu, qu'ouvrir les yeux pour appercevoir que nous tenons tout de votre immense libéralité! Les cieux et la terre annoncent votre bonté; notre cœur n'est pas sourd à leur voix; et si l'amour que

vous exigez de nous n'étoit que ce premier mouvement de la gratitude qui suit le sentiment du bienfait, tous les hommes vous aimeroient dans vos dons.

Mais cette charité qui doit nous unir à Dieu, n'est pas une saillie du cœur que la reconnoissance élève à son auteur, dans ces momens où le bienfait l'occupe, et que la cupidité même ne ralentit pas, parce qu'elle ne démêle alors dans son objet, aucune opposition avec ses penchans : c'est une affection qui domine sur tous nos sentimens; qui assujettit tous nos desirs à la loi; qui sacrifie toutes nos passions à l'ordre; qui ne laisse rien en nous qui ne soit à la vertu. Aimez votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre ame : voilà l'étendue du précepte; tout l'homme soumis à son Dieu : *Diliges Dominum tuum, ex toto corde tuo.*

Or, l'amour ne peut avoir cet em-

pire universel sur nos affections, qu'en déployant cette activité que notre cœur a pour le bonheur; c'est-là le poids qui nous entraîne; c'est le ressort qui donne toute l'impulsion; son mouvement peut être modifié en mille manières, par la raison, par la grâce, par les passions; mais nulle autre cause ne peut le faire naître ou le détruire; sans cette force l'amour n'a plus de desirs; il reste dans cet état d'inaction, qui marque le point le plus profond de l'ennui, et qui ôte jusqu'au sentiment de l'existence. Prenez garde, disoit S. Augustin, d'ôter à l'homme le desir de sa félicité; au-lieu de régler son amour, vous le rendriez stupide et sans mouvement : *Non vobis dicitur ut nihil ametis; absit, pigri mortui, miseri eritis.* Suivez la pente de votre cœur, cherchez votre bonheur; mais cherchez-le dans le bien véritable, dans la justice et la vertu. Pourquoi vous lasser dans la poursuite des créatures, puisque ce n'est qu'en Dieu

que vous pouvez trouver le repos et la félicité? *Quærite quod quæritis, sed ibi non est ubi quæritis.*

Tel est, mes frères, le puissant motif que je propose, pour vous attacher à Dieu; l'amour de votre bonheur qui en est inséparable. Et d'abord n'est-il pas évident que l'homme formé à la ressemblance de la divinité, ne peut être heureux que par l'amour des perfections infinies, qui font la félicité de l'Etre suprême? C'est la vie éternelle, de vous connoître, vous qui êtes seul vrai Dieu, et J. C. que vous avez envoyé. C'est ce que nous montrera en son temps, celui qui est le seul heureux, celui qui possède l'immortalité, et qui habite une lumière inaccessible. A présent que nous voyons à travers une énigme et dans un miroir, que les images des sens se confondent avec les lumières pures de la raison, et que nous appercevons à peine que nous ommes nés pour posséder Dieu, il

faut ramener l'homme à cette vérité si simple par mille détours, le replier sur son cœur, dans les intervalles que l'ivresse des sens laisse à la raison; montrer avec le sage tous les plaisirs épuisés, sans que ses goûts soient satisfaits, et le rappeler à Dieu, par la triste expérience du malheur qui suit la recherche des créatures. En un mot, l'homme dans sa situation présente, est nécessairement malheureux, sans l'amour de son Dieu. Avec cet amour, il est heureux, autant qu'il peut l'être sur la terre. Voilà les vérités que j'entreprends de développer dans cette partie de mon discours. Esprit saint! je vais sonder des abymes: répandez vos lumières sur les profondeurs du cœur humain; élevez ma raison par les idées pures de la foi; montrez-nous la vérité, la vertu, le bonheur, avec ces attraits touchans qui dissipent les charmes de l'erreur: *Dulcescas mihi super omnes seductiones.*

L'homme porte en lui-même deux principes, dont la nature est différente, et dont les actions sont contraires. L'un est cette lumière pure qui éclaire la raison, que le calme et la sérénité accompagnent, et que suit l'amour de la vertu ; l'autre, est cette illusion des sens, qui ne présente que des phantômes vains, des images exagérées ; ce poids du corps, qui contraint, qui enchaîne, qui accable l'ame ; cette loi des membres, qui fait agir contre la loi de l'esprit ; cet attrait du plaisir, dont l'émotion trop vive, devient un torrent impétueux, qui entraîne à sa suite les passions, le désordre et l'erreur : *Sentio aliam legem repugnantem legi mentis meæ.*

Funeste opposition ! vous êtes la cause de tous nos malheurs ! C'est vous qui répandez sur les jours de notre vie, ces maux que le sage pouvoit à peine compter ; les soucis, les remords, les haines cruelles, les agitations d'une

espérance trompeuse ! C'est vous qui nous dégradez jusqu'au rang des animaux, lorsque les sens dominent, et qui nous rendez plus malheureux, lorsque la raison trop foible pour réprimer les passions, n'agit que pour faire naître les remords ! C'est vous qui nous faites desirer cette ivresse, où l'ame destinée à connoître, n'est occupée qu'à sentir; et qui nous faites craindre ce calme, où l'ame reprenant sa place, vient à juger ! Quel état affreux dans les momens où cette contrariété intérieure se renouvelle ! L'homme conserve assez de lumière pour blâmer le vice, et trop d'illusion pour être affecté par les charmes de la vertu; assez d'amour du bien, pour avoir le sentiment du désordre, et trop de penchant au mal, pour éviter l'excès qui le fait naître; assez de réflexion, pour connoître le néant des choses humaines, et trop de vaines prétentions, pour les mépriser. Dès que ces deux principes agissent en opposition, et que

la volonté toujours commandée par l'intelligence, n'obéit qu'à l'impression des sens, l'homme devient insupportable à lui-même; sa raison n'élève qu'une voix importune; il voudroit la détruire, et il est contraint de condamner ses actions, et même de se reprocher ses desirs; il perd ainsi cette unité d'existence, qui constitue le bonheur; cette harmonie de toutes les passions, qui fait la paix de l'ame; il est nécessairement malheureux; car quel plus grand malheur que celui d'être contraire à soi-même, et forcé de se mépriser, lorsque l'on vient à s'examiner!

Chrétiens, que la foi guide au milieu des ténèbres de la nuit; vous qui voyez toute la profondeur de votre chûte, vous en connoissez mieux le remède! Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? Voilà le cri qui sort de l'abyme de nos misères; voici l'espérance qui nous soutient. Nous serons parfaits, lorsque nous aurons

dépouillé les liens terrestres, qu'un seul principe agira dans nous, et que la volonté divine absorbera toutes les nôtres; alors nos desirs s'en iront avec nos besoins, et nos larmes seront essuyées pour jamais. Maintenant que nos desirs croissent avec nos besoins, et que la volonté des sens subsiste toujours en opposition avec celle de la raison, il ne nous reste qu'un moyen de nous rapprocher du bonheur : c'est de mettre du moins de la subordination entre ces principes que nous ne pouvons ramener à l'unité d'action; de tenir dans l'ordre par la modération, ces appétits qui tendent à nous en éloigner par l'excès; de fixer dans un seul objet, par une inclination dominante, ces affections qui nous tourmentent, qui nous déchirent, qui nous partagent, en nous livrant à toutes les créatures.

Or, mes frères, l'amour de Dieu peut seul mettre cette subordination dans nos puissances, affoiblir les pen-

chans qui nous portent à l'excès, et fixer sur les différens objets, un choix que la raison ne désavoue pas. Quand cet amour domine sur toutes nos affections, qu'il règle nos actions sur la volonté de l'Etre suprême, et qu'il nous assujettit à la justice éternelle, il tient tout dans l'ordre, dont on ne s'éloigne qu'en s'écartant de cette règle ; il donne à l'ame de l'empire sur les sens, puisqu'il réprime leurs mouvemens opposés à la raison : il ne laisse pas sans attrait l'usage des biens présens ; mais il en empêche l'abus qui est suivi des remords : il rend l'homme à la modération, et par conséquent au bonheur qui en est inséparable. Sans cet amour, tout est vanité, affliction d'esprit, chagrin, remords, inquiétude. Le cœur n'étant pas fixé dans un objet capable de remplir toute l'étendue de ses desirs, déploie sur des plaisirs frivoles, cette activité immense qui le remue sans cesse ; l'enchantement de l'erreur le soutient dans la poursuite ;

mais la réalité qui agit seule dans la possession, dissipe ce phantôme formé par les illusions de l'espérance. Delà, ce vide affreux qui succède à la plénitude des sentimens. La raison forcée de se taire dans le tumulte des passions, élève sa voix dans le calme ; elle voit l'affreuse disproportion qui se trouve entre nos desirs et leur objet ; elle condamne ce désordre qui est notre ouvrage. De-là, les reproches, les contradictions, le mépris de soi-même, joint à l'amour le plus vif de ce qui peut embellir notre existence. Nous cherchons en vain hors de vous, ô mon Dieu ! notre repos et notre bonheur. Les créatures nous repoussent vers vous par leur insuffisance ; le plaisir qui ne doit nous affecter, que pour augmenter dans nos cœurs le desir de vous posséder, se change en supplice, dès qu'il nous fixe ; ce présent de votre bonté devient funeste ; il perd, par le prix factice que nous lui donnons, tous ses avantages réels ; il

n'a plus pour nous que l'agrément de l'erreur, que l'instant du charme que la vérité dissipe, et que la raison désavoue.

Que reste-t-il, en effet, à l'homme qui cherche toute sa satisfaction dans les créatures? Quelques momens d'ivresse où les sens dominent, et où l'ame semble se prêter aux passions impétueuses qu'ils produisent: hors de là, des dégoûts qui suivent l'excès des efforts dans la modération, de l'ennui dans les devoirs; et tous ces maux ne sont pas les effets des causes extérieures, dont l'influence peut varier : ils naissent dans le cœur même; ils sont ce désordre de l'ame, qu'enfante l'abus de nos facultés. Disons-le encore, l'homme sans l'amour de Dieu qui attache à la vertu, et qui fixe dans la justice, ne peut goûter de satisfaction, que dans ces momens où les sens prennent un empire si absolu, et commandent si impérieusement qu'ils forcent la raison à se taire, ou qu'ils la per-

vertissent jusqu'à lui faire approuver leurs excès : alors la contrariété intérieure ne se fait pas sentir, les contradictions cessent; l'homme abaissé jusqu'à la condition des animaux, perd l'idée de sa dignité, et avec elle le sentiment du desir qui l'avilit ; il se croit heureux, parce qu'il n'use plus de cette intelligence qui compare les instans, qui juge du passé, qui prévoit l'avenir, et qui nous est donnée pour égaler la durée du bonheur à celle de notre existence.

Aussi cette ombre de félicité passe comme un songe ; le charme disparoît avec l'illusion ; la réflexion perce le nuage, et découvre enfin cette difformité que le sentiment épuisé sur l'objet de la passion ne pouvoit saisir ; les traits de feu qui gravent dans le cœur l'horreur du vice, développent les remords; la raison rougit de sa foiblesse; les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans ; toutes ses inquiétudes

naissent de leur satisfaction ; et la satiété que l'ame a cherchée dans les créatures, n'enfante que son supplice. Ce n'est pas tout, elle ne quitte ce moment de calme où la réflexion l'accable, que pour se livrer à d'autres excès qui amènent de nouveaux remords ; elle ne peut supporter ce vide qu'elle éprouve au milieu de ses dégoûts. Et que lui reste-t-il pour le remplir, puisqu'elle n'aime pas le bien véritable ? Il faut donc qu'elle se livre encore aux agrémens de l'erreur, pour sortir de cette situation où la vérité l'attriste ; qu'elle retourne à cette ivresse où elle obéit avec plaisir, puisqu'elle ne peut reprendre cet empire où elle commande avec satisfaction ; qu'elle recherche encore ces biens factices que l'imagination falsifie, et grossit assez pour nourrir des desirs outrés et de vaines espérances ; qu'elle poursuive dans chaque dégoût un nouvel objet de passions, qui disparoît bientôt à

son tour, pour être suivi d'un autre qui dure encore moins : ainsi les excès et les remords se succèdent dans le cœur de l'homme ; il marche d'illusion en illusion ; il cherche son remède dans le mal même, sa satisfaction dans ce qui doit faire son tourment ; et l'insuffisance des créatures, qui lui fait sentir sa méprise, devient elle-même l'attrait qui la perpétue.

En vain la raison voudroit détacher des passsions ce qu'elles ont d'extrême et de criminel, pour ne goûter que des plaisirs purs et tranquilles. Que peut la raison contre la violence des passions, lorsqu'elles ne sont pas fixées dans l'ordre par l'amour du bien suprême ? Et quand même elles nous tiendroient dans la modération par des efforts, nous ne serions pas heureux : les plaisirs modérés par la raison n'ont rien de vif, si les desirs ne sont pas échauffés par la vertu ; l'excès seul dans l'usage des créatures, peut remuer

un cœur qui les poursuit avec une ardeur insensée : il faut qu'il voie son objet sans limites, puisque la pente qui l'entraîne, est sans bornes : dès que la raison seule ôte aux plaisirs ce qu'ils ont d'extrême par nos erreurs, la vivacité du sentiment s'affoiblit, le dégoût précède la jouissance, et l'ennui la suit. Il ne reste plus que cette langueur de l'ame qui retombe sur elle-même, après s'être épuisée en vains efforts; ce vide accablant, que ni l'erreur, ni la vérité ne peuvent remplir: cette existence insipide, triste partage des sages du monde, qui connoissent le prix de la modération, sans y être fixés, par cet amour de la volonté suprême, qui fait goûter les charmes de la justice, et qui soutient contre l'insuffisance des biens présens, par l'espérance du bonheur éternel.

Détournons les yeux de ces tristes objets; considérons l'homme qui aime son Dieu, le seul qui présente un spec-

tacle digne de la raison, et qui peut supporter ses regards. Soumis à la volonté suprême, il est fixe dans la justice aussi long-temps que ce sentiment domine; il aime l'ordre établi par cette sagesse éternelle; il est touché des charmes de la vertu; et cette première impression règle l'amour-propre, qui, sans elle, feroit entrer dans l'idée du bonheur, les plaisirs mêmes opposés à la raison, et les intérêts qui blessent la justice. La vertu l'attache aux seuls biens qui répondent à la dignité de notre ame; elle lui donne une promptitude constante à diriger ses actions libres vers un but conforme au devoir: de cet amour de l'ordre, naît la modération dans les desirs, lorsque tout réussit, parce que le cœur chérit les bornes mêmes que la vertu y met; delà cette franchise et cette vérité dans les mœurs comme dans les discours, parce que le cœur n'a rien à déguiser, lorsque toutes ses affections tendent au bien; cette harmonie de

toutes les puissances, qui assure la paix intérieure; cette prééminence de la raison, cette majesté de l'ame qui l'agrandit, en quelque sorte, à ses yeux; qui lui procure le plaisir le plus flatteur, lorsqu'elle se replie sur elle-même, celui d'admirer en soi, des traits de ressemblance avec le modèle de toute perfection.

Heureux donc, ô mon Dieu! le fidèle qui vous aime, et qui soumet à votre loi tous ses desirs! Vous n'êtes pas tout en lui, comme dans cette vision céleste, où l'amour demeure éternellement sans jamais se perdre; il ne vous possède pas encore, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle: mais il jouït déja de lui-même; il voit avec satisfaction cet ordre qui retrace votre image dans son ame; et il goûte les prémices de cette félicité qui sera consommée, lorsque cette ressemblance parfaite ne présentera que des traits inaltérables. Insensés! le bonheur

est aü dedans de nous, il se trouve dans cette harmonie qui confond toutes nos inclinations dans le bien suprême ; et nous allons le chercher dans des créatures qui nous en éloignent ! Pourquoi ne sommes nous pas convaincus que cette jouïssance paisible de notre ame est le plus grand des biens, le seul que le contraste journalier des évènemens ne peut nous ravir ! Les grandeurs et les richesses sont la proie des passions ; elles se dissipent comme la poussière, dans le choc des intérêts : la paix et la tranquillité demeurent au juste ; privé de tout, il jouït encore de lui-même ; il rentre en son cœur, il y trouve la vertu, et cet amour qui dirige ses desirs du côté du ciel. C'est là sa force ; elle faisoit sa modération dans la prospérité ; elle forme sa constance dans les revers : il quitte sans peine, ce qu'il possède sans attachement ; et il se console plus aisément de la perte des biens passagers, par l'espérance

l'espérance de jouïr éternellement du bien suprême.

L'homme, en s'éloignant de Dieu, s'écarte du bonheur de sa destination et tourne tout à sa perte ; en s'attachant à lui, il annoblit son être, et fait tout servir à son bonheur ; l'amour du bien véritable, est cette sagesse du cœur qui donne du prix également à la privation et à l'usage, qui juge des créatures par leur valeur réelle, et non par les faux brillans que leur prêtent nos erreurs ; qui jouït des avantages durables de la vérité, où les autres n'ont que les agrémens passagers de l'illusion ; qui amène tous les biens avec elle, et qui fait goûter dans les plaisirs, la noble satisfaction d'écouter la raison. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* C'est un sentiment réfléchi de l'excellence de notre ame, un état de vrai contentement, fondé sur la juste estimation de nos rapports avec les créatures, et sur la proportion de nos desirs avec leur valeur effective. La crainte

qui glace le cœur, la colère qui le consume, l'ambition qui le tourmente, le pressant aiguillon du chagrin qui le déchire, l'envie qui veille pour sa propre douleur, toutes les passions tumultueuses n'altèrent jamais la félicité dans une ame qui, fixée dans son Dieu, use des choses présentes sans s'y attacher, et fuit tous les excès qui pourroient l'amollir, l'entraîner ou la corrompre. Comment la charité seroit-elle jalouse, superbe, ambitieuse; elle dont les intérêts sont dans le ciel, qui méprise les chimères dont nos passions se nourrissent, qui plaint les hommes si ardens à se disputer des biens, dont la possession multiplie leurs inquiétudes? Gloire, dignités, richesses, vains appuis au milieu de nos erreurs, vous n'êtes que des songes aux yeux de la charité; et si vous environnez quelquefois son trône, ce n'est que pour faire briller ses triomphes sur vos prestiges! Que de vertus brillent sur ses

traces, et augmentent par leur action le bonheur dont elle est la source! N'est-ce pas elle qui forme le sentiment précieux d'humanité, lorsqu'elle étend nos affections sur nos semblables; qui ouvre nos cœurs à la compassion; qui leur fait goûter une satisfaction si douce, dans le soulagement des malheureux? La charité envers des hommes participans à la bonté divine, liés plus intimement avec nous, réveille l'idée de propriété, et devient la voix du sang; elle émeut nos entrailles en faveur de nos enfans, et nous fait trouver des charmes dans les soins que leur foiblesse exige. Fixée enfin sur ceux qui ont avec nous des rapports de convenance, elle est la source de l'amitié véritable; ce lien des ames sensibles, qui a tant d'attrait, lorsque le même goût pour la vertu le forme, et que cette union est animée par la confiance d'exister à jamais dans le sein de Dieu.

Que dirai-je de cette paix que la cha-

rité place dans le cœur, ce fruit inséparable de la modération dans les desirs? Voyez combien sa patience est grande! Elle ne s'irrite jamais, parce que les efforts de l'injustice ne peuvent lui ravir les biens qu'elle aime; elle est douce dans les injures, parce qu'elle est peu touchée du mépris des hommes, dont elle mérite l'estime sans la rechercher; elle est douce contre la mort même, parce que cette dernière révolution, dit saint Ambroise, ne termine pas une carrière embellie par sa vertu; elle ne fait que dissiper les ombres qui l'exposoient à l'erreur; elle met fin à ses alarmes; elle assure son bonheur, en l'unissant au bien suprême: *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit.*

Ainsi l'homme qui aime son Dieu, jouït du plus grand bonheur qu'il puisse goûter sur la terre. Soumis à la justice, il est dans l'ordre, et dans les rapports qu'il doit avoir avec Dieu, avec soi-même,

avec les autres créatures. C'est la seule satisfaction qui lui rend agréable le sentiment de son existence. Aimer Dieu, et observer ses commandemens : voilà tout notre bonheur. Que cette voie est droite ! que cette doctrine est simple ! Et pourquoi ces vérités ne règnent-elles pas sur nos cœurs ? Pourquoi tant de recherches laborieuses des créatures ? C'est que l'homme se laisse trahir par ses sens ; que la beauté simple de la vérité le touche moins, que l'enchantement si varié de l'erreur ; et que l'impression vive du plaisir présent, l'emporte sur l'attrait de tous les biens futurs : c'est qu'il n'y a plus de droiture dans sa volonté, depuis qu'une malheureuse concupiscence l'a éloigné de Dieu. Et quel éloignement ! Vous l'avez dit, Seigneur : autant le levant est éloigné du couchant, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et encore plus mes desirs de vos commandemens. O Dieu ! quelle séparation ! et qui pourra

rapprocher ces distances? Votre grâce seule qui atteint les extrêmes avec force, et qui plie les volontés sans les contraindre ; qui abat la cupidité, et qui soumet l'amour-propre ; qui fixe les desirs du cœur, par l'amour dominant de votre loi : et qui perfectionne la liberté sous l'empire de la charité. Répandez, Seigneur, cette grâce sur tous les fidèles ; assurez dans nos cœurs votre saint amour: au milieu des ombres qui nous environnent, montrez-vous à nos yeux comme le bien véritable, jusqu'à ce que transportés dans le séjour de la lumière, et unis tendrement avec vous, nous jouïssions, dans votre présence, du bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent!
Heureux ceux qui pleurent! *S. Mathieu*, chap. 5.

C'est la vérité, mes frères, qui vous adresse ces paroles : Heureux! non celui dont la vie n'est qu'une suite de prospérités ; qui voit luire des jours sans orages ; qui jouït avec sécurité de la grandeur et de l'opulence ; qui boit sans cesse dans la coupe de la volupté, et qui sait remplacer, par la variété des plaisirs, leur vide et leur insuffisance ; mais celui dont les jours coulent dans la tristesse ; pour qui le monde

n'a que du mépris et de l'injustice; qui compte ses instans par ses malheurs, et qui donne des larmes à l'excès de ses maux, sans faire entendre un insolent murmure contre la main qui le frappe. *Beati qui lugent !*

Il est donc vrai que la félicité véritable ne se trouve pas dans les plaisirs; que l'adversité nous est plus avantageuse que la prospérité ; que l'on peut goûter une joie pure dans le sein des afflictions; que l'homme ne souffre pas sans ressource, et que l'espérance qu'il tire du mérite de la soumission, pour une vie plus heureuse, doit du moins le consoler dans les peines passagères, attachées à son exil : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Cependant ces vérités, mises dans tout leur jour par les divins oracles, établies par la doctrine de Jésus-Christ, confirmées par ses exemples, et attestées par l'effusion de son sang, sont toujours un paradoxe pour les fidèles;

ils ne voient, dans les afflictions, que des sujets de tristesse et de désespoir ; la réflexion qui pourroit étendre leurs vues, et les porter jusques dans l'avenir, s'épuise sur leurs malheurs ; ils oublient que la main qui les frappe est toujours juste et miséricordieuse : ainsi, loin d'aimer les souffrances, et de les supporter avec résignation, ils se montrent dans leurs peines, révoltés et infidèles, ou découragés et abattus ; ils augmentent leurs crimes par leurs murmures, et leur foiblesse, par leur découragement ; ils sont presque toujours, ou plus coupables, parce qu'ils se révoltent contre la raison souveraine qui les place dans des situations fâcheuses, ou plus malheureux, parce qu'ils souffrent sans espérance et sans consolation.

Tâchons d'apporter des remèdes à ces excès de l'homme ; développons les motifs que la religion propose aux fidèles dans l'affliction ; découvrons à ceux qui sont révoltés, des motifs de

résignation, et à ceux qui sont découragés, des motifs de consolation. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est le plus funeste effet de la violence de nos passions. Destinés à souffrir sur la terre, nous augmentons encore nos malheurs par notre impatience. Notre ame s'irrite contre les maux qu'elle endure; elle se déchire elle-même, par les efforts qu'elle fait pour arracher le trait qui la blesse; elle entre en fureur contre des êtres qui n'ont, en aucune sorte, contribué à ses malheurs; et oubliant cette tendre providence qui dispose toutes choses avec sagesse, elle imagine une divinité injuste et bizarre, dont le caprice seul règle la haine ou la faveur, qui se joue de nos larmes, qui n'entend ni les soupirs du juste, ni les cris de joie des

impies, et qui voit avec indifférence le triomphe du vice, et l'oppression de l'innocence. De-là ces déclamations injustes contre l'arbitre des destinées; ces plaintes inutiles, adressées à des êtres qui ne peuvent les entendre; ces apostrophes véhémentes qui semblent inspirer nos transports à toute la nature; enfin, tous ces mouvemens forcenés, qui déshonorent la raison, qui effacent ces traits primitifs, gravés dans notre ame par la main du Créateur, et ne retracent, dans cette auguste image de la divinité, que la rage et la fureur des animaux les plus féroces.

En vain la philosophie voulut réprimer ces mouvemens déréglés, et chercha des remèdes à un vice auquel la nature nous porte avec tant de force; tous ses sages aspirèrent à la patience; ils connoissoient le mérite d'une vertu si nécessaire à la malheureuse condition des hommes; ils faisoient de grands por-

traits des misères humaines; ils donnoient des éloges magnifiques à la constance; le juste supérieur à l'adversité, étoit à leurs yeux un spectacle digne du ciel: mais ignorant les vrais motifs de la soumission, ils laissoient l'homme entre les mains de sa foiblesse; leurs vains préceptes ne prêchoient qu'une insensibilité ridicule; ils ne rendoient pas les malheureux plus soumis et plus patiens; ils apprenoient seulement à l'orgueil à cacher sa sensibilité et ses foiblesses. Ainsi la fermeté n'étoit que la dernière ressource du découragement; et ces sages environnés de tout le faste de la constance, tels que des héros de théâtre, dont les sentimens ne sont que pour les spectateurs, aspiroient plus à la gloire de paroître constans, qu'à la vertu même de la constance.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! la lumière des écritures nous a découvert les motifs solides d'une ré-

signation libre et raisonnable ; la religion a apporté le remède dans le cœur ; le fidèle au milieu de l'affliction, peut montrer de la constance sans faste, de la fermeté sans orgueil, de la sensibilité sans foiblesse, de la tristesse sans découragement ; la soumission à la volonté d'un Dieu toujours juste, doit le rendre supérieur à tous les événemens ; et si l'excès de ses maux fait naître dans son ame l'aigreur et l'amertume, son cœur doit désavouer des plaintes que la douleur arrache à la nature. En un mot, les afflictions dans les desseins de Dieu, sont des châtimens du crime, ou des épreuves nécessaires à la vertu ; les effets d'une volonté libre qui nous punit, ou qui nous éprouve avec justice : deux motifs solides de résignation dans l'affliction.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes affligées, que d'alléguer leur innocence, pour justifier leurs plaintes

et leurs murmures. Il est dans l'ordre, disent-elles, de se soumettre à la main qui nous frappe, lorsque les coups partent de la justice; mais notre cœur s'irrite contre des maux qu'il n'a pas mérités; il se plaint d'une providence qui ne laisse à la vertu que des souffrances. Privé de tout appui, il cherche la consolation dans ses propres fureurs. Quelle injustice peut-on trouver dans nos plaintes, puisque nous ne sommes révoltés, que parce que nous ne sommes pas coupables?

Illusion funeste! mes frères, qui augmente nos maux, par la révolte de notre ame, et qui nous éloigne, par une espèce de désespoir, de cette providence qui peut seule nous soutenir dans nos malheurs! La religion apprend à tous les hommes qu'ils sont pécheurs; que leur iniquité l'emporte sur leurs peines; qu'ils sont dignes des plus grands châtimens; que leurs disgrâces sont presque toujours une suite de leurs

crimes; qu'ils doivent par conséquent se soumettre à la volonté divine qui les punit, et même adorer sa justice, qui veut bien accepter ces afflictions passagères, pour expier leurs offenses: *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

En effet, remontez jusqu'aux premiers temps où l'homme abusa des dons du Créateur: vous verrez que les souffrances sont le fruit du péché, et qu'elles en furent le châtiment, dès leur origine. Adam, comblé des faveurs du ciel, pouvoit persévérer dans la justice; mais sa grandeur devint l'écueil de sa vertu: il étoit heureux; il voulut être indépendant: les promesses flatteuses du serpent le séduisirent, et sa désobéissance suivit de près son orgueil. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non en Dieu! Elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché! Adam, prévaricateur, perdit la félicité avec son innocence La terre n'ouvrit son sein, que pour se

charger de ronces; et l'instant de sa chûte, devint l'époque de tous nos malheurs.

Rappelez-vous les afflictions extraordinaires de ces hommes, dont les malheurs ont étonné l'univers; vous découvrirez que ces disgrâces éclatantes n'étoient que de grands exemples de châtimens. David voit ses enfans révoltés contre lui; l'inceste et l'adultère deviennent l'affreuse distinction de sa famille; la main du Seigneur s'appesantit sur son peuple: mais David étoit adultère; et le sang de l'innocent Urie crioit vengeance contre son homicide. Repassez sur ces calamités qui ont désolé des nations entières. Jérusalem! tes murs sont renversés; tes habitans, ensevelis sous leurs ruines; tes femmes maudissent leur fécondité; la singularité de tes malheurs auroit peut-être révolté la crédulité des âges suivans, si les restes de Juda, dispersés sur la terre, n'étoient des témoins tou-

jours subsistans de la vérité de nos oracles. Mais tes crimes ont allumé le feu de la vengeance divine : le sang des prophètes coule entre le vestibule et l'autel ; le juste a été immolé par tes pontifes ; et quelque grands que soient ces châtimens, tes calamités n'égalent pas tes forfaits.

Quel triste souvenir vient ici renouveler nos alarmes ! O glaive du Seigneur, levé sur les peuples et sur les nations ! ne vous reposerez-vous pas enfin ? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces ?* La terre a ouvert son sein pour dévorer ses habitans ; le coup qui a renversé des villes entières, a ébranlé toutes nos demeures ; celui qui domine sur la profondeur de la mer, a soulevé les flots ; des signes effrayans ont annoncé de toutes parts le courroux du ciel. Ne sondons pas la profondeur des jugemens éternels : il restoit sans doute quelques justes dans ces villes où la religion dominoit avec tant de splendeur ;

et leurs ruines ne sont pas aux yeux de Dieu, comme les cendres de Sodôme. Mais il est certain que nous devons nous juger dignes des plus grands châtimens; que nos crimes sont assez multipliés, pour attirer sur nous ces malheurs; que le Seigneur pourroit renouveler les anciens prodiges de sa colère, et faire rentrer la terre dans le sein des eaux. Tristes vestiges! vous rappellerez à nos neveux le désordre de notre siècle; cette licence effrénée de nos mœurs; ce mépris si commun des choses saintes; tant de dissolutions, capables d'attirer sur nous la colère du Seigneur. *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?*

C'est ainsi que celui qui règne dans les cieux, donne des leçons terribles à l'univers; il se montre aux impies par des coups éclatans d'indignation, où ils sont obligés de reconnoître un Etre suprême; il frappe de temps en temps

les pécheurs par une main invisible, et il jette l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs ; il apprend à tous les hommes, que les grands crimes échappent rarement ici-bas à sa vengeance ; qu'il exerce sa justice dans le temps, comme dans l'éternité ; que les afflictions sont presque toujours des signes de sa colère, ou des châtimens salutaires, pour nous rappeler à la vertu ; que nous devons, par conséquent, les recevoir avec résignation, comme des peines dues à nos péchés, et nous soumettre à sa volonté toujours adorable, soit qu'elle exerce sa justice ou sa miséricorde : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

Et quelle excuse pourriez-vous alléguer, pour justifier vos murmures ? Seroit-ce l'excès de vos maux ? Comparez vos peines avec celles que vous avez méritées ; voyez si la vivacité de vos douleurs, ne répond pas à celle de vos volontés profanes ; si la foiblesse

de votre santé n'est pas une suite de la licence de vos mœurs : mesurez la rigueur des châtimens sur la durée de vos offenses ; jetez enfin les yeux sur la victime immolée pour vos péchés ; et jugez si le criminel est excusable de se plaindre, tandis que le modèle de toute justice, encore moins épargné, se montre soumis et tranquille : *Perspice si est iniquitas.*

Cet enfant, fruit unique d'une union formée par la tendresse, faisoit toute votre consolation ; déjà s'ouvroient à vos yeux les plus douces espérances, et vous voyiez briller de loin les premières lueurs de sa prospérité future ; la mort vient de l'enlever à votre tendresse, au milieu des charmes de la vie ; il est tombé sous ses coups dans les jours les plus brillans, comme une fleur sous la faulx tranchante du moissonneur. Ce cruel événement vous transporte et vous met en fureur : non-content de verser des larmes sur ces dépouilles

si chères, vous prenez la vie en haine, et vos maux en horreur; vous dites tout haut, qu'il n'y a qu'une divinité injuste, cruelle, ennemie de notre repos, qui puisse nous affliger par des endroits si sensibles. Pères coupables! cherchez dans vos crimes, la source de vos afflictions. Les vues tout humaines que vous vous proposiez dans l'éducation de vos enfans; votre négligence à remplir leur cœur des maximes de la sagesse; votre lâche complaisance pour leurs défauts, ont attiré sur votre maison la colère du Seigneur; il a répandu la désolation et la mort sur cette postérité, qui ne nourrissoit en vous que des espérances charnelles: *Perspice si est iniquitas.*

Injustes mortels, qui osez vous plaindre dans vos malheurs, de l'arbitre des destinées! ouvrez les yeux sur vos déréglemens, et voyez si les maux que vous souffrez, ne sont pas de justes châtimens. Une révolution que la pru-

dence humaine ne pouvoit prévoir, renverse votre fortune; des biens immenses, accumulés avec des soins pénibles, passent dans des mains étrangères; l'envie vous persécute; la calomnie lance ses traits les plus noirs contre votre réputation; toute votre gloire est changée en ignominie; et votre élévation n'a servi qu'à rendre votre chûte plus affreuse. Mais ces richesses que vous regrettez, étoient-elles dans vos mains la ressource des pauvres? ne servoient-elles pas plutôt à corrompre vos mœurs? Cette gloire, dont vous faisiez votre idole, ne nourrissoit-elle pas votre orgueil? ne vous rendoit-elle pas sévère, dédaigneux, insensible aux peines des malheureux? N'est-il pas juste que Dieu vous punisse par vos propres passions, et qu'il vous ravisse ces dignités, ces richesses, dont vous faites un usage si coupable? *Perspice, perspice si est iniquitas.*

Direz-vous que vos crimes doivent être effacés du livre des vengeances; que réconciliés depuis long-temps avec le Seigneur, vous marchez d'un pas ferme dans les voies de la justice? Mais les égaremens de votre jeunesse, tant de voluptés profanes, tant de liaisons criminelles, tant de projets honteux, tant de haines et de desirs de vengeance, sont-ils suffisamment expiés? Les maux que vous endurez, ne sont-ils pas nécessaires pour satisfaire à la justice de Dieu? et ne devez-vous pas adorer sa bonté, qui veut bien changer des flammes éternelles, tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères? Nos crimes nous ont tous rendus dignes d'un malheur éternel. Quelque grandes que soient nos afflictions sur la terre, cette réflexion doit arrêter l'impétuosité des premiers sentimens de la nature, bannir l'aigreur de notre cœur, et nous unir à la justice d'un Dieu qui venge, par de justes châtimens, les

outrages faits à sa majesté suprême: *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

Grand Dieu, jusqu'ici vous avez trouvé nos cœurs révoltés et infidèles dans l'affliction! Livrés à des tristesses tout humaines, insensibles aux motifs de résignation que la religion nous présente, distraits ou aveuglés sur les crimes qui ont allumé le feu de votre colère, nous vous avons regardé comme un Dieu cruel, qui ne se plaît que dans l'infortune de ses créatures! Insensés! nous avons osé nous élever contre l'ordre immuable de votre providence; n'écoutez plus les plaintes que la douleur pourroit encore nous arracher; exercez ici-bas votre justice; ne réservez rien, pour cette éternité où votre colère sera sans mesure; plus vous différez à punir, plus vos châtimens sont terribles: achevez donc d'expier, par nos souffrances, des crimes qui ne peuvent demeurer impunis; loin de nous plaindre de la rigueur de nos maux, nous

nous les accepterons avec résignation, comme de justes châtimens, ou comme des épreuves nécessaires à la vertu : second motif de résignation.

Quoique tous les hommes doivent se regarder comme coupables, et dignes des maux qui les affligent ; cependant les calamités temporelles ne sont pas les suites nécessaires du crime : la vertu déplacée sur la terre, peut n'avoir pour partage que l'obscurité, le mépris, l'indigence ; tandis que la gloire, les honneurs, les plaisirs, les commodités, les richesses sont l'apanage des hommes pervers. Cette distribution des biens et des maux, injuste aux yeux de la chair, devient aux yeux de la foi, une preuve sensible de la sagesse divine ; le juste a besoin d'être éprouvé sur la terre par l'adversité ; ses souffrances entrent dans l'ordre d'une providence toujours équitable ; et la vertu affligée doit se soumettre à la volonté qui l'éprouve, comme le

pécheur doit adorer la main qui punit ses forfaits : développons cette vérité.

La volonté divine est la justice essentielle et primitive, la cause de toute harmonie, la règle de tout devoir; tout ce qui forme la vaste chaîne des événemens, le succès des méchans, l'oppression des justes, les calamités publiques et particulières, ceux mêmes qui paroissent contraires à l'idée que nous avons de l'ordre, entrent dans le plan de cette volonté toujours juste : les rapports secrets et merveilleux qui les lient avec la fin que s'est proposée sa sagesse infinie, nous échappent; mais nous savons qu'ils servent tous à l'accomplissement de ses desseins éternels, et que dès lors ils sont marqués au sceau de la justice.

La conformité à la volonté divine dans tous les événemens, un acquiescement universel à ses desseins, est donc une obligation commune à tous

les hommes : or, mes frères, cette conformité à la volonté de Dieu, ne paroît jamais avec plus d'éclat que dans les afflictions ; lorsque tous les événemens s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchans, que rien ne s'oppose à nos espérances, et que nous goûtons sans amertume les bienfaits du Créateur, il est facile d'acquiescer aux desseins de la providence ; son économie est conforme à nos desirs ; Dieu entre, pour ainsi dire, dans les vues de notre amour-propre : mais lorsque sa main s'appesantit sur nous, qu'il trouble nos plaisirs, qu'il dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets, la soumission devient plus difficile : le cœur se révolte, l'amour-propre s'élève contre l'ordre de la providence, qui n'est plus conforme à ses penchans et à ses caprices ; il faut des efforts pour réparer, par la plénitude d'une soumission réfléchie, le déréglement des premiers mouvemens de la nature ; l'adversité

devient l'épreuve alors la moins équivoque d'une vertu solide : celle qui n'est qu'un goût passager, une recherche dangereuse de nous-même, l'effet du calme des passions, ou d'une destinée douce et tranquille, succombe sous les coups du ciel qui changent sa situation ; celle qui a pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine, sort de l'affliction plus brillante, et ne porte que des fruits d'immortalité : *Tanquam aurum in fornace justi in camino humiliationis.*

Le jugement même des hommes, cette règle toujours sûre, lorsque les passions n'altèrent pas la raison, nous fait voir que le juste a besoin d'être éprouvé, et que l'affliction perfectionne sa vertu ; ils avouent que la prospérité nourrit dans l'ame des idées de faste et de hauteur ; qu'elle jette souvent des taches sur la vertu, qui affoiblissent son éclat ; qu'elle met dans le caractère plus de dureté, d'entêtement et d'incompa-

tibilité ; qu'il faut avoir été malheureux, pour éprouver cette tendre compassion, qui fait tant d'honneur à l'humanité ; il semble que les disgrâces puissent seules montrer le véritable sage, que la prospérité cache toujours ; sa constance réunit alors tous les éloges, et le met au dessus de l'envie : les qualités les plus louables des heureux du siècle, ne nous touchent que foiblement, ou ne réveillent que notre malignité ; la vertu souffrante, au contraire, attendrit tous les cœurs : on admire la sagesse de Salomon dans la magnificence de son règne ; mais on aime David dans sa fuite, et Jérémie dans l'obscurité de sa prison.

Voulez-vous savoir, disoit saint Augustin, quand vous avez la droiture du cœur ? c'est lorsque, dans le bien que vous faites, Dieu vous plaît, et que dans le mal que vous souffrez, Dieu ne vous déplaît pas : *Et in malo quod pateris, Deus non displicet.* La vertu

qui n'a pas le mérite de la soumission n'est jamais assurée ; rien ne la distingue de ces qualités louables, en apparence, qui peuvent être le fruit d'un amour-propre mieux réglé, et qui demeurent toujours sous l'inconstance de son empire ; l'affliction seule fait voir qu'elle est appuyée sur des motifs invariables ; elle ajoute un nouveau lustre à la gloire des justes ; il leur manque quelque chose, tant qu'ils n'ont pas été malheureux ; il manque à leur vie des exemples de patience et de fermeté ; il manque à leur piété cette élévation, cette indépendance des biens passagers, qui la montrent supérieure à tous les événemens : *Explorat justitiam singulorum.*

Delà, mes frères, il suit que les afflictions sont des épreuves nécessaires à la vertu ; que Dieu peut établir la durée de notre piété sur celle de nos souffrances, et mesurer la constance de notre foi, par celle de notre soumission ; qu'il est en droit d'exiger des

justes, comme des pécheurs, une conformité à sa volonté divine dans les événemens les plus fâcheux, puisque cette volonté toujours sainte, toujours équitable, est aussi toujours digne de soumission et d'amour, quoique les effets nous soient durs et pénibles : *Et blandiens et flagellans, æquè laudandus, æquè diligendus.*

Aussi l'histoire de ces justes, dont l'Esprit saint nous a laissé des éloges si magnifiques, n'est qu'une tradition de leurs malheurs. Quelle suite de calamités singulières dans la vie de ces grands hommes! La jalousie arme la main d'un frère contre l'innocent Abel : Noë, dont la sage prévoyance, dirigée par l'Esprit-saint, sauva les restes du genre humain, ne reçut pour récompense de ses avertissemens salutaires, que les mépris et les railleries de ses contemporains : l'innocence et la sagesse du jeune Joseph, toujours ennemi des vices, et toujours at-

tentif à les réprimer dans ses frères ; la fidélité qu'il garda à son maître, et sa chasteté admirable, lui attirèrent les plus cruelles persécutions ; tant de vertus ne servirent qu'à multiplier ses malheurs ; les châtimens les plus éclatans sauvèrent à peine Moïse de la fureur et de l'ingratitude d'un peuple qu'il vouloit rendre heureux. Job, cet homme de douleurs, qui, dans la violence de ses maux, regardoit la mort comme un bienfait du Créateur, fit voir à l'univers, que les ressources de la religion peuvent nous élever au dessus de l'affliction ; il supporta tout-à-la-fois la perte de ses biens, la mauvaise humeur de son épouse, les calomnies de ses ennemis, les lâches reproches de ses amis ; et ce qui rendoit sa situaton plus accablante, ses prospérités avoient égalé ses malheurs.

Dieu qui donnoit de si grands éloges à l'innocence de ces justes, les affligeoit cependant par les coups les plus

sensibles ; il vouloit détruire ce faux préjugé qui nous persuade que la vertu doit toujours rendre heureux, en cette vie, ceux qui en ont une sincère ; il vouloit nous faire voir que la véritable félicité n'est que dans le ciel ; que c'est ici-bas le temps des épreuves ; que les afflictions sont nécessaires pour exercer la foi de ses serviteurs ; qu'elles sont utiles à la consommation de son ouvrage, et à l'accomplissement des desseins éternels de sa providence.

Oui, mes frères, c'est un spectacle bien digne de la foi, et bien propre à nous inspirer une résignation parfaite dans les souffrances, que ces justes soumis, tranquilles, et adorant la volonté de Dieu, au milieu des plus rudes épreuves. A juger de la distribution des biens et des maux, avec des yeux charnels, le monde paroît un théâtre de trouble et de confusion, où nul n'est à sa place, où l'impie jouit des récompenses de la vertu, tandis

que le juste a pour partage l'abjection et les peines du vice. Mais à juger de l'économie de l'univers par les vues de la foi, tout est plein d'ordre de sagesse et de magnificence. On découvre que c'est ici la sphère du bien et du mal; que la vertu, déplacée sur la terre, n'y doit pas chercher sa récompense; que ce monde visible tient à un autre que nous ne voyons pas; que les souffrances de l'homme vertueux, entrent dans les desseins du Seigneur; qu'elles servent à purifier sa piété, et à la faire voir dans tout son éclat: il faut que le juste demeure seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il est; il faut qu'il ne lui reste que les ressources de la foi, pour déployer toute sa constance. Tandis que la prospérité l'environne, son éclat attire tous les regards; la gloire humaine semble éclipser celle de sa piété: l'adversité vient-elle à dissiper cet amas de fumée qui nous dérobe sa véritable gran-

deur, ses vertus paroissent à découvert; nous le voyons plus grand par la simplicité de sa foi, que par ses prospérités; sa soumission le rend supérieur à l'inconstance des choses passagères; et sa religion, sur les débris de cette gloire humaine, que l'adversité vient d'abattre, sait élever une gloire solide et immortelle.

O vous, que la main du Seigneur éprouve, justes, méprisés et persécutés par un monde indigne de vous posséder, admirez dans vos peines les ménagemens ineffables de la providence! Les afflictions sont nécessaires pour éprouver et perfectionner vos vertus; si Dieu vous frappe, c'est pour vous rendre soumis; s'il rend tous les secours humains inutiles à vos maux, c'est pour vous accoutumer à attendre tout de sa puissance; s'il multiplie vos souffrances, c'est afin que votre foi croisse avec vos malheurs. Soumettez-vous donc à la main qui vous afflige;

ne mesurez pas les vues incompréhensibles du Seigneur sur vos foibles lumières : il a ses raisons dans toutes les situations fâcheuses où il vous place ; et quoiqu'elles nous soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables. Quelque grandes que soient les afflictions des serviteurs de Dieu, s'ils conservent cette soumission à sa volonté, leur sort est préférable à celui des heureux du siècle ; ils possèdent tout ce qui forme la véritable grandeur ; ils sont dans l'ordre. Est-il sur la terre une situation plus desirable pour la créature?

Les afflictions dans les desseins de Dieu sont des châtimens du crime, ou des épreuves nécessaires à la vertu : deux motifs de résignation dans l'affliction. Il me reste à vous faire voir les motifs de consolation ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME est né pour le ciel ; des biens périssables ne peuvent le rendre heureux ; tout ce qui l'attache ici-bas le dégrade, et le fait sortir de la dignité de son origine : en vain court-il toujours sur la terre, pour découvrir des sentiers agréables et délicieux ; il ne saisit que l'ombre de la félicité, au milieu des plaisirs les plus vifs ; et son cœur, vide du bien qui peut le remplir, s'agite et soupire sans cesse après une gloire immortelle.

Cette vérité supposée, il suit que l'homme ne doit juger des biens et des maux, que par le rapport qu'ils ont avec le bonheur éternel; que les afflictions sont préférables à la prospérité, si elles rendent la voie du salut plus assurée ; que nous devons même les aimer, si elles sont des moyens d'acquérir ces biens célestes qui peu-

vent nous être ravis. Des jours tissus de plaisirs, sont des jours malheureux, s'ils finissent par notre perte éternelle. Les afflictions sont des avantages solides, si elles portent des fruits pour le ciel ; c'est le terme qu'il faut regarder : tout ce qui est emporté par la rapidité du temps, les honneurs, les richesses, les plaisirs, ne doivent paroître que de vains songes, ou des maux réels aux yeux de celui qui vise à l'immortalité.

Or, mes frères, les afflictions entrent dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle ; elles facilitent nos devoirs ; elles sont le frein des passions ; elles laissent moins d'écueils à notre foiblesse ; elles nourrissent dans nos cœurs, le desir des biens célestes, et les retours consolans vers Dieu : en un mot, les afflictions sont des moyens de salut, parce que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mettre obstacle à nos

penchans déréglés ; premier avantage : les afflictions sont des moyens de salut, parce que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mériter le ciel ; second avantage de l'affliction : deux motifs de consolation pour les fidèles ; mettons dans tout leur jour ces vérités si intéressantes.

C'étoit un grand et beau spectacle que l'homme sortant des mains du Créateur ; l'ordre régnoit en lui ; les sens étoient soumis à l'esprit ; les transports réglés du plaisir n'affoiblissoient pas dans son ame, le chaste sentiment des voluptés célestes ; vertueux sans effort, la sagesse douce et tranquille étoit le fruit du calme de ses passions ; libre des préjugés, il goûtoit sans peine la noble satisfaction d'écouter la raison ; juste estimateur de tous les êtres, les bienfaits du Créateur pouvoient l'occuper sans l'amollir, l'entraîner ou le corrompre : ainsi la prospérité n'étoit pas un écueil pour sa

vertu ; et sa félicité présente, n'étant qu'une suite de son innocence, lui assuroit, après sa carrière, un bonheur immortel.

Tel fut l'homme innocent ; la stabilité d'un si bel ordre étoit attachée à la justice originelle ; l'abus des dons de Dieu, renversa cet ordre ; tout ce qui avoit été fait pour notre bonheur, fut changé en un moment en supplice ; le plaisir, juste dans son origine, devint dangereux ; l'attrait des biens sensibles l'emporta sur celui des biens invisibles ; l'ame appesantie vers la terre, ne jeta plus que des regards languissans sur la céleste patrie ; la rebellion des sens se fit sentir ; la prospérité n'alluma que nos passions ; l'usage des créatures, qui devoit nous élever à Dieu, ne servit qu'à nous éloigner du Créateur ; et la voix du plaisir devint celle de notre perte éternelle.

Cet attachement aux biens terrestres, cette servitude de l'ame, et cette

rebellion des sens, qui rendent si difficile l'usage modéré des créatures, sont sans doute les plus grands obstacles à notre salut : l'ame fixée par cet amour des biens sensuels, regarde la terre comme sa patrie, et ne cherche qu'à y occuper une plus grande place; elle ne fait entrer dans l'idée du bonheur que les dignités, la gloire, les plaisirs et les distinctions du siècle; les vues de la foi ne la touchent que foiblement; elle oublie qu'un chrétien n'est qu'un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, placé quelques momens sur la terre, pour marcher rapidement vers l'éternité : de-là ces desirs insatiables, ces haines, ces concurrences, ces jalousies, ces passions criminelles; enfin ce tourbillon de soins, dont l'agitation éternelle entraîne les enfans du siècle, et les éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice.

L'affliction seule peut mettre obsta-

cle à ces passions, détacher nos cœurs de la terre, et leur inspirer le desir des biens éternels ; elle met dans tout son jour le néant des choses humaines : elle fait voir que la santé n'est qu'un nom ; que la vie n'est qu'un songe ; que la gloire n'est qu'un fantôme ; que le monde entier n'est qu'une ombre qui nous échappe : les amertumes salutaires répandues sur les plaisirs dangereux, leur ôtent cet attrait qui nous séduit ; la perte de nos biens nous fait sentir leur fragilité ; le mépris injuste du monde découvre le néant de la gloire ; la perfidie des hommes, nous apprend que nous devons mettre notre confiance en Dieu seul ; la maladie ouvre à nos yeux cet abyme où tout se perd, cet instant fatal, où les peines que l'homme se donne, pour arriver aux grandeurs, ne paroissent plus que d'inutiles soins, pour orner un tombeau. Tous les revers facilitent le détache-

ment du monde, et les retours vers le Seigneur : la prospérité prépara la chûte de David ; l'affliction disposa son cœur à la pénitence ; les cris de sa douleur, qui désarmèrent la colère de Dieu, s'élevoient de l'abyme de ses tribulations. Manassès n'invoqua le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison, et sous la pesanteur de ses chaînes. Job dépouillé de tout, s'attachoit à Dieu seul, et voyoit dans les débris d'un corps ulcéré, des espérances d'immortalité. Ezéchias, presqu'enseveli dans les ombres de la mort, mêloit à ses cris funèbres, les larmes du repentir, et trouvoit le salut de son ame, dans les souffrances de son corps: *Recogitabo tibi annos meos, in amaritudine animæ meæ.*

Placez-vous dans toutes les situations fâcheuses, vous y trouverez des ressources pour le salut. Un renversement de fortune, des préférences inattendues, une inconstance d'éclat, rom-

pent souvent nos engagemens profanes; le dégoût du monde et la foi peuvent changer les larmes que nous donnons à nos malheurs, en des larmes de retraite et de pénitence; plus même nos calamités sont singulières, plus nous devons présumer qu'elles entrent dans l'ordre de notre sanctification : la rigueur des coups, avance la guérison de nos maux; les afflictions passagères, ne réveilleroient notre foi que pour un instant; les plaisirs et la variété des évènemens, charmeroient bientôt notre tristesse : le Seigneur prévient notre inconstance, en nous ménageant des chagrins, où la religion seule peut devenir notre ressource. Israël, si souvent frappé par son Dieu, oublioit aussitôt la main qui lui faisoit une plaie salutaire; sa fidélité n'alloit pas au-delà de ses malheurs : ce ne fut que dans la rigueur d'une longue servitude, qu'il connut son égarement, et qu'il revint sincè-

rement à la justice ; c'étoit dans l'éloignement de la sainte Jérusalem, qu'il soupiroit après la patrie, et qu'il exprimoit ainsi sa douleur : O céleste Sion, comment pourrions-nous faire entendre les chants de l'alégresse sur des bords étrangers ! que notre exil est long ! O tranquille cité, quand irons-nous goûter ton adorable paix ! quand verrons-nous ce jour qui doit rendre toute sa splendeur au temple de l'Eternel ! *Super flumina Babylonis illic flevimus, cum recordaremur Sion.*

C'est donc pour nous rappeler à la justice, ô mon Dieu, que vous nous affligez sur la terre ! Votre miséricorde nous a préparé la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus convenable à la foiblesse de notre cœur, et à la vivacité de nos penchans. Dans la prospérité, combien d'écueils pour la vertu ! L'ame enivrée des fausses douceurs du monde, ne cherche son repos que dans les créatures, et sou-

haite de s'immortaliser sur la terre, où tout rit à ses penchans : la facilité de satisfaire les passions, devient un nouvel attrait ; les occasions préviennent nos desirs ; la mollesse, l'abondance, la variété des plaisirs, rallument sans cesse le feu de la volupté, et le font renaître de ses propres cendres ; toutes les passions exercent sur le cœur, un empire plus tyrannique ; l'ambition y est plus démesurée, la jalousie plus dévorante, la haine plus violente, la trahison plus noire, la débauche et la corruption plus honteuses ; l'adulation achève de fermer le cœur à la vertu : on prodigue des éloges aux vices des heureux du siècle ; on décore leur ambition du nom de grandeur d'ame ; on vante leur rafinement d'intempérance, comme des délicatesses qui les distinguent du vulgaire ; on regarde leur assujettissement aux usages du monde corrompu, comme des bienséances : tout ce qui les environne

concourt à augmenter leur illusion, en justifiant leurs excès ; il semble que la vérité ne puisse jamais percer le nuage que forme la prospérité.

Est-il une situation plus dangereuse pour le salut, que celle où le monde offre toutes ses douceurs ; où tout ce qui plaît, devient bientôt possible ; où les passions ne trouvent que des objets qui les enflamment, ou des éloges qui les justifient ? O néant ! ô vanité ! ô foiblesse de l'homme ! Je vois le plus sage des rois tomber dans les derniers égaremens, parce qu'il n'est pas jugé digne d'être affligé : une longue suite de prospérités amollit son cœur, que la violence des passions n'avoit pu subjuguer ; il déshonore, par une vieillesse voluptueuse, un règne, dont la sagesse a surpassé celle de tous les rois ; et sa main qui a élevé, avec tant de gloire un temple à l'Eternel, tremblante sous le poids des années, porte des offrandes sacriléges sur l'autel des divinités

étrangères : *Solus in deliciis Salomon fuit*, dit saint Jérôme, *et forsitan ideò corruit.*

Terrible exemple ! mes frères, qui doit nous faire trembler sur le sort des heureux du siècle, et nous convaincre de la nécessité des afflictions, pour mettre obstacle à nos penchans déréglés. Les douceurs que l'on goûte dans la prospérité, augmentent l'amour injuste des biens charnels. Il est plus facile de s'attacher à Dieu, lorsqu'on est dépouillé de tout, que de s'élever à lui, lorsque l'on tient à la terre par les agrémens de la vie. La jouissance des bienfaits du Créateur occupe l'ame entière, et lui fait oublier son bienfaiteur ; les dégoûts, les disgrâces, au contraire, et l'inconstance des créatures, nous forcent à chercher en Dieu toute notre consolation : le desir d'être heureux agit également dans toutes les situations ; mais dans la prospérité, on croit pouvoir satisfaire ce desir sur la terre ;

terre ; et dans l'adversité, on comprend que Dieu seul peut faire notre félicité. Il semble que l'affliction rend la vertu comme nécessaire ; il faut à l'homme ou les agrémens de l'erreur, ou les avantages de la vérité ; ou l'impression vive des objets sensuels, ou le sentiment pur des voluptés célestes. Dès qu'il ne trouve sur la terre que des malheurs et des disgrâces, au lieu de cette ombre de félicité, après laquelle il court sans cesse, ses vues se tournent du côté du ciel ; l'espérance des biens à venir le console de la perte des biens passagers ; et Dieu remplit enfin son cœur que les créatures abandonnent.

Quelle innocence de mœurs dans les siècles où les fidèles gémissoient sous l'oppression des tyrans ! L'église empruntoit toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances. Ces âges de calamités et de persécutions, furent les âges de sa ferveur et de sa gloire.

L'affliction purifioit alors les chrétiens, en les détachant des biens du siècle. Malheureux sur la terre, ils tournoient toutes leurs espérances du côté du ciel. Des hommes qui n'attendoient que les récompenses promises à la vertu, pouvoient-ils être injustes? Au souvenir de ces jours heureux, à l'immense disproportion qui se trouve entre la ferveur des premiers fidèles et nos déréglemens, entre leur austérité et nos mœurs sensuelles, ne devons-nous pas conclure, que les afflictions rendent plus faciles les obligations de la foi; et qu'elles sont les moyens ordinaires, dont Dieu se sert pour sanctifier les élus? C'est la conséquence la plus naturelle, que nous fournisse ce parallèle de nos mœurs. O Dieu! il est donc vrai, que l'adversité est nécessaire, pour mettre obstacle à nos penchans déréglés; que les jours sans afflictions sont moins purs, et que notre innocence finit presque toujours avec nos mal-

heurs! Les hommes sont souvent pervers, au milieu des misères qui les environnent; ils seroient encore pires, s'ils étoient constamment heureux.

Malheur à vous, mes frères! si le Seigneur vous traitoit comme ces hommes, dont le monde vante la félicité! Sa main semble épuiser sur eux ses bienfaits; la terre n'ouvre son sein que pour les enrichir; ils jouissent sans revers de leur opulence; une nombreuse postérité flatte leur vieillesse; une fortune immense passe avec tout son éclat à leurs descendans; leurs succès surpassent leurs desirs. Hélas! leur sort n'en est que plus triste! Ils ne connoissent point le Seigneur au milieu des plaisirs; la crainte et la grâce se perdent dans cet abyme, et leur prospérité ne sert qu'à rendre plus certain leur malheur éternel. Dieu les punit en les comblant de ces biens périssables; il les discerne du petit nombre de ses serviteurs, auxquels il réserve

un bonheur éternel : ces faveurs funestes, cachent une main rigoureuse qui les réprouve, et qui les laisse engraisser comme des victimes qui vont être immolées à sa vengeance.

Les afflictions sont donc des moyens de salut, parce que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mettre obstacle à nos penchans déréglés; j'ajoute que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mériter le ciel : second avantage de l'affliction, second motif de consolation.

La vivacité de notre douleur dans l'affliction, naît plutôt de nos erreurs, que de la violence de nos maux : accoutumés à ne juger des souffrances, que par l'impression actuelle qu'elles font sur notre ame, nous n'en jugeons jamais par le rapport qu'elles ont avec le bonheur éternel; au lieu de chercher notre consolation dans les biens célestes, qui ne peuvent nous être ravis, nous la cherchons toujours dans

les créatures qui nous échappent, et dont la perte augmente notre désespoir. Telle est la source de notre foiblesse et de notre découragement dans les maux qui nous affligent.

Que la condition de l'homme seroit différente dans l'adversité, si la vérité réformoit ses jugemens; s'il pensoit que le présent n'est rien; que notre destinée est dans l'avenir; que tout ce que le monde estime, et tout ce que l'affliction nous ôte, est indigne de nos recherches; que les biens solides sont dans la soumission et dans la vertu; que la patience est le plus grand mérite d'un disciple de Jésus-Christ, et qu'on n'est heureux qu'autant qu'on est saint! Il comprendroit alors, que les souffrances sont aimables, dès qu'elles méritent le ciel; qu'il est plus avantageux de marcher sur les traces de Jésus-Christ crucifié, que d'être environné de sa gloire sur le Thabor; qu'un juste qui sait souf-

frir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment, est véritablement heureux; puisque sa patience augmente le poids d'une couronne immortelle. *Æternum gloriæ pondus operatur.*

Voilà, mes frères, le motif de consolation que la religion présente au fidèle, dans l'affliction; elle découvre un nouvel ordre de choses; elle perce ce nuage de mortalité, qui nous dérobe ce jour qui ne finira jamais; elle étale à nos yeux, un monde où rien ne passe, une félicité que rien ne peut altérer, une patrie immortelle, où Dieu, si riche en miséricordes, déploie toute sa magnificence pour glorifier ses élus: mais ces récompenses magnifiques, ne sont promises qu'à la patience. L'homme coupable dès sa naissance, ne peut aspirer au ciel, que par les souffrances; la douleur est son état naturel; le mérite de sa soumission, peut seul réparer le désordre qu'à causé dans son

ame, l'usage déréglé du plaisir ; il faut qu'il lave dans le sang des tribulations, le vêtement de justice qu'il a souillé, pour entrer dans le royaume des cieux; lors même que la providence ne lui ménage que des afflictions pendant cette vie, il faut qu'elles deviennent le choix libre de sa volonté ; qu'il renonce à tout ce qui flatte les sens; qu'il se mortifie; qu'il crucifie sa chair, et qu'il se rende digne du bienfait de la réconciliation, par la longueur et la sévérité de sa pénitence.

C'est la doctrine établie par saint Paul, dans ses épîtres où il développe l'esprit du christianisme. Le fidèle est un membre de Jésus-Christ; il doit donc retracer dans son ame, tous les traits de cet auguste chef: la ressemblance avec ce modèle de toute justice, peut seule le rendre agréable aux yeux de Dieu; tout ce qui n'est pas une expression de ses mœurs, est une œuvre étrangère à ses disciples; et

l'efficacité de ses mérites, ne peut être appliquée qu'aux actions animées par son esprit : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Or l'esprit de Jésus-Christ n'est qu'une sainte avidité des souffrances; il ne promet son royaume qu'à la violence; il n'appelle heureux que ceux qui sont affligés; il nous montre la voie du salut, en renversant avec sa croix, le mur de séparation qui nous fermoit l'entrée du ciel; il nous donne lui-même l'exemple, en baissant son chef sacré, sous la verge de la colère divine. Le tableau de sa vie ne présente que des malheurs; les larmes coulent de ses yeux, aussitôt qu'ils s'ouvrent à la lumière; la faim, la soif, le mépris, les persécutions, caractérisent son ministère; il expire enfin, dans les bras de la douleur; et sa doctrine qui n'annonce que des croix et des tribulations, n'est que le récit de ses exemples.

Les souffrances sont donc nécessai-

res pour mériter le ciel, puisqu'elles retracent en nous l'image du chef des élus ; la rédemption n'a été accomplie que par une satisfaction proportionnée à la grandeur de nos offenses : il falloit une victime digne de Dieu ; Jésus-Christ s'est placé sur l'autel ; sa mort nous a ouvert le ciel ; mais sa gloire n'a succédé qu'à ses humiliations : il faut que le même ordre s'observe dans l'économie de notre salut; notre conformité avec Jésus-Christ souffrant, doit précéder notre union avec Jésus-Christ glorifié ; c'est la règle du courtisan, comme du solitaire ; du prince, comme du peuple ; du riche, comme du pauvre ; les usages, les caractères, les mœurs des siècles, ne changent rien à cette règle : si vous ne souffrez pas avec Jésus-Christ, vous n'aurez jamais part à sa gloire : si vous souffrez avec lui, vous serez heureux pendant l'éternité : *Si tamen compatimur, ut et glorificemur.*

Que cette pensée est capable d'élever l'ame au-dessus de la douleur ! que la vertu souffrante doit trouver de consolation dans les promesses de la foi ! Ces afflictions sont nécessaires pour mériter le ciel ; ces peines passagères seront suivies d'un bonheur immortel ; ce court espace de larmes et de deuil, qui va bientôt se perdre dans l'abyme de l'éternité, sera changé en un jour de joie qui ne finira jamais ; ces momens de tribulation, qui passent avec la rapidité d'un éclair, trouveront en Jésus-Christ un prix digne de la possession de Dieu : les infirmités qui consument nos corps, détruiront enfin ce vêtement étranger ; mais elles laisseront dans les cendres du juste, des semences d'immortalité ; et ces os arides paroîtront au jour des révélations, plus brillans que la lumière. Quelque grands que soient nos maux, un coup-d'œil sur les années éternelles ne suffit-il pas pour rendre à notre ame, le calme et la tran-

quillité ? Les regards publics ont formé des héros de constance ; l'amour de la patrie a quelquefois donné ce spectacle à l'univers ; l'orgueil, ce dédommagement si foible pour balancer la perte de la vie, charme souvent la douleur dans ces momens, où l'ivresse de la gloire surprend notre ame. L'espérance des récompenses éternelles ne doit-elle pas porter la consolation dans le cœur du fidèle, et lui rendre les souffrances aimables ?

Aussi les justes, soutenus par cette espérance, nous ont laissé des exemples de fermeté, qui ont étonné l'univers. Suzanne assurée de son innocence, et d'une vie plus heureuse après sa mort, voyoit sans frayeur les approches de son supplice : Daniel, persuadé que les débris de son corps devoient un jour se réunir, ne redoutoit pas la voracité des animaux les plus féroces : l'illustre mère des Macchabées, pour inspirer à ses enfans la cons-

tance dans les tourmens, tournoit leurs yeux vers le ciel, et leur rappeloit les promesses du Dieu d'Abraham : *Peto, nate, ut adspicias cœlum.* Quelle grandeur d'ame dans les martyrs du christianisme ! Ils demandoient la mort ; ils couroient aux supplices ; les plus longues douleurs sembloient prolonger leurs délices, et leur patience lassoit la cruauté des bourreaux ; l'espérance des récompenses éternelles pouvoit seule leur inspirer ce mépris de la vie ; l'élévation de la foi se faisoit sentir dans ces derniers momens, et ouvroit à leurs yeux la céleste patrie ; soutenus par ces motifs, ils baisoient la main qui brisoit les restes de leur mortalité ; et assurés que leurs souffrances recevroient en Jésus-Christ une gloire immortelle, ils marchoient vers l'éternité d'un pas majestueux et tranquille.

Prenez donc pour modèles, mes frères, ces hommes dont la patience a mérité des récompenses si magnifi-

ques; entrez dans cette tradition de justes unis à Jésus-Christ par leurs souffrances, dès le commencement des siècles, et couronnés avec lui dans l'éternité : *Exemplum accipite, fratres.* Les motifs qui les rendoient tranquilles et satisfaits dans le sein même de la mort, doivent vous élever au-dessus de la douleur ; vous aspirez comme eux à une couronne qui est le prix des souffrances : que la vue de leur gloire vous rende donc aimables les afflictions qui leur ont ouvert la céleste patrie : *Peto ut adspicias cœlum.* Souvenez-vous, dans les excès de vos peines, que vous êtes nés pour le ciel ; que les jours de votre pélerinage vont bientôt finir ; que les biens dont l'adversité vous prive, ne peuvent faire votre félicité ; que la source des véritables plaisirs, ne se trouve que dans l'innocence du cœur, et dans l'attente des récompenses promises à la vertu ; que l'on est heureux dans ses peines, quand

on est soumis à la volonté de l'Etre suprême ; que les afflictions sont les avantages solides et les biens véritables du fidèle, puisqu'ils sont pour lui des moyens de salut, et les gages d'une éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il !

SERMON

SUR

L'AUMÔNE.

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus-Christ prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étoient assis. *S. Jean*, chap. 6.

C'EST dans l'émotion de la pitié et dans l'exercice d'une charité douce, affable, universelle, que l'évangile nous représente Jésus-Christ, spectateur des besoins de son peuple. A la vue d'une multitude affamée, ses entrailles se troublent; sa tendresse s'afflige; sa bonté prévient les cris des malheureux; sa charité inquiète cherche des ressources, avant que l'indi-

gence expose ses besoins : les moyens ordinaires lui manquent ; il met en action la puissance créatrice : les pains se multiplient entre ses mains, et cinq mille personnes en sont rassasiées. Ses autres prodiges n'avoient fait qu'étonner les esprits ; ici sa libéralité gagne les cœurs. La multitude veut placer le sceptre dans sa main bienfaisante ; elle le presse de remplir sa destinée, et de monter sur le trône que la reconnoissance lui élève.

Et tels sont, mes frères, les effets de la miséricorde chrétienne ; cette vertu qui élève l'homme au-dessus de son être ; qui donne de l'activité au sentiment précieux de l'humanité, et qui étend la sphère de ses plaisirs, en l'intéressant au bonheur de ses semblables : elle ouvre le cœur à toute espèce de misère ; et elle bannit cette libéralité de goût, de caprices, qui n'est touchée que par certains besoins, et qui, fixée par choix sur quelques mal-

heureux, se refuse à l'impression du sentiment que fait naître la vue des autres misères : *Misereor super turbam istam.* Elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de faire du bien : trop resserrée dans le cœur, elle cherche des objets sur lesquels elle puisse s'épancher ; elle prévient, par ses secours, l'aveu toujours affligeant de l'indigence ; elle perce les ténèbres que la honte oppose à ses largesses ; elle s'enfonce dans l'horreur des cachots, et va montrer encore l'humanité bienfaisante et aimable, dans des lieux où la justice même paroît dure et cruelle. Ses yeux ne s'ouvrent que pour découvrir les malheureux : *Cùm sublevasset oculos Jesus ;* enfin, elle confond ces vains prétextes d'une cupidité, qui, voulant satisfaire des desirs sans bornes, confond le superflu avec le nécessaire, oppose aux besoins présens de ses frères, ses besoins à venir ; s'endurcit contre leur infortune, par l'excès même de

leurs misères, et refuse de les soulager, parce qu'elle ne peut suffire à tout : *Quid hæc inter tantos ?*

Vous reconnoissez la miséricorde à ces traits que le sentiment grave dans vos cœurs, vous, Mesdames, que l'amour des pauvres unit à Jésus-Christ ; dont les exemples, bien mieux que mes paroles, animent les ames les plus tièdes, à soulager les malheureux ; dont la main s'ouvre sans cesse pour répandre des bienfaits, donne beaucoup, et donne toujours avec joie ; prévient souvent les desirs, et ne manque jamais au besoin ; dont la charité plus utile que fastueuse, après avoir versé mille bénédictions secrètes, vient encore solliciter et recueillir les aumônes des fidèles, se plaît à confondre les largesses de l'opulence, avec le denier de la veuve, renonce à la gloire du bienfait, et se contente d'être bienfaisante. Une compassion si vive n'attend pas pour se mettre en action, les efforts d'un foible

organe du ministère ; et mon discours ne fera qu'une impression sur vos cœurs, celle que ressentent les ames vertueuses, à l'aspect d'un tableau qui peut inspirer la vertu.

Puissiez-vous profiter de ces exemples, hommes impitoyables, à qui la prospérité ne forme que des entrailles cruelles! Puissent mes paroles ranimer dans tous les cœurs, ce feu de la charité que Jésus-Christ a apporté sur la terre, ouvrir les yeux des fidèles sur les besoins de leurs frères, et augmenter leurs mérites, en versant leurs trésors dans le sein des pauvres! Voici mon dessein: La raison démontre la nécessité de l'aumône, et la religion en facilite l'exécution. C'est le partage de ce discours. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

L'IDÉE de l'ordre établi par le Créateur, les rapports qui se trouvent entre

des hommes qui ont les mêmes besoins, des droits égaux aux mêmes ressources, l'harmonie qui naît de ces rapports, et que la vertu fait sentir à l'ame, en embellissant notre existence ; tels sont les fondemens primitifs des devoirs envers nos semblables. Delà, cette loi généreuse, ce sentiment d'humanité, ce germe précieux de la bienfaisance, que la superstition, l'erreur, le préjugé ne peuvent étouffer ; qui ne se taît dans le tumulte des passions, que pour déployer son action dans les remords ; et qui venge au moins l'équité qu'il ne peut faire aimer : delà, enfin, ces maximes, qu'une saine politique adopte, qui tendent à lier toutes les parties d'une société, par une dépendance mutuelle ; qui présentent les puissans, comme l'appui des foibles, et les riches, comme la ressource des pauvres ; qui forme des citoyens, en montrant le bien particulier, lié nécessairement avec l'intérêt général ; et qui les attache à la

patrie, par le sentiment réfléchi du bonheur, sans lequel l'amour du bien public n'est jamais qu'une émotion de l'enthousiasme.

De ces notions primitives, il suit que la jouissance des bienfaits du Créateur, le partage de ses dons, la dispensation des trésors de sa magnificence, doivent être relatifs à l'ordre établi par sa sagesse, à cette économie de la société, qui tend à assurer le bonheur des hommes, au sentiment que sa main a gravé dans nos cœurs : or, la raison nous fait voir que le soulagement des malheureux, est l'usage des richesses le plus conforme aux vues du Créateur, le plus nécessaire au but de la législation, le plus flatteur pour une ame sensible. Trois réflexions, dont le développement vous prouvera la nécessité de l'aumône.

L'homme, formé à la ressemblance de la divinité, n'étoit placé sur la terre que pour jouïr de ses bienfaits; l'orga-

nisation de son corps, les rapports des différens êtres avec ses sensations, tout l'avertissoit qu'il étoit le but de la création, tout lui faisoit sentir la noblesse de cette destination. L'univers étoit un vaste temple, où la divinité ne se peignoit à ses yeux, que sous les symboles de la bienfaisance; son cœur en étoit le centre, la gratitude y élevoit ses autels; le sang des animaux ne les rougissoit pas, elle faisoit à Dieu une offrande plus noble, celle de l'homme vertueux et reconnoissant.

Vous n'êtes plus, temps heureux, où les hommes jouissant des dons de la nature, sans propriété, sans partage, modérés dans leurs desirs, assurés de les satisfaire, n'éprouvoient des besoins que pour goûter des plaisirs, et ne faisoient monter au ciel que la voix de la reconnoissance. Cette égalité appuyée sur la modération et le retranchement des superfluités, ne pouvoit subsister avec la pente à l'excès, qui

a suivi le désordre de la nature ; les besoins d'imagination, aussi étendus que la totalité des biens apparens, firent naître des desirs immenses, et mirent en opposition tous les intérêts ; la force voulut tout s'approprier, et le foible fut malheureux : il fallut donner des bornes à cette cupidité, l'enchaîner par la crainte, ménager aux foibles la portion de biens que la nature leur destinoit, et les soutenir contre les efforts de l'injustice ; il fallut recevoir des mains de la force et de l'autorité, cette paix, ce bonheur que la vertu ne pouvoit plus nous donner ; la violence des passions avoit détruit l'égalité parfaite : la raison qui appercevoit dans cet arrangement primitif, le plan le plus conforme aux vues du Créateur, s'efforça de nous en rapprocher dans le partage même de ces biens; elle priva une portion du genre humain des dons de l'Etre suprême, mais elle les déposa dans des mains vertueuses et libérales ; l'opulen-

ce, la force, l'autorité furent d'abord confiées aux plus sages, aux plus miséricordieux, aux plus intègres; ils devoient se souvenir sans cesse, qu'ils ne pouvoient remplir leur destination, qu'en réparant par leurs bienfaits l'inégalité du partage; qu'ils n'étoient que les dépositaires de l'héritage de leurs frères, qu'il leur étoit confié, pour être défendu contre l'usurpation; qu'ils n'avoient beaucoup, que pour donner beaucoup, et que toute abondance et toute superfluité est injuste, dès qu'un seul homme manque du nécessaire.

Le soulagement des malheureux est donc le seul usage des richesses conforme aux vues du Créateur; elles seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit pas des pauvres; elles seroient dangereuses, puisqu'elles ne fourniroient que des facilités aux passions: Dieu les répand avec profusion sur quelques-uns, afin que les autres trouvent dans leur abondance tous les secours

cours dont ils ont besoin, et c'est en remplissant cette destination, qu'ils entrent dans l'ordre de sa providence : placés sur la terre pour veiller aux besoins de leurs frères, il faut qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur leurs infortunes ; qu'ils les soulagent dans leurs peines ; qu'ils leur fassent au moins sentir qu'il existe une divinité bienfaisante, puisqu'elle a formé des hommes miséricordieux ; qu'ils diminuent par leurs largesses, le contraste choquant de l'inégalité qui aigrit l'indigence, et que leur dureté rendroit insupportable.

Quelle affreuse providence, si tous ses bienfaits ne se réunissoient sur un petit nombre d'heureux, que pour laisser la multitude de ces hommes dans l'infortune ! Quoi ! mes frères, tandis que les uns regorgeroient de superflu, les autres périroient d'indigence ! Le luxe d'un seul, absorberoit la subsistance de plusieurs ! le pauvre se-

roit nu, et le riche lui insulteroit par le faste de ses vêtemens ! l'opulence éleveroit des palais, pour le séjour de la volupté, et l'humanité souffrante resteroit sans asyle ! toutes les productions de la nature et de l'industrie seroient rassemblées, pour flatter la sensualité, et les besoins pressans manqueroient de ressources ! la terre engraisseroit quelques riches de toute sa substance, et la faim cruelle dévoreroit le reste de ses habitans ! Une grande partie des hommes ne connoîtroit donc plus la divinité par ses bienfaits ? elle ne sentiroit sa main que lorsqu'elle s'appesantit dans sa colère ? la faim, l'infirmité, l'indigence, seroient tout son partage ? Et quelle portion du genre humain seroit exposée à tant de maux, celle qui succombe sous des travaux pénibles, celle qui connoît le moins les excès, la portion peut-être la plus saine, la plus utile, la plus vertueuse ? Opposerez-vous au tableau de l'huma-

nité souffrante, si injurieux au Créateur, cette loi d'intérêt qui concentre l'homme en lui-même, et qui étouffe en son cœur la noble passion de faire du bien; ces ressources qu'une prudence basse et timide veut se ménager dans l'avenir; ces vains prétextes que l'ambition croit appercevoir dans des projets d'établissement; ces raisons subtiles qu'une tendresse excessive pour des enfans, colore du titre spécieux du devoir? Retrancherez-vous des largesses que la triste situation des malheureux rend toujours nécesaires, les dépenses que les préjugés de la grandeur, les bienséances du rang, les idées du faste, vous montrent comme indispensables?

Ah! mes frères, ces excuses sont frivoles, et ne peuvent faire impression que sur des esprits fascinés par l'erreur. La véritable distinction de la grandeur n'est que le pouvoir de faire du bien, et que l'exercice de cette auguste fonction,

La nature et la raison ne mettent d'autre différence, entre les grands et les petits, les riches et les pauvres, que celle qui se trouve entre le protecteur et le protégé, entre la main qui dispense les bienfaits et celle qui les reçoit. Ce n'est que parce que nous avons manqué ce but véritable de la grandeur, que nous y avons attaché le faux éclat du faste. La pompe même et la magnificence, presque toujours fondées sur des besoins imaginaires, sont injustes, dès que les besoins réels de nos frères, ne sont pas satisfaits. Il n'est permis aux riches de rechercher les commodités, que lorsque les pauvres ont le nécessaire; et si l'humanité peut supporter le contraste de l'opulence et de la médiocrité, celui des superfluités et de l'indigence extrême, la blesse et la révolte.

Je dis plus: ces raisons que la prudence humaine croit trouver dans des vues d'établissemens, pour retrancher

les aumônes ; ces ressources qu'elle se ménage pour l'avenir, ne sont que les prétextes d'une cupidité qui rend la charité ménagère, afin que les passions puissent être libérales ; la miséricorde même, éclairée sur ses véritables intérêts, ne connoît pas les timides ménagemens qui resserrent sa pente à faire du bien ; elle sait que les largesses de la charité sont des biens qui se multiplient entre nos mains, et qui portent avec eux une source d'abondance ; que les familles charitables ont toujours prospéré, tandis que celles qui sont élevées sur des trésors amassés par l'avarice, sont tombées dans l'oubli, l'opprobre et l'indigence. Vous justifierez, ô mon Dieu ! la confiance des ames miséricordieuses : leurs trésors croîtront dans le sein des pauvres ; leur postérité florissante moissonnera les fruits d'abondance qu'elles ont semés ; et les fondemens de leur grandeur, jetés par la charité, seront respectés par le

temps : mais ces hommes engraissés de la substance publique ; ces races cruelles, dont l'opulence n'est fondée que sur l'infortune de leurs frères, vous les maudirez ; vous renverserez les édifices de leur orgueil ; vous dissiperez leurs richesses, comme la poussière ; vous les ferez passer dans ces mains libérales, qui en font un usage conforme aux vues de votre providence.

Le soulagement des malheureux n'est pas seulement l'usage des richesses le plus conforme aux vues du Créateur ; il est encore le plus nécessaire au but des sociétés. La nature forme ces liens qui sont les fondemens primitifs des devoirs de l'humanité ; la loi les rend plus forts, en les resserrant : les sociétés ne sont, en effet, établies, que pour l'avantage des hommes ; et les lois ne s'assurent leur soumission, que pour assurer leur bonheur. La patrie nous porte tous dans son sein, et ne veut nous attacher que par les liens de la

tendresse. Loin d'affoiblir cette compassion vive qu'inspire l'humanité, ou cet amour plus noble, que la charité chrétienne enflamme, elle fournit de nouveaux motifs à la bienveillance; elle rapproche les hommes; elle les rend plus dépendans; elle fait naître le bonheur de chacun de la félicité publique. Devoirs sacrés des concitoyens, si conformes à l'esprit d'une religion bienfaisante! seriez-vous donc réglés par les maximes cruelles qui endurcissent contre les cris des malheureux, en les présentant comme des effets nécessaires dans l'arrangement des choses humaines; par ces voies odieuses d'une politique barbare, qui croit ne pouvoir établir la soumission, que sur l'épuisement des forces, l'abattement des courages, et l'accablement de la misère? Non, le seul but de la patrie, est de resserrer entre les hommes, les nœuds de la tendresse, et de les attacher à la société, par

le sentiment du bonheur qu'ils doivent à cette union.

Mais, ce but si honorable à ceux qui sont les dépositaires de l'autorité, ne peut être atteint par leurs seuls efforts: les vues d'une sage administration, sa prévoyance et ses ressources, ne formeront jamais cette constitution parfaite, qui assure le bonheur de tous; et la subsistance d'une partie des citoyens, les secours prompts pour leurs besoins pressans, ne peuvent se trouver que dans les largesses et la charité des particuliers. La patrie n'a que des vues générales; elle ne doit à chaque citoyen, que la destruction des obstacles qui peuvent gêner leur industrie, ou les troubler dans la jouissance des produits qui en sont la récompense; elle ouvre des sources d'abondance, mais elle n'en dirige pas tous les canaux; et elle laisse à la charité, le soin de distribuer aux pauvres, cette portion de l'opulence, que le travail ou

l'industrie ne peut faire passer dans leurs mains. Quand même elle ouvriroit les yeux sur toutes les misères des particuliers, quel remède pourroit y apporter cette patrie, souvent indigente au milieu du luxe de ses citoyens, dont les besoins sont plus grands que les ressources, et qui, toujours forcée par les circonstances, dans l'emploi des fonds publics, ne peut en laisser l'usage à la libéralité, sans blesser la justice?

Glaive du Seigneur! vous n'êtes plus levé sur nos têtes; la guerre ne dévaste plus nos campagnes, pour arroser du sang de leurs habitans, des terres étrangères. O Dieu! votre main semble moins appesantie sur son peuple! nous avons été punis; sommes-nous devenus meilleurs? La paix sera-t-elle l'union des cœurs? l'espoir de l'abondance, ranimera-t-il la charité presque éteinte? le luxe, les excès des passions, n'absorberont-ils pas la

substance du pauvre? y aura-t-il moins de malheureux, si le faste de l'opulence augmente; et le riche qui couvroit la dureté de ses refus, du malheur des temps, sera-t-il moins cruel, parce qu'il restera sans excuse? Ah! mes frères, que ce présage affligeant ne soit que l'illusion d'une crainte trop vive! Si le ciel répand sur vous de nouveaux bienfaits, croyez que c'est pour les partager avec vos frères: si la patrie accumule dans vos mains ses trésors, c'est pour les faire passer dans celles de vos concitoyens. Ne pensez pas qu'il n'y a plus de malheureux à soulager, parce que vous êtes dans l'aisance. Hélas! l'opulence du riche s'accroît rapidement, tandis que le pauvre sort à peine de l'indigence extrême! Les meilleurs temps ne sont pas pour l'infortuné qui gagne, à la sueur de son front, son pain de tous les jours! et que lui reste-t-il, s'il survit à l'épuisement de ses forces? Cœurs inhumains!

que la prospérité endurcit contre les maux de vos frères, et qui, enivrés des délices de l'abondance, ne pensez jamais qu'il y a des malheureux sur la terre ; vous ne voyez pas l'image affreuse du désespoir et de la misère : et ne suffit-il pas de savoir qu'elle existe? Vous ignorez les maux de vos semblables? mais ignorez-vous que vous devez les chercher pour les guérir? La charité n'attend pas que le malheureux vienne l'attendrir par le spectacle de ses souffrances; elle pénètre dans les réduits, où la pauvreté honteuse se couvre de ténèbres; elle s'informe des besoins de ses frères, avec cette chaleur que l'on met à son propre intérêt; elle n'épargne aucun soin pour éloigner d'eux les sentimens de douleur et de peine, auxquels la vie humaine est assujettie : vertu toujours active, le bonheur s'étend et se multiplie autour d'elle; et il suffit d'être malheureux, pour avoir droit à ses

largesses. Mais sa tendresse préfère les citoyens que des liens plus forts rapprochent de ses bienfaits ; ses pas dirigés par la sagesse, se portent sur-tout vers cet orphelin trop jeune pour gagner sa vie ; cette veuve oubliée, qui souffre en secret ; ce vieillard, dont les bras affoiblis ne peuvent soutenir par le travail, les restes d'une vie languissante ; ce malade qui lutte contre l'indigence, le désespoir et la mort ; cette infortunée, dont la pudeur va succomber sous les extrémités de la misère. Sa bienveillance rend toujours à l'humanité souffrante cet hommage de compassion, qui ne s'épuise jamais : mais elle règle, par le choix des personnes, et la grandeur des besoins, ses largesses qui pourroient s'épuiser.

Parmi ces moyens de régler les aumônes, il en est un dont la miséricorde se sert avec plus d'avantage pour la société : au milieu d'une ville immense, séjour de l'oisiveté et de l'in

dustrie, qui réunit tant d'opulence et tant de pauvreté, tant de faste et plus encore de misère réelle; il se trouve des infortunés, qui aiment mieux succomber sous le poids de l'indigence, que d'en supporter la honte, en exposant leurs besoins; il s'en trouve qui ont plus de droit à nos largesses, par les liens intimes qui les unissent à nous; on voit enfin des citoyens oisifs, qui établissent sur l'aumône une subsistance que le travail pourroit leur donner; le mendiant valide est souvent à côté du pauvre, que la caducité ou la douleur accable: ses cris plus forts se font mieux entendre: s'ils n'excitent pas la commisération, son art déploie d'autres ressources; il fatigue, il importune; il obtient enfin des secours qui nourrissent son oisiveté, et qui manquent à l'indigence réelle. Le moyen de remédier à ces inconvéniens, est de fixer la miséricorde sur son véritable objet; de régler ses aumônes sur

les besoins ; de les faire passer dans ces lieux où la pauvreté se cache, sans y porter la lumière, et cet œil curieux dont les regards lui rendroient le bienfait insupportable ; et tel est le but des largesses, que la charité répand par les mains des pasteurs. Là, par la vigilance active et éclairée d'un ministre plus sensible aux maux de ses ouailles, et plus instruit de leurs besoins, les aumônes sont distribuées avec cette sage économie, cette libéralité discrète, qui soulage toute espèce de misère, mais qui fait rougir en même temps l'oisiveté de son indigence, et qui montre à l'industrie ses ressources : la confiance anime enfin la pauvreté honteuse, qui ne craint plus de lui exposer ses besoins ; la veuve couverte de deuil, présente à sa charité cet orphelin qu'il a régénéré en Jésus-Christ. D'autres largesses arrachent à la lubricité ses victimes. Vous connoissez ces avantages, vous qui secondez le zèle des

pasteurs, et qui multipliez entre leurs mains, les ressources de la miséricorde : puissent-ils durer à jamais sur le fondement de vos aumônes ! puisse la patrie toujours affligée des maux qu'elle ne peut guérir, se consoler au moins sur le sort des infortunés, par la confiance, que la partie opulente des citoyens répandra ses richesses dans le sein des pauvres, et les sauvera des extrémités de l'indigence !

Enfin, le soulagement des malheureux est l'usage des richesses, le plus délicieux pour un bon cœur. Est-il, en effet, une satisfaction plus douce, que de faire des heureux ; de recevoir le tribut de leurs actions de grâces ; de régner sur des ames que la reconnoissance nous soumet; de s'assurer leurs affections, leurs empressemens, leurs services, en les intéressant à notre bonheur, par l'amour de leur propre félicité ? Les autres plaisirs ne peuvent soutenir l'examen de la raison ; ils n'exis-

tent plus, dès qu'on les approfondit : l'ame ne les goûte, que dans l'ivresse des sens, ou dans l'illusion de la vanité ; le calme de la sagesse et l'œil sévère de la vérité les dissipent, et mettent à la place les remords et l'ennui, le sentiment accablant du désordre, ou le triste vide de la frivolité : l'émotion des sens peut renaître ; l'illusion, emprunter de nouveaux charmes ; et l'opulence, fournir des ressources aux caprices : mais toutes ces ressources tarissent enfin, sans que nous soyons satisfaits ; elles augmentent nos desirs, sans grossir leurs objets ; elles nous montrent la joie, mais elles ne la mettent jamais dans notre cœur. Le soulagement des malheureux procure seul, dans l'usage des richesses, ce plaisir que le remords ne peut corrompre ; que le dégoût ne peut altérer ; que l'ennui ne peut flétrir. La joie de faire du bien est toujours touchante ; elle ravit notre ame, sans la troubler ; et

elle l'enchante, sans la séduire. C'est un plaisir qui ne s'use jamais: on le goûte encore mieux, en y revenant. Comme il est fondé sur l'idée flatteuse de l'excellence de notre être, chaque bienfait qui embellit notre existence, nous le rend plus sensible.

Et que pourroit avoir l'opulence de plus délicieux, que la satisfaction de soulager les malheureux? Seroit-ce cet appareil de faste, qui blesse plus les cœurs, qu'il n'éblouït les yeux; cette pompe, qui étonne plus qu'elle ne touche; cette magnificence, que nous croyons inséparable de l'élévation, tant nous sommes éloignés de connoître la véritable grandeur? Mais cette vaine montre est hors de nous: le plaisir seul de faire du bien nous appartient; il est intime à notre ame; il l'affecte; il l'embellit; il y grave les traits de ressemblance, avec le modèle de toute perfection. Seroit-ce enfin les hommages des peuples, qui nous flatteroient

au milieu des prestiges de l'opulence? Mais il n'est point de gloire solide, que celle qui est fondée sur la bienfaisance : toute autre n'est appuyée que sur l'illusion momentanée de l'erreur. Notre vanité tend à la perpétuer : la vanité des autres s'efforce de la détruire; et il ne faut que cette opposition, pour la faire évanouïr. Remontez aux causes véritables de l'estime ; vous verrez qu'elle naît de l'intérêt plus ou moins vif, que nos semblables prennent à nos actions, à nos talens, à notre conservation. Or, les bienfaits seuls peuvent mettre les hommes dans l'intérêt de notre existence, et des qualités qui l'embellissent.

Voyez, dit saint Paulin, ces malheureux que vous avez soulagés dans leurs peines : l'alégresse se répand sur leurs visages, dès qu'ils vous apperçoivent; ils oublient, en vous voyant, leurs misères, leurs infirmités, leurs douleurs. Les regards que vous jetez sur

eux, portent dans leurs ames une joie qui ranime les principes de leur vie défaillante : *Animæ tuo aspectu vigescunt :* ils vous préfèrent à leurs enfans ; ils ne font des vœux, que pour votre conservation ; ils trouvent, dans votre existence, leur vie, leur santé, leur bonheur ; ils vous aiment, en s'aimant : la reconnoissance vous a gravé dans leurs cœurs, et vous rend toujours présent à la vivacité de leur amour : *Inscriptus es enim et impressus in cordibus eorum, per multam in eos humanitatem.* Mes frères, faites servir vos richesses aux plaisirs de la volupté, à la vanité, à la satisfaction de toutes les passions ; vous ne goûterez jamais une joie plus pure, que celle qui naît des acclamations, des actions de grâces, et des bénédictions des malheureux qui reçoivent vos bienfaits. Celui qui n'est pas dédommagé de ses largesses, par ce seul plaisir, n'a pas un cœur : celui qui n'en est pas transporté, qui le

discute, qui le compare, en l'éprouvant, ne le goûte pas tout entier; et quiconque en fait l'objet de son raisonnenement, n'est pas digne de le sentir.

Le soulagement des malheureux est donc l'usage des richesses, le plus conforme aux vues du Créateur, le plus nécessaire au but de la législation, le plus flatteur pour un cœur sensible : trois réflexions qui vous ont prouvé la nécessité de l'aumône. Il me reste à vous faire voir que la religion en facilite l'exécution.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME bienfaisant est la plus vive image de la divinité. C'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison, libre des préjugés. Mais quel tableau sublime, que celui de la miséricorde, élevée par les motifs de la religion, soutenue par ses

maximes, animée par ses espérances! Son activité devient immense, et s'étend à toute espèce de misères. Cette pitié raisonnée, qui se prescrit des objets, des bornes, des circonstances, ne ralentit plus sa marche. Tous les hommes sont égaux à ses yeux: le sang d'un Dieu qui les couvre, absorbe toutes les différences; l'amour qui l'enflamme, se confond avec l'amour infini du Créateur; et l'intérêt qui l'attendrit sur le sort des malheureux, n'est que celui de Jésus-Christ, pour des membres rachetés par l'effusion de son sang: les obstacles que la cupidité pourroit mettre aux largesses de la miséricorde, sont renversés; la mortification, le retranchement des superfluités, le détachement du monde, assurent aux pauvres des fonds inépuisables, parce que les riches ont beaucoup à donner, dès qu'ils renoncent aux superfluités; et qu'ils donnent sans peine, ce qu'ils possèdent sans atta-

chement. Enfin, la miséricorde, animée par les espérances de la religion, devient capable des plus grands sacrifices : la perte de quelques biens périssables est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux récompenses qui couronneront ses largesses ; et elle se croit heureuse de déposer dans le sein des pauvres, des trésors qui la mettront en possession d'un bonheur éternel.

C'est ainsi que le christianisme facilite l'exécution du précepte de l'aumône. Par ses motifs, il augmente l'intérêt que nous prenons aux malheurs de nos semblables : par ses maximes, il détruit tous les prétextes de la cupidité : par ses espérances, il nous montre le plus grand avantage dans le sacrifice des biens que nous consacrons au soulagement des malheureux. Développons ces vérités.

La religion augmente l'intérêt que nous prenons au malheur de nos semblables : en effet, mes frères, quel

motif plus puissant pour la miséricorde, que celui qui représente les pauvres unis avec nous en Jésus-Christ, rachetés par son sang, et destinés à la même félicité ? Quel amour plus vif peut nous intéresser au soulagement des malheureux, que celui qui naît de la tendresse infinie d'un Dieu qui les a aimés, jusqu'à mourir pour eux sur l'arbre de la croix ? Ces pauvres sont une portion précieuse de l'héritage de notre chef ; il s'attriste avec eux ; il partage leurs peines et leurs douleurs. Pourriez-vous fermer vos cœurs aux plaintes de Jésus-Christ souffrant dans ses membres ? la reconnoissance que ses bienfaits doivent inspirer, laisseroit-elle dans vos ames, quelque place à la dureté, au mépris, à l'indifférence ? Hélas ! ces sentimens subsistent souvent au milieu des impressions foibles d'une compassion purement naturelle : l'habitude de ne juger des hommes que par l'éclat extérieur, de n'estimer en eux que ce

qui réveille des idées de faste et de grandeur, dégrade à nos yeux les pauvres ; nous les regardons comme des êtres d'une autre nature ; nous pensons qu'ils sont nés pour l'infortune ; nous composons leur destinée, des maux qui n'entrent pas dans la nôtre ; notre vue s'accoutume à une disproportion si monstrueuse ; plus même ils sont misérables, plus ils nous paroissent vils et indignes de notre compassion : ainsi, la pitié que la nature inspire, cède au mépris que le préjugé enfante ; et l'excès des misères du pauvre, ne fait que nous endurcir contre les malheurs qu'il endure.

Mais ces sentimens de mépris et d'indifférence, pourroient-ils subsister avec les motifs d'une religion qui forme des entrailles de miséricorde ? La charité chrétienne ne considère plus les hommes sous les rapports réels ou arbitraires, que la nature ou le préjugé met entr'eux ; la lumière qui l'éclaire,

claire, fixe tous ses regards sur les mérites de Jésus-Christ ; c'est un rayon de l'intelligence suprême, qui ne voit en nous, avec complaisance, que ce fils bien aimé : sous cet aspect, les fidèles ont un prix infini ; ils sont tous l'objet de l'amour d'un Dieu ; ils deviennent égaux en Jésus-Christ, et cette qualité fait évanouir toutes les différences.

Ecoutez à ce sujet le grand apôtre des nations : Vous tous, disoit-il aux Galates, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus maintenant ni de juifs, ni de gentils, ni d'esclaves, ni de libres ; l'auguste qualité de chrétiens a ôté ces murs de séparation que les vanités mondaines avoient élevés ; les fidèles tirent toute leur gloire, de leur union avec le Rédempteur ; ils sont tous les membres de son corps ; les besoins des uns, sont les besoins des autres ; une sensibilité mutuelle les rend toujours affectés par les mêmes objets ;

ils n'ont qu'un cœur et qu'une ame; le même intérêt produit leur mouvement, leurs craintes, leur espérance, celui de Jésus-Christ qui les anime, qui les vivifie, qui se les attache pour ne s'en séparer jamais : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.*

Changeons donc maintenant de langage ; ne disons plus que l'humanité souffrante doit attendrir tous les cœurs; ne mettons pas en action cette pitié que la nature inspire ; présentons aux yeux de la foi, Jésus-Christ uni par l'amour à tous ses membres ; disons qu'il souffre avec les pauvres, qu'il élève leur voix plaintive, qu'il implore notre assistance, que sa main reçoit nos bienfaits, et que ses besoins sont soulagés par nos aumônes. Ce motif doit ouvrir nos cœurs, je ne dis pas seulement aux plaintes de l'indigence extrême ; cette expression seroit inutile, puisque je parle à des ames sensibles : la vue de Jésus-Christ souffrant

dans ses membres, doit produire un intérêt plus vif, que celui qui naît du sentiment de l'humanité; un intérêt qui augmente la compassion par l'estime, et qui anime la libéralité par la reconnoissance. Jésus-Christ a versé tout son sang pour vous; il vous a sauvés de l'excès de l'infortune; vous seriez encore la proie de l'enfer, s'il ne vous eût aimés jusqu'à mourir sur la croix. Pourriez-vous, après tant de bienfaits, refuser de le soulager dans ses pauvres; opposer votre indifférence à la tendresse qu'il a pour eux; user de réserve dans vos largesses, tandis qu'il déploie sur vous une magnificence sans bornes? Ah! mes frères, si les moindres besoins des pauvres ne vous touchent pas, si vous ne souhaitez pas de leur procurer le plus grand bonheur, l'intérêt de Jésus-Christ est encore foible dans vos cœurs; vous êtes peut-être des hommes sensibles, mais vous n'êtes pas des chrétiens unis à vos

frères, par un amour plus fort que la mort; vous n'avez pas cette charité généreuse qui donne toujours avec joie, qui donne même au-delà de ses forces, et qui desire encore pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ.

Que sera-ce, si vous usez de cet art inhumain, qui apprécie les larmes et les besoins du pauvre; de cette charité durement circonspecte, qui juge les malheureux dans l'émotion même de la pitié, qui discute leurs mœurs, leur oisiveté, leurs ressources; qui croit ne devoir sa compassion qu'à l'indigence extrême, et qui se persuade que le poids de toute autre misère, est assez adouci par l'habitude? La miséricorde chrétienne n'est pas réglée par cette prudence qui n'a jamais assez examiné, qui se défie toujours, et qui apperçoit dans le sort des malheureux, de petites différences qui échappent au sentiment; maîtrisée par la compassion, elle voit à peine l'excès; elle aime

mieux donner à de faux besoins, que de s'exposer à refuser aux véritables; si elle se trompe, c'est la bonté de son cœur qui l'égare : plus respectable même dans ses saillies et ses écarts, que cette pitié dont la marche est plus régulière, elle se porte au-delà des bornes de la loi, par des sacrifices généreux; elle franchit les bornes de la perfection, après y avoir atteint : Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, fixe ses regards; l'intérêt qu'il prend à leur soulagement, la transporte. Que peut-elle faire de trop pour lui, après qu'il a versé son sang pour nous ? Elle remonte jusqu'à cette charité infinie, qu'il a fait descendre du sein de sa gloire, sur l'arbre de la croix; et sa raison, sa prudence, sa circonspection, se perdent dans cet amour.

Ainsi, la miséricorde éclairée par la lumière de la foi, se confond avec la charité infinie de Dieu, néglige ces différences humaines qui pourroient

diminuer la vivacité de l'intérêt qu'elle prend au sort des malheureux, et suit cette pente du cœur, qui embrasse le bien avant même que la raison ait fixé ses limites. Mais quelle rapidité dans ses mouvemens, lorsqu'ils ne sont plus ralentis par les obstacles de la cupidité? quelle douceur dans ses regards, que la bienfaisance seule anime ? quelle profusion dans ses largesses, lorsque son cœur est detaché, par les maximes de la religion, des choses présentes, et que sa main n'est plus suspendue entre les intérêts de ses frères, et ceux de l'amour-propre ? Je vais essayer de la peindre ; que ceux qui n'ont pas assez de désintéressement pour la suivre, admirent au moins sa générosité.

La prudence humaine cherche en vain des prétextes, pour retrancher les aumônes, dans les timides conseils qui resserrent la pente à faire du bien : le plus grand obstacle aux largesses de la miséricorde, et peut-être le seul,

naît de cette cupidité qui tend à s'approprier tous les dons du Créateur, qui confond les besoins réels avec les besoins factices, qui juge de ses nécessités par ses desirs, et qui se croit dans l'impuissance d'être charitable, parce qu'elle est ambitieuse, superbe ou voluptueuse.

Qu'oppose le christianisme à cette cupidité, dont les desirs immenses s'étendent aussi loin que la totalité des biens apparens? Des maximes de détachement et de privation, qui élèvent l'homme jusqu'au mépris des richesses, qui lui font donner sans peine, ce qu'il possède sans attachement, et qui assurent aux pauvres, en réprimant les passions, un superflu qui seroit absorbé par leurs excès : la religion ne se contente pas d'effrayer l'avarice par des menaces, de forcer des mains avides à des sacrifices que le cœur désavoue; sa perfection va plus loin; elle établit les aumônes sur les débris des passions;

elle détache les cœurs, et par là, elle fait donner avec joie : ses maximes ne se bornent pas à marquer des limites, que la cupidité ne respecte jamais ; elle va à la source du mal ; elle retranche les desirs ; elle avertit de craindre les richesses ; elle commande de les mépriser ; elle alarme la modération même, par des conseils qui montrent la plus grande sûreté dans la privation totale. Chrétiens, vous êtes des hommes du siècle à venir, et vous devez mépriser les biens terrestres ; détachez donc vos cœurs des richesses passagères ; disciples d'un Dieu crucifié, sa croix est pour vous un engagement à des privations volontaires ; livrez-vous donc aux saintes rigueurs de la pénitence ; n'usez des richesses que pour vos besoins véritables : tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser l'abus du monde, tout cela est superflu pour vous ; c'est le fonds et l'héritage des

pauvres, que vous ne pouvez dissiper sans crime. Il en est ainsi, mes frères : ce ne sont pas les spéculations d'un solitaire qui médite dans son cloître, que je vous propose ; le sage l'a dit avant moi : tout ce qui est mesuré par les années, est indigne de notre attachement ; tout usage des richesses, qui entretient la vanité, l'ambition, la mollesse, est criminel dans un chrétien. Jésus-Christ nous l'annonce dans ses maximes ; l'évangile et la raison se réunissent pour établir ces vérités ; et si elles faisoient toute leur impression, quelle facilité ne trouveroit pas le fidèle dans l'accomplissement du précepte de l'aumône ! Son cœur, détaché de tout ce qui passe, donneroit sans peine des richesses qu'il méprise ; elles échapperoient de ses mains, comme des biens inutiles ; et leur usage n'auroit de prix à ses yeux, que dans le soulagement des malheureux. Quel fonds inépuisable pour les

pauvres, si la mortification chrétienne retranchoit des dépenses du riche, toutes les superfluités du luxe, et cette portion de l'opulence, qui ne sert qu'aux plaisirs, aux profusions, aux caprices! Les ressources de la miséricorde seront toujours abondantes, dès que les besoins ne seront plus multipliés par les passions; et la religion, en assurant aux pauvres tout ce que la cupidité pourroit leur ravir, ne laissera plus d'indigens sur la terre.

O vous! qui déployez dans les justes, les sentimens de mortification, de dépouillement, de mépris des choses humaines; Esprit-saint, faites nous sentir jusqu'où peut s'élever la miséricorde, soutenue par ces maximes; ou, s'il faut toujours prendre les grands exemples loin de nous, retracez à nos yeux la paix, l'alégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens, fruit précieux du détachement des biens du monde. La terre étoit devenue l'image

du ciel ; la miséricorde y fixoit son séjour ; l'abondance suivoit ses pas ; les cris plaintifs de l'indigence ne se faisoient plus entendre ; chacun sentoit les besoins de ses frères, et personne n'en souffroit, parce que les secours étoient aussi prompts que la sensibilité étoit vive. Ainsi, le plus grand bonheur du particulier, ne naissoit que du bonheur de tous ; et ce consentement admirable de toutes les parties, formoit le corps le plus auguste, une société où tous les hommes étoient égaux par la modération, grands par le désintéressement, et heureux par la bienfaisance.

Ce n'est pas que la religion confonde les états, et que ses maximes qui défendent aux grands, la mollesse des mœurs et l'indécence du faste, aient pour but de les ramener, par un choix libre, aux mœurs dures d'une populace obscure, et aux privations forcées de l'indigence. Les bornes du nécessaire,

ne sont pas les mêmes pour toutes les conditions; les proportions du rang ou de la naissance, peuvent les resserrer ou les étendre, et la religion les fait respecter: sa plus grande perfection ne se trouve peut-être que dans cette égalité parfaite, qui régnoit entre les premiers fidèles de Jérusalem; mais ses conseils qui rétabliroient cette égalité, ne donneront jamais l'impulsion générale, dans l'arrangement des choses humaines; ils nous élèvent jusqu'au ciel, et la plus grande partie du genre humain, tiendra toujours à la terre; le dépouillement entier pourroit même alarmer la politique; elle craindroit qu'un si grand détachement ne fît éteindre la race des citoyens industrieux, et tarir les sources de l'opulence publique.

Les préceptes de la religion qui prescrivent les devoirs, peuvent rassurer la prudence humaine; ils condamnent également l'opulence, qui ne s'accroît

que par l'activité inquiète de l'avarice, et l'indigence qui suit l'oisiveté ; ils blâment cette sensualité qui veut faire servir toutes les richesses à la satisfaction des passions; et ils autorisent les dépenses, que l'inégalité des conditions rend indispensables; ils défendent aux riches de mettre leur cœur dans leurs trésors; ils exigent des disciples de Jésus-Christ, des privations volontaires, qui augmentent le fond des aumônes; mais ils ne leur interdisent pas tout usage des biens présens, que la reconnoissance sanctifie : ils tendent à détruire cette cupidité qui n'enfante que des forfaits; et ils règlent l'amour-propre qui peut souffrir des bornes. Ainsi, de la pente que nos cœurs ont à l'excès, et de la violence évangélique qui les réprime, il se compose un mouvement, qui forme le meilleur arrangement possible; celui où les hommes usent assez des richesses, pour être animés à grossir leur opulence par des voies légitimes,

et où ils ne les possèdent pas avec assez d'attachement, pour s'enivrer dans leur abondance, fermer les yeux aux besoins des pauvres, et les abandonner aux excès de la misère.

Enfin, le christianisme facilite l'accomplissement des préceptes de l'aumône, par ses espérances. Une religion qui fait renoncer à l'intérêt présent, et qui élève la miséricorde jusqu'à des sacrifices généreux, doit lui proposer, dans l'avenir, des récompenses capables de la dédommager de ses privations volontaires. Le cœur qui n'a d'activité que pour le bonheur, ne se détache d'un bien, que pour s'attacher à un autre; et jamais le riche ne répandroit dans le sein des pauvres, des richesses dont l'usage peut augmenter les délices de cette vie, si la grandeur des biens futurs ne l'emportoit dans son cœur, sur l'attrait des biens présens.

Or, le christianisme anime la miséricorde, par la grandeur des récom-

penses qui couronneront ses largesses: il ouvre à ses yeux une patrie, où Dieu accepte, pour prix du royaume éternel, les richesses déposées dans le sein des pauvres, et présentées par leurs mains. Ils prient Jésus-Christ, assis à la droite de son père, arbitre des vivans et des morts, réglant leur destinée sur les aumônes écrites dans le livre de vie; armé de terreur, de haine et de dureté, contre les ames inhumaines; plein de bonté pour les ames miséricordieuses, et exprimant sa tendresse par ces paroles consolantes: Venez, les bénits de mon père, pour posséder le royaume qui vous a été préparé, parce que l'aumône que vous avez faite au moindre de mes serviteurs, vous l'avez faite à moi-même: *Quandiu fecistis uni ex fratribus meis, mihi fecistis.*

Pesons ces termes, mes frères. Votre attention ne peut trop se fixer aux objets qu'ils nous présentent. Venez, les bé-

nits de mon père, posséder le royaume ; parce que j'avois faim, et vous m'avez rassasié. Ne semble-t-il pas que les largesses de la miséricorde peuvent seules déployer la magnificence du Seigneur ; que les plaintes ou les bénédictions des pauvres, fixeront la destinée des hommes dans le jour des justices, et que leurs mains graveront le nom des élus dans le livre de vie? *Esurivi, et dedistis mihi manducare.* Ne semble-t-il pas que Jésus-Christ soit débiteur envers les ames miséricordieuses ; que sa libéralité seule ne couronne pas leurs mérites, et qu'il se plaît à répandre sur eux tous ses biens, par un intérêt que mes paroles ne peuvent exprimer, et dont notre foible raison ne trouve l'analogie, que dans le sentiment de la reconnoissance? *Quandiù fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Quel effet surprenant produit l'amour des pauvres, s'écrie saint Pierre Chrysologue! *O quid agit amor pauperis!* Il

fixe tous les regards du Créateur; il donne le prix aux actions vertueuses; et sans lui, tout est perdu pour l'éternité. L'innocence d'Abel, la confiance de Noé, la foi d'Abraham, la patience de Job, ne sont pas le sceau de la prédestination de ces premiers patriarches: *Quod Abraham fidem susceperit, judex tacet.* Jésus-Christ ne voit la marque de ses élus, que dans les traits que la miséricorde a gravés sur leur front; il ne reçoit dans les tabernacles éternels, que ceux qui ont été l'asyle des malheureux; il n'enivre d'un torrent de délices, que ceux qui ont étanché la soif du pauvre: *Hoc solùm clamat, quod pauper comedit.* Et quel bonheur sa main libérale prépare aux hommes charitables! Que de grands objets frapperoient nos yeux, si l'activité de notre esprit pouvoit percer le nuage de mortalité qui voile la céleste patrie! Là, l'élite des hommes, les ames miséricordieuses sont assemblées; la sagesse

éternelle, que l'amour a revêtue de notre chair, est à leur tête; sa gloire répand ses rayons sur eux, et les couvre d'un éclat toujours le même, et toujours renaissant. Des traits d'une lumière plus vive, partent de sa couronne immortelle, et vont se réunir sur le front des justes, où la bienfaisance paroît avec plus de splendeur. La miséricorde qui a perfectionné leur vertu, consomme leur bonheur; elle fait tout dans cet heureux séjour; elle enivre leurs ames; elle élève leur voix; elle forme ces concerts qui pénètrent leurs cœurs, et qui sont immortels, comme le Dieu dont ils célèbrent les bienfaits : *Hi sunt viri misericordiæ, quorum justitiæ non sunt oblivioni traditæ; gloria eorum non derelinquetur.*

Que vous dirai-je après cela, mes frères ? et quel motif plus puissant pourroit vous porter au soulagement des pauvres, que celui qui dédommage de la perte des biens passagers, par

l'assurance du bonheur éternel! Si votre cœur s'endurcit contre ce motif; si la bonté de Dieu qui récompense, ne vous touche pas, lui reste-t-il autre chose, que de vous frapper sans miséricorde? Vous refusez de payer le prix du royaume céleste, de soulager Jésus-Christ dans ses pauvres, d'expier vos crimes par l'aumône; vous n'usez pas du moyen qui peut vous ouvrir le sein de la clémence. Eh bien! soyez les tristes victimes de la vengeance du Seigneur; armez-vous de force, pour soutenir les regards terribles de sa colère; attendez, sans frayeur, les tourmens que sa justice vous prépare. Que les richesses, qui ont été l'instrument de vos passions, deviennent leur supplice! qu'elles augmentent vos regrets, vos remords, votre désespoir! Allez; précipitez-vous dans des feux éternels: *Ite in ignem æternum.* Que sais-je? ô mon Dieu! car je n'ose regarder d'un œil fixe, les abymes de vos jugemens:

que sais-je, si ce jour de colère pour les ames inhumaines, est éloigné; et si l'ange de votre fureur ne crie pas déjà sur leur tête, qu'il n'y a plus de temps? Cette incertitude ne doit-elle pas les faire trembler? et quand même leurs années croîtroient jusqu'à l'âge le plus reculé; quand des siècles seroient ajoutés à ces instans rapides, qui composent leur vie, ne viendra-t-il pas un dernier jour, où la mort les forcera de confesser, que le seul usage des richesses, digne de l'homme, est celui que la miséricorde lie au bonheur éternel; et qui, étant utile pour l'avenir, ne se perd pas sans ressource dans l'abyme du passé? Pourquoi donc cette vérité salutaire ne règne-t-elle pas sur nos cœurs? Le charme de sentir, est-il si fort qu'il arrête toute prévoyance? Ne voyons-nous pas que nous marchons vers le terme où tout s'évanouït; que chaque instant nous ravit une portion de nous-mêmes; que nos richesses ne

peuvent avoir plus de solidité que notre vie, et qu'elles échapperont de nos mains, sans qu'aucune force puisse les y retenir?

Hâtez-vous donc, conclut saint Jean Chrysostôme, de leur donner un prix réel, en les déposant dans le sein des pauvres : *Effundamus igitur facultates nostras in indigenos.* Tant que vous êtes soumis ici-bas à la loi des changemens, vos richesses sont assujetties à la même vicissitude : la malice des hommes peut vous les enlever; l'excès de vos passions, les dissiper; l'inconstance de la fortune, les faire passer en d'autres mains; la mort, du moins, vous en dépouillera, pour orner son triomphe. Distribuez-les aux pauvres avec fidélité; soulagez les malheureux; et ni l'envie, ni l'injustice, ni la vicissitude, ni la mort, ne pourront vous les ravir. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur du siècle futur, les sauvera du ravage des temps. Tout ce qui est fait

pour lui, se retrouve en lui; tout usage des richesses que la charité sanctifie, est écrit dans le livre de vie: la justice qui en est le principe, en est elle-même la récompense éternelle: *Dispersit, dedit pauperibus; justitia ejus manet in seculum seculi.* J'ai cette confiance, ô mon Dieu! pour les ames miséricordieuses qui m'écoutent, qu'elles seront reçues dans le sein de votre clémence; que le sang de Jésus-Christ qu'elles ont aimé dans les pauvres, les sauvera de la rigueur de vos jugemens, et qu'elles seront heureuses à jamais dans le règne de la miséricorde.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado; quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais : vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. *S. Jean*, chap. 8.

QUELLE frayeur ne dut pas répandre dans l'esprit des juifs, cette terrible menace de la part d'un Dieu? Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Israël, ce ne sont plus des holocaustes temporels, que le Seigneur te fait an-

noncer par ses prophètes ; la guerre étrangère et intestine, les embrâsemens, la peste, la famine ; ton héritage en proie à la fureur des barbares ; tes enfans gémissans dans les fers d'un vainqueur orgueilleux ; tes villes ensevelies dans leurs cendres, ou noyées dans le sang de leurs habitans ; tes autels profanés, le temple même de l'Eternel réduit en un monceau de pierres; tous ces maux rassemblés n'étoient qu'une foible image de celui dont Dieu te menace. Il te punissoit alors dans sa miséricorde ; il se servoit de ces châtimens, pour te faire sentir sa puissance, et t'arracher à l'idolâtrie : aujourd'hui sa vengeance seule éclate ; il proscrit pour toujours les enfans rebelles; il s'éloigne d'eux dans sa colère ; ils le chercheront en vain, et tous les efforts qu'ils feront pour retourner à lui, seront inutiles : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Ne frémissez-vous pas, mes frères, en

en entendant ces terribles paroles qui s'adressent à tous les hommes? ne vous remplissez-vous pas de terreur, et ne faudroit-il pas, en les adoucissant, parer au désespoir qu'elles peuvent causer, plutôt que d'en augmenter l'impression, en développant ce qu'elles renferment? Hélas! il n'est que trop vrai, qu'on écoute ces menaces sans émotion, et que votre insensibilité est plus à craindre qu'un excès de frayeur. A Dieu ne plaise que nous venions dans ces chaires chrétiennes, affoiblir, par des idées humaines, la sévérité des jugemens du Seigneur, et que, sous prétexte de ne pas révolter contre la vérité, nous la rendions presque méconnoissable: nous ne sommes plus les ministres de la paix dans le temps des vengeances; il seroit inutile d'annoncer les miséricordes d'un Dieu, lorsque sa colère ouvre sous nos pieds les abymes; c'est alors que nous devons faire briller le glaive redoutable de la justice, sauver

par la frayeur des peines éternelles, et porter dans tous les cœurs l'alarme et l'épouvante ; c'est alors que le son de notre voix, semblable à l'airain rétentissant, doit faire entendre sans cesse à tous les fidèles, cette menace du Sauveur : Si vous différez de vous convertir jusqu'à la mort, vous mourrez dans le péché et l'impénitence. *Clama ; ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.*

Oui, mes frères, la miséricorde du Seigneur a ses bornes ; il est un temps, où ses entrailles sont fermées à la compassion ; où la réprobation est consommée ; où les efforts que nous faisons, pour retourner à lui, sont inutiles : si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous le chercherez en vain, et vous mourrez dans votre péché. *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Mettons dans tout son jour une vérité si terrible. L'espérance d'une conversion facile dans les derniers mo-

mens de la vie, soutient le pécheur dans ses désordres, et l'entretient dans une fausse sécurité. Faisons voir que cette espérance est vaine; que l'impénitence finale est le terme d'une vie passée dans le crime; que rarement on se convertit à la mort, parce qu'on n'est plus en état de chercher Dieu, ou qu'il rejette les efforts que nous faisons pour retourner à lui: en un mot, la pénitence différée jusqu'à la mort est très-incertaine, première partie: la pénitence différée jusqu'à la mort est presque toujours inutile, seconde partie. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Les effets que les passions produisent dans les hommes, ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. La mort dans le péché, ce terme horrible d'une vie criminelle,

les saisit et les épouvante : et cependant ils s'endorment dans leurs désordres ; ils attendent tranquillement et sans inquiétude cette affreuse destinée : nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu ; ils veulent vivre dans la haîne de Dieu, et ils se flattent de mourir, comme les justes, dans la paix du Seigneur.

Quelle est la source de cette fatale illusion ? C'est qu'ils espèrent que leur mort ne sera pas soudaine et imprévue, et qu'ils pourront consacrer à la pénitence, les soupirs languissans de la vieillesse, et les desirs impuissans d'une ame accablée sous le poids de la maladie. Or, mes frères, rien n'est plus frivole que cette espérance ; parce que la mort est souvent imprévue, et que Dieu nous refuse ce temps sur lequel nous comptons, pour nous convertir, première raison ; parce que la situation d'un malade au lit de la mort, le met souvent hors d'état de se con-

vertir, seconde raison: deux réflexions qui vous feront comprendre que la pénitence différée jusqu'à la mort est très-incertaine. *Quò ego vado, non potestis venire.*

Nous mourrons tous, mes frères: notre vie, telle qu'une vapeur légère, se dissipe insensiblement, et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit; la santé la plus robuste, la jeunesse la plus riante, ne peut nous dérober aux fureurs de la mort; quelque solide, quelque beau que soit l'édifice, elle lui porte enfin le coup fatal, et il n'en reste qu'une froide poussière; la destinée la plus brillante, qui nous séduit souvent en nous montrant le trépas dans un point de vue éloigné, ne peut la reculer d'un instant; les jours comblés d'honneurs, et tissus de plaisirs, ne se précipitent pas avec moins de rapidité que les autres, dans l'abyme immense de l'éternité. Ils ressemblent tous, dit l'Esprit-saint, aux

fleuves qui se perdent dans la mer; majestueux ou obscurs dans leur cours, ils se confondent également dans l'immensité de ses eaux.

Heureux, ô mon Dieu! celui qui sent les approches de sa fin; qui est troublé par les frayeurs salutaires de la mort; qui peut se disposer à sortir de cette maison de boue, avant qu'elle s'écroule; qui n'est pas dévoré tout vivant par le tombeau; qui ferme insensiblement ses yeux à la lumière, et qui n'entre pas dans la nuit éternelle, sans y être préparé par la foible lueur d'un crépuscule! Heureux, si votre miséricorde ménage quelques intervalles à sa pénitence; s'il reçoit, en mourant, les dernières consolations de l'église; et s'il expire entre les bras des ministres de la réconciliation! Ces derniers efforts d'une ame qui se tourne vers son Créateur; ces marques d'un repentir peut-être sincères, nous rassurent un peu sur sa destinée. L'église qui ne

désespère jamais du salut de ses enfans, lui ouvre du moins, dans ses promesses, le sein de la clémence divine ; et la confiance anime encore les cantiques, dont elle accompagne sa marche vers l'éternité.

Mais ce temps si décisif pour le salut, n'est pas toujours accordé à nos desirs. Une révolution subite ne met souvent qu'un soupir d'intervalle, entre une santé parfaite et le trépas : la mort soudaine ou imprévue, nous frappe, lorsque nous y pensons le moins, comme des victimes tranquilles et inattentives. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et cette parole sortie de votre bouche, n'y retournera pas vide et sans effet : la mort nous surprendra, ainsi qu'un voleur dans les ténèbres de la nuit ; le dernier jour sera pour nous un jour trompeur ; et le fils de l'homme viendra, lorsque nous l'attendrons le moins : *Quâ horâ non putatis, filius hominis veniet.*

En effet, mes frères, qui peut nous assurer que nous aurons le temps de mettre ordre à notre conscience, et que les progrès insensibles d'une maladie, nous conduiront à pas lents vers le tombeau ? A combien d'accidens sinistres et de morts imprévues, ne sommes-nous pas exposés ? Depuis le jour de colère, où la terre fut ensevelie dans le sein des eaux, le Seigneur a-t-il cessé de nous avertir par ces terribles exemples ? Ici, il fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles, et rien n'échappe à la voracité de ses flammes vengeresses : là, il ouvre les abymes ; la terre dévore ses habitans, et des provinces entières sont ensevelies dans son sein : d'autres fois, il souffle dans les cœurs une fureur guerrière ; il répand par-tout le trouble, le carnage et l'horreur ; il met entre les mains des conquérans, ses tonnerres épouvantables ; et la mort qui les précède, porte des coups

si prompts et si multipliés, qu'elle nous laisse à peine le temps d'effacer du nombre des vivans, ceux qu'elle précipite dans la nuit éternelle. Et sans parler de ces calamités publiques, auxquelles nous sommes exposés tous les jours, l'exemple de tant d'hommes ravis subitement à la lumière, quoique leur mort ne laisse pas ces vides affreux dans la société, ne suffit-il pas pour nous faire trembler? Leur malheur ne peut-il pas nous être commun; et les conséquences ne nous regardent-elles pas directement? Est-il rare d'entendre ces récits funèbres qui jetent tous les esprits dans la consternation? Cet homme qui jouissoit d'une santé parfaite, vient d'être enlevé tout-à-coup, sans avoir pu prononcer une parole. C'est dans l'emportement d'une querelle, qu'un autre vient de rester sans sentiment et sans vie. Celui-ci a été englouti dans le sein des eaux. Cet autre a été enseveli dans les ruines

immenses de cet édifice. Ce débauché vient d'expirer dans l'excès du vin, ou dans l'horreur du crime. Cet homme, couché sur des fleurs, et qui vouloit se ménager une longue carrière, a vu couper en un clin-d'œil, le fil de sa vie ; la trahison d'un domestique ou le fer d'un ennemi, l'a précipité dans l'abyme. Il n'est point de situation, dans laquelle la mort ne puisse nous surprendre. Les jours les plus heureux peuvent finir par notre pompe funèbre; les fêtes où l'on ne respire que le plaisir et la licence, se terminent souvent par ces accidens funestes, qui changent la joie en deuil et en désolation. Zambri périt sous le glaive de Phinées, dans les tentes mêmes des filles de Madian. Balthasar, dans les transports de l'ivresse, insulte au Dieu d'Israël: malheureusement rassuré sur sa destinée, il ne voit pas qu'il consacre au sacrilége les derniers momens d'une vie criminelle : à l'instant, une main fatale

écrit l'arrêt de sa condamnation : il ne verra plus la lumière du jour; et cette table somptueuse sera le lit de sa mort : les vengeurs sont prêts; les Mèdes entrent de toutes parts dans la ville : Babylone et son roi tombent d'une chûte éternelle.

Grand Dieu ! c'est ainsi que vous avez ménagé dans tous les âges, ces spectacles effrayans, si propres à faire naître d'utiles réflexions sur les dangers d'une mort imprévue. Et sans sortir du sein de nos familles, n'avons-nous pas là-dessus quelques leçons domestiques ? Ne pleurons-nous pas encore un père, un parent, un ami, ravis subitement à notre tendresse? Ces restes précieux de leur grandeur ; ces riches dépouilles dont nous sommes revêtus, ne nous rappelent-elles pas sans cesse l'accident terrible qui les a conduits au tombeau? N'entendons-nous pas sortir du fond de leurs sépulcres, des voix qui nous annoncent la même destinée? et ne craignons-nous pas, en voyant

leurs cendres encore fumantes, la foudre qui les a réduits en poussière? Peut-être qu'un jour la fin soudaine et surprenante de quelques-uns de ceux qui m'écoutent, répandra parmi nous le deuil, et nous fera verser des larmes sur leur sort. Hélas! dirons-nous, nous les avons vus pleins de vie et de santé: nous espérions que leurs années croîtroient jusqu'à l'âge le plus reculé; et cependant ils ont été arrêtés au milieu de leur course. Une révolution subite les a fait disparoître comme un songe. Nous avons en vain cherché le reste de leurs années, dans les secours de l'art et dans l'habileté des médecins. C'en étoit fait: la mort avoit porté le coup fatal; et le souffle de vie n'animoit plus cette masse insensible: *Et erat langor fortissimus., ita ut non remaneret in eo halitus.*

Voilà, mes frères, ce que nous avons à craindre, si nous différons notre conversion jusqu'à la dernière heure: un

accident funeste, qui nous ravira ce temps que nous destinons à chercher le Seigneur; la mort dans le péché et l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.* Quel est donc notre aveuglement, de faire dépendre notre conversion d'un temps que le Seigneur refuse tous les jours? Qui peut vous répondre de ce moment sur lequel vous comptez? Seroit-ce votre jeunesse? Hélas! mes frères, c'est la saison des périls, et l'âge dans lequel les morts soudaines sont les plus communes. Dans un âge plus avancé, la mort vient, pour ainsi dire, à pas lents : le corps dépérit; la santé s'use; chaque instant nous dérobe une portion de nous-mêmes. Nous voyons combien il nous reste de pas à faire pour arriver au tombeau : mais dans la jeunesse, les mœurs licencieuses, les plaisirs extrêmes, les emportemens de la vengeance, font naître à tous momens ces accidens tragiques, qui finissent subitement notre course.

Seroit-ce enfin sur la force du tempérament que vous vous rassureriez? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? le rapport juste d'une machine si délicate, et composée de tant de ressorts, qu'il y a lieu de s'étonner comment elle peut subsister un seul instant: le moindre vaisseau qui se rompt, ou qui se bouche, détruit cette économie; un petit épanchement du sang, suffit pour arrêter tous ces mouvemens; le feu qui l'anime, n'est qu'une étincelle, qu'un souffle peut éteindre. Voilà l'appui sur lequel vous fondez toutes vos espérances: voilà la ressource qui nous tranquillise sur notre salut éternel, et qui nous fait négliger le moment présent que le Seigneur nous accorde dans sa miséricorde, quoique nous soyons exposés à tomber, dans l'instant qui suivra, entre les mains de sa justice et de sa vengeance.

Vous direz peut-être que ces accidens sont extraordinaires; que les

exemples d'une mort subite sont rares; que la crainte d'un évènement semblable ne doit pas empoisonner les douceurs de notre vie; et que ces terreurs outrées ne peuvent être que l'effet d'une imagination, qui saisit trop vivement l'idée d'un péril éloigné. Illusion funeste! mes frères : ces genres de mort, où le pécheur tombe tout-à-coup dans un état qui le rend pour jamais incapable de pénitence, ne sont ni si rares, ni si singuliers, que vous voudriez vous le persuader. Quand même ces accidens terribles ne tomberoient que sur quelques malheureux, nous aurions tout sujet de trembler, puisque nous pouvons être de ce nombre : mais si ces exemples d'une mort subite sont rares, du moins rien n'est plus commun qu'une mort imprévue, et les suites en sont aussi funestes. Frappés du coup mortel, peut-être disputons-nous encore des journées entières un reste de vie : mais la menace du Sei-

gneur ne demeure pas sans effet. Les pécheurs qui diffèrent leur conversion, sont toujours surpris à leur dernière heure, quoique la maladie leur ouvre les portes du tombeau; ils arrivent au terme, lorsqu'ils le croient bien éloigné: les symptômes qui leur annoncent une destruction prochaine, leur paroissent équivoques; les caractères ineffaçables de la mort échappent à leur vue: le moment qui finit leur carrière, n'est jamais le dernier dans leur esprit. Tout ce qui les flatte, leur paroît devoir être éternel; et le souffle qui les anime, expire déjà sur leurs lèvres, qu'ils conservent encore ces incertitudes, qu'ils mêlent aux tristes saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Dieu les laisse jouïr de leur erreur; il permet qu'ils reculent toujours l'affaire de leur salut, et que personne n'ose leur dire qu'ils ne doivent plus compter sur la vie. Ceux qui les environnent, cachent leurs craintes, et s'efforcent

de répandre la sérénité sur leur visage. Vous-mêmes, ministres du Seigneur, vous annoncez la mort avec des précautions étudiées, qui en diminuent l'horreur ; vous ne montrez que de loin, le jour des vengeances ; vous détournez ces discours lugubres qui fatiguent. Hélas! que vos ménagemens sont cruels ! La vue fixe du trépas auroit peut-être suffi, pour déterminer ces pécheurs à se convertir sincèrement; et vous leur ôtez ce dernier moyen de salut, en leur montrant encore des espérances de vie. Cependant le mal surmonte les remèdes ; la mort, cachée au dedans, se déclare, et répand déjà sur les yeux un sombre nuage ; les espérances de conversion sont frustrées : ils meurent dans le péché et l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.*

En second lieu, la situation du pécheur au lit de la mort, rend sa pénitence très-incertaine : tel est l'ordre

établi par le Créateur, dans l'union des êtres opposés qui constituent notre nature : l'ame, cette image de la divinité, est liée à la matière par des nœuds si intimes, qu'elle dépend dans toutes ses opérations, du mécanisme de notre corps ; le sentiment trop vif du plaisir ou de la douleur l'occupe toute entière, et l'empêche de se livrer à d'autres objets ; et elle a besoin, pour méditer les vérités du salut, de ce calme des sens qui la tire en quelque sorte de cette servitude, et laisse à la raison toute sa liberté.

Ce principe supposé, il suit que la situation du pécheur au lit de la mort, rend sa pénitence très-incertaine, parce que la violence de la douleur, l'accablement de l'ame, les intérêts temporels, l'avidité des proches, les horreurs de la mort, le mettent hors d'état de chercher le Seigneur, et de s'occuper des soins de l'éternité : *Quò ego vado non potestis venire.*

En effet, mes frères, est-il temps de penser à Dieu, lorsque l'ame déja liée des chaînes de la mort, succombe sous le poids et la multitude de ses maux ? l'esprit peut-il s'ouvrir aux vérités célestes, et en connoître tout le prix, lorsqu'il est plongé dans cet assoupissement fatal qui ôte toute activité aux génies les plus vifs et les plus perçans, ou lorsque l'imagination déréglée ne présente que des phantômes et des chimères ? Le cœur peut-il sentir combien Dieu est aimable, et lui consacrer tous ses desirs, lorsque la violence de la douleur ne lui laisse que le sentiment des maux qui l'accablent ? Non, non, dans ce moment la gloire éternelle est sans attrait ; les récompenses promises n'ont plus de charmes ; la foi qui perce dans l'avenir, s'éteint à mesure que les lumières de la raison s'affoiblissent ; son flambeau, tel que les sombres lueurs destinées à augmenter l'horreur des monumens, ne répand

plus que des lueurs languissantes qui ne présentent rien de fixe à l'esprit, et laissent tous les objets dans le chaos et la confusion ; l'espérance n'a plus cette activité que donne la confiance et le souvenir des miséricordes du Seigneur : il ne reste au pécheur mourant, que de tristes agitations et des efforts inutiles pour se défendre contre le trépas ; incapable de se tourner vers son Créateur, à peine peut-il le prier de prolonger ses années ; à peine peut-il dire comme Ezéchias : Seigneur, écoutez mes cris funèbres, voyez le triste état où la maladie m'a réduit ; mon ame est dans les ténèbres, mes sens sont glacés d'effroi, et je m'efforce en vain de faire monter vers vous, de l'abyme de ma douleur, les gémissemens d'un repentir sincère. Diminuez donc, grand Dieu, la violence de mes maux, ranimez ce souffle de vie prêt à s'éteindre ; car ce n'est pas dans les horreurs de la mort, que nous pouvons

célébrer vos bontés : ces jours sereins et tranquilles que nous passons dans le crime, et dans l'oubli de votre justice, sont les seuls que nous puissions vous consacrer : *Vivens, vivens confitebitur tibi.*

Ici, mes frères, représentez-vous un pécheur étendu sur le lit de la mort, tourmenté par une maladie cruelle, ou affoibli par une longue infirmité ; il ne tient plus à la vie, que par un cadavre qui s'éteint, et par les douleurs que ses maux lui font sentir ; ses yeux s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles ; sa langue s'épaissit et se lie ; tous ses sens perdent leur usage naturel : tantôt une léthargie profonde l'ensevelit dans les ombres de la mort ; il entre dans le sommeil éternel ; il est au milieu de ses proches, sans les voir et sans les connoître ; parmi les larmes et le gémissemens des siens, sans les entendre : toute la nature retombe, pour lui, dans le néant :

tantôt, son esprit s'égare dans les transports d'une fièvre ardente ; sa mémoire se confond, son imagination déréglée n'enfante que des chimères; il ne reçoit des objets, qu'une image confuse. Le délire ou l'assoupissement laissent-ils à la raison quelques intervalles ? Des parens avides l'engagent à sacrifier aux affaires du temps, des momens qui devroient être réservés pour l'éternité. Délivré enfin de l'importunité de ses proches, d'autres objets l'empêchent de travailler à sa conversion ; l'image effrayante de la mort, se présente à ses yeux; l'horreur naturelle du tombeau le saisit et le trouble ; la pensée de l'avenir le jete dans des saisissemens de crainte et de désespoir; il se représente déja l'appareil de sa pompe funèbre ; cette région de ténèbres, où il va mêler ses cendres aux cendres de ses pères ; cet abyme immense de l'éternité, où il va s'ensevelir incertain de sa destinée. O

mort! pense-t-il alors, il est donc vrai que rien ne peut nous dérober à tes fureurs? Titres, dignités, richesses, vous devenez inutiles dans ce jour épouvantable! Objets frivoles de mes recherches, vous disparoissez comme des songes; tout m'échappe, tout s'enfuit, tout m'abandonne; il faut me séparer de tout, et il ne me reste de ces biens accumulés avec des soins si pénibles, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans mes mains: *Aperiet oculos suos, et nihil inveniet.*

Telle est, mes frères, la situation du pécheur au lit de la mort: son corps n'est plus qu'une machine qui se dissout; l'ame perd son empire, et ne peut plus agir sur cette masse insensible; sa raison languissante ne jete par intervalle qu'une lueur obscure; tous les objets qui l'environnent ne lui présentent rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en

lui, tous les souvenirs les plus sombres et les plus funestes. Dans cet état, comment pourroit-il être saisi de l'horreur du crime, et gémir sur la multitude de ses égaremens? Comment pourroit-il pénétrer dans l'abyme de sa conscience, rassembler dans un point de vue, toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de sa vie : les foiblesses de l'enfance, les débauches de la jeunesse, les projets ambitieux d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse? Comment pourroit-il développer les replis de ce cœur, qui se dérobe sans cesse à nous-mêmes? se rappeler toutes les grâces dont il a abusé, toutes les inspirations qu'il a réjetées, tous les ménagemens de la providence, qu'il a rendus inutiles? Comment découvrir tant de desirs honteux, tant de projets de crime, auxquels l'occasion seule a manqué; tant d'intentions souillées et vicieuses, qui échappent souvent à nos recherches

recherches les plus sérieuses et les plus exactes.

Ah! mes frères, ne nous séduisons pas nous-mêmes; n'entretenons pas cette funeste vérité, qui se termine par un malheur éternel. Non, l'heure de la mort n'est plus le temps de la pénitence; le pécheur est alors incapable de chercher le Seigneur; en vain les serviteurs de Jésus-Christ s'efforcent de réveiller sa ferveur, et d'exciter sa componction; les exhortations les plus vives, le trouvent insensible; les paroles des livres saints, qu'on met dans sa bouche, n'ont pour lui aucun de ces traits heureux qui blessent l'ame; son cœur accablé de douleurs, ne peut s'ouvrir aux transports d'amour, aux sentimens de joie et de confiance, que ressentent les justes, au moment que les liens de leur mortalité vont se briser; qu'éprouvent ces ames purifiées par les expiations d'une vie sainte, soutenues par l'espérance des promesses;

qui regardent l'instant de leur dissolution, comme celui de leur triomphe ; qui marchent vers l'éternité d'un pas majestueux et tranquille. Et pour mettre cette vérité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qu'une maladie dangereuse a conduits jusqu'aux portes de l'éternité, et qui avez été rappelés à la lumière, sur le point d'être précipités dans la nuit du tombeau. L'affaire de votre salut, vous occupoit-elle dans ces derniers momens? Sentiez-vous ces premières agitations d'un cœur qui revient à Dieu? Ouvriez-vous les yeux sur l'état déplorable de votre conscience? Hélas! mes frères, le desir de vivre remplissoit tout votre cœur ; mille idées confuses rouloient dans votre esprit, sans fixer votre attention ; la voix des ministres frappoit en vain vos oreilles ; vous écoutiez avec insensibilité, les vérités les plus terribles ; on vous parloit de la grandeur des récompenses des

joies du ciel, des magnificences du Seigneur; et votre foi languissante ne voyoit ces grands objets qu'à travers un voile épais qui déroboit tous leurs charmes; on vous présentoit un Dieu mourant, cet objet si capable d'exciter la confiance; on mettoit entre vos mains le signe sacré de votre rédemption, et vos yeux ne s'ouvroient plus pour voir votre Sauveur; vous reçûtes enfin les derniers remèdes que la religion offre aux mourans, vous fûtes lavés dans le sang de l'agneau, et la raison eût si peu de part à la participation de ces mystères, et ces augustes cérémonies réveillèrent si peu votre attention, que toutes les circonstances ont échappé à votre souvenir; c'étoient des songes que le réveil a dissipés, et qui n'ont laissé dans votre mémoire que des traces confuses.

Voilà ce qu'une expérience funeste nous apprend tous les jours. Vous en

convenez ; vous dites qu'on n'est capable de rien dans la maladie ; que la violence de la douleur accable ; que les frayeurs de la mort troublent la raison ; que l'esprit tombe avec le corps ; et que c'est une folie d'attendre à la dernière heure pour se convertir : cependant ces vérités ne font aucune impression. Nous renvoyons toujours notre conversion au lit de la mort ; nous espérons qu'il sera plus facile de chercher le Seigneur, lorsque nos yeux se fermeront à toutes les choses sensibles. Dans cette sécurité déplorable, nous entassons crime sur crime ; nous amassons tous les jours des charbons de feu sur notre tête : la patience du Seigneur s'épuise enfin ; il nous refuse ce temps sur lequel nous comptions, pour faire pénitence ; il nous fait périr sous le glaive de sa colère, au milieu des douleurs les plus aiguës : sa menace a toujours son effet. Nous mourrons dans l'impénitence

et l'anathême : *In peccato vestro moriemini.*

La pénitence différée jusqu'à la mort, est très-incertaine ; vous l'avez vu. J'ajoute qu'elle est presque toujours inutile ; c'est le sujet de ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE la mort nous surprenne souvent, et que la maladie nous réduise dans un accablement, où nous sommes incapables de chercher le Seigneur, cependant on voit quelquefois des pécheurs qui font des efforts pour se convertir à la dernière heure ; qui tournent les yeux vers la céleste patrie, au moment où ils vont finir leur exil ; qui lèvent vers le ciel leurs mains défaillantes ; qui participent aux mystères de la réconciliation, et dont l'ame, teinte du sang de l'agneau, semble devoir échapper au glaive de l'ange exterminateur.

Cet exemple des pécheurs qui ont croupi dans leur désordre, et qui donnent à la mort quelque marque de repentir, devient pour nous un prétexte d'impénitence, et l'affreux motif de nos déréglemens. Trompés par leurs larmes, et tranquilles sur leur destinée, nous nous rassurons sur la nôtre; nous espérons que notre mort sera semblable; que nos derniers soupirs seront consacrés à la pénitence; que la grâce brisera dans un moment tous les liens que nos passions ont formés pendant le cours d'une vie criminelle; qu'alors Dieu n'écoutera que sa clémence, et que nos prières, nos frayeurs, nos gémissemens, seront autant de voix qui monteront jusqu'à son trône, et qui désarmeront sa colère. Funeste erreur, mes frères! qui endort les ames impénitentes sur les bords du précipice; qui les fait présumer de la bonté divine, pour persévérer dans le crime avec sécurité; qui les conduit enfin au

terme fatal, que Jésus-Christ propose dans cette menace, à tous ceux qui différent leur conversion. Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Tâchons de dissiper cette erreur ; faisons voir que le pécheur cherche en vain le Seigneur au lit de la mort ; qu'il s'éloigne de lui ; que les trésors de sa grâce sont épuisés, et qu'il ferme ses oreilles aux cris de sa douleur : prouvons que sa pénitence, différée jusqu'à la mort, est presque toujours infructueuse dans les derniers momens de la vie, parce que le poids de l'habitude et le refus des grâces, rendent tous ses efforts inutiles ; deux vérités renfermées dans cette terrible menace : Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

L'habitude est cette inclination violente, qui nous porte à la recherche

des biens, dont un long usage nous fait goûter toutes les douceurs. Le cœur s'est-il nourri des voluptés célestes, les faux plaisirs du monde lui sont insipides : il trouve dans la loi sainte, des beautés toujours nouvelles, et l'amour du Seigneur devient sa disposition dominante. Au contraire, l'homme a-t-il croupi dans le désordre, il devient insensible aux vérités du salut; il perd le goût des biens spirituels; l'usage des plaisirs criminels se tourne en besoin; le penchant pour le mal se fortifie; les fers se resserrent; le fardeau s'appesantit; et l'empire des passions se change enfin en une affreuse servitude.

Mais il y a cette différence, entre les habitudes du crime, et celles de la vertu, que les premières sont conformes à notre inclination naturelle, et s'acquièrent avec une grande facilité; au lieu que les autres choquent tous nos penchans, et font violence à notre

nature. Conçus dans le péché, nous portons dans notre cœur, les semences de tous les crimes: l'amour du plaisir corrompt nos premières mœurs; nos progrès sont rapides dans la carrière du vice; la pente est faite; il en coûte pour se frayer une route nouvelle; et les actes des vertus les plus héroïques, ne sont presque que des efforts, pour résister au funeste penchant, qui nous éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice.

Delà, mes frères, vous devez conclure combien il est difficile à ceux qui diffèrent leur conversion, de sortir, au lit de la mort, de l'habitude du crime, et de briser ces chaînes pesantes, qu'ont formées des passions nourries dès notre enfance. Ce n'est pas assez de former tout-à-coup la résolution de changer de vie; de donner des marques d'un repentir passager et superficiel; de répandre des larmes qui partent d'un cœur tendre et sensible: il faut

se faire une violence continuelle, opposer une digue à ce torrent qui nous entraîne; combattre comme les Israélites, occupés à relever les murs de Sion, l'épée dans une main, et l'équerre dans l'autre; abattre l'édifice de la corruption, avant que d'édifier celui de la grâce; porter le coup mortel au vieil homme, avant que de former l'homme nouveau. Ce n'est pas assez de confesser ses crimes, d'user des moyens de salut qui nous rassurent vainement sur notre conversion; de blanchir, par une pénitence extérieure, ce sépulcre rempli de pourriture et d'infection: il faut que la lumière de la grâce perce dans ces régions de ténèbres; que le feu divin ranime ces cendres, purifie ces os couverts des traces honteuses de la débauche, et donne à ce cadavre un nouvel être dans la vie spirituelle. Le pécheur entraîné par l'habitude, ressemble à un cadavrs enseveli dans le tombeau, les pieds et les

mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, exhalant déjà l'infection et la puanteur. C'est l'image dont l'Esprit-saint s'est servi, pour nous représenter la corruption, l'aveuglement et la servitude de son ame. Ses plus beaux traits sont effacés; la vie de la grâce est éteinte; les dons de la nature, les sentimens de la religion, la foi elle-même, tout est altéré par la continuité du désordre; tout est changé en pourriture et en spectacle d'horreur. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! les ténèbres épaisses qui l'environnent, ne mettent pas un intervalle moins grand entre les lumières de la grâce et l'aveuglement de son ame, que celui qui se trouve entre la lumière du jour et la nuit du tombeau. Le néant résiste moins à votre voix, qu'un pécheur endurci dans le crime; et l'harmonie que votre grâce rétablit dans son cœur, annonce bien plus votre toute-puissance que l'ordre magnifique de l'uni-

vers, que vous fîtes sortir de la confusion du premier chaos.'

Ces vérités supposées, n'est-il pas évident que le poids de l'habitude rend inutiles les efforts que fait un pécheur qui a différé sa conversion jusqu'à la mort? Asservi sous l'empire des passions, sa vie n'a été qu'un prestige et une méprise continuelle; tout se montroit à lui sous de fausses apparences. Pourra-t-il, dans ces derniers momens, dissiper le nuage qui dérobe à ses yeux l'ordre, la vérité, la justice, la beauté de la vertu, et la difformité du vice? Quand même les lumières de la foi mettroient dans tout leur jour les vérités éternelles, son cœur pourroit-il aimer des objets, pour lesquels il n'a jamais eu que du dégoût, secouer le joug des passions, dont l'attrait funeste lui rend sa servitude aimable; se donner, pendant quelques jours de maladie, des inclinations nouvelles, et détruire des penchans qui sont devenus

comme son propre fonds? Non, la menace du Seigneur ne sera pas vaine ; le poids de l'habitude rendra sa pénitence inutile ; l'arbre tombera du côté qu'il penche ; et les mêmes passions qui ont rempli sa carrière, la termineront. Cet ambitieux esclave des grandeurs, s'occupera de son élévation, au moment, où il va rentrer dans le néant; et le desir insensé de la gloire, n'expirera dans son cœur, qu'avec le souffle de vie qui l'anime. Les restes hideux de cet impudique seront consumés par ces feux impurs qu'il a nourris depuis sa jeunesse ; le poison de la volupté coulera encore dans ses veines, lorsque le sang achèvera son cours ; et ses derniers soupirs seront consacrés à l'objet détestable de sa passion. Cet impie qui a méprisé les menaces de la religion, qui a tourné en ridicule la piété sincère des fidèles, seule digne ici-bas de notre admiration, voudra peut-être donner au lit de la mort, un spectacle

affreux d'incrédulité ; il affectera de soutenir sa réputation d'esprit-fort, en se précipitant sans effroi dans l'abyme ; et il vomira son ame avec des blasphêmes, contre un Dieu qui va le juger : *Quorum finis erit secundùm opera eorum.*

Vous direz peut-être que nous exagérons ici le poids de l'habitude, et l'empire que les passions exercent encore sur le pécheur mourant ; qu'il est à la vérité difficile de résister à ses penchans, au milieu des périls et des liaisons criminelles, de détester dans les beaux jours de la vie, des objets dont l'idée ne présente que des traits enchanteurs ; mais qu'à l'heure de la mort, le voile de la corruption se lève, l'illusion se dissipe, tout change aux yeux du pécheur ; les objets qui allumoient, ses passions s'éloignent de lui ; la violence de ses inclinations diminue avec l'espérance de jouir des créatures, qui leur donnoit toute la vivacité ; et ses habitudes, faute d'objets, s'affoiblis-

sent enfin comme des flammes sans aliment, qui ne jettent plus qu'une lueur mourante : alors la conversion ne trouve plus d'obstacles ; le crime se montre avec toutes ses horreurs ; la vue des jugemens de Dieu, inspire une salutaire frayeur ; la foi opère la crainte ; la crainte conduit au repentir ; et Dieu domine enfin dans ce cœur, que toutes les créatures abandonnent.

Voilà les raisons les plus propres, en apparence, à autoriser l'espérance de la conversion au lit de la mort. Vous convenez que la frayeur des jugemens de Dieu fait des impressions bien vives sur le pécheur mourant ; qu'il déteste des égaremens qui ont ouvert l'abyme où il va se précipiter ; qu'il frappe sa poitrine, et qu'il emprunte les expressions les plus vives du repentir et de la douleur. Tremblant sous le glaive de la vengeance qui brille à ses yeux, il lève au ciel des yeux baignés de larmes, il implore comme Antiochus

la miséricorde de son Dieu ; mais ses regrets sont inutiles, sa pénitence fausse, ses troubles purement naturels ; l'amour de l'ordre et de la justice n'ont aucune part à sa douleur ; elle naît plutôt de la crainte du supplice, que du sentiment de son injustice ; l'horreur du péché seroit bientôt effacée de son esprit, si l'image des peines éternelles se montroit dans un point de vue plus éloigné ; ses larmes coulent de la même source que ses crimes, de cet attachement excessif aux délices de la chair, qui lui inspiroit tant d'horreur pour les plus légères souffrances. Otez à ce coupable la vue du supplice ; rassurez-le contre les terreurs d'un avenir ; faites naître dans son cœur quelques espérances de vie, ses larmes cesseront avec ses frayeurs ; son repentir finira avec ses craintes ; les passions reprendront le dessus, et domineront peut-être avec plus de violence, dès que les obstacles seront levés : comme

des torrens dont on détourne les eaux avec effort, s'élèvent avec plus d'impétuosité, lorsqu'on ôte la digue qui s'opposoit à leur cours.

Que deviennent toutes ces protestations, toutes ces marques de douleur que donnent aux approches de la mort, ces pécheurs vieillis dans l'habitude, lorsque le Seigneur leur accorde de nouveaux jours? Tristes fruits de l'amour-propre, elles y trouvent, un moment après, leur tombeau; stériles effets de la crainte, elles s'évanouissent au premier rayon d'espérance: la foudre prête à frapper, forçoit ce coupable à chercher un asyle dans la clémence de son juge; l'orage dissipé, la sécurité renaît dans son cœur, et il oublie toutes ses promesses; le grand jour de l'éternité qui commençoit à luire à ses yeux, lui découvroit le vide des créatures, et l'illusion des plaisirs; cette lumière s'affoiblit-elle par l'éloignement, les passions élèvent bientôt

de nouveaux nuages, et le replongent dans des ténèbres plus épaisses; sa pénitence n'étoit que la suite de la dure nécessité où il se voyoit réduit; il détestoit des plaisirs, pour lesquels il n'avoit plus de sentiment; il renonçoit à des créatures, dont il falloit se séparer à jamais: la figure du monde qui sembloit s'évanouir, reparoît-elle à ses yeux avec ses traits séducteurs! son cœur rétracte en quelque sorte ses larmes et sa douleur; il reprend des chaînes qu'il n'avoit quittées qu'à regret; il se plonge de nouveau, dans ce tourbillon de soins terrestres, qui entraîne les enfans du siècle; il retourne à son premier vomissement; ses crimes se prolongent avec ses années; les commerces dangereux recommencent; les liaisons criminelles se renouent; les passions se réveillent; nous le voyons aussi ambitieux, aussi voluptueux, aussi livré à ses desirs corrompus. Il est donc vrai que sa pénitence étoit

fausse, que le poids de l'habitude rendoit ses efforts inutiles, et qu'il seroit mort dans le péché, si le Seigneur n'eût pas prolongé sa carrière; menace qui s'étend à tous les pécheurs qui différent leur conversion jusqu'à la dernière heure : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

En second lieu, le refus des grâces rend inutile la pénitence différée jusqu'à la mort. C'est une vérité de foi, que toute pénitence qui n'est pas l'ouvrage de l'Esprit-saint, est infructueuse : la grâce seule peut toucher le cœur, et le remplir du saint amour; sans elle les regrets du pécheur ne sont que de tristes remords; ses troubles, des déchiremens cruels, que les œuvres de ténèbres font sentir à sa conscience; ses projets de conversion, des alternatives d'un caractère que rien ne fixe, et qui flotte toujours au gré de son inconstance; enfin les desirs de salut qui naissent dans son cœur, des sail-

lies d'un amour-propre qui veut être heureux, sans s'embarrasser d'être juste.

Or, mes frères, le Seigneur refuse ses grâces à ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort : ses miséricordes, quoique plus abondantes que nos prévarications, ont cependant leurs bornes et leurs limites; il veut le salut de tous les hommes; il ne se presse point de punir les coupables ; il dissimule leurs crimes, pour donner lieu au repentir ; il menace pour être désarmé ; sa bonté presse, sollicite et ménage à tout moment des secours et des circonstances heureuses pour leur conversion ; il fait naître mille obstacles qui traversent leurs passions injustes ; il s'attache à leur cœur, comme le ver au vêtement, pour le ronger sans cesse par les remords, et faire un remède salutaire de l'importunité de sa morsure : mais lorsque les pécheurs s'obstinent, qu'ils résistent et qu'ils diffè-

rent toujours de se convertir, les trésors de sa patience s'épuisent enfin; le sein de sa clémence se ferme; la mesure des grâces est remplie; il refuse d'entendre la voix de ceux qui se sont endurcis à la sienne; et il ne leur fait plus sentir que les effets de son indifférence et de sa colère.

C'est cet abandon de Dieu, dont l'Esprit-saint menace si souvent dans les livres sacrés. Pécheurs impénitens, vous espérez que le temps des miséricordes ne finira jamais! écoutez l'oracle terrible qu'il prononce contre vous dans l'Apocalypse; son ange se tient sur la terre et sur la mer; il adresse la parole à tous les hommes, il lève sa main vers le ciel, et il jure par le Dieu vivant aux siècles des siècles, qu'il n'y aura plus de temps : *Quia tempus non erit amplius*. Ingrate Sion, les faveurs de ton maître n'ont pu toucher ton cœur; il vouloit rassembler tes habitants, comme le tendre oiseau rassem-

ble ses petits sous ses aîles ; tu as rejeté ses bienfaits, et l'abus de ses dons t'a rendue plus criminelle. C'en est fait, les jours de sa miséricorde sont écoulés ; il a juré de t'accabler sous le poids de sa vengeance ; Tyr et Sidon seront traitées avec moins de rigueur ; il te livrera à ton aveuglement : le voile tant de fois prédit, sera étendu sur tes descendans ; et aveugles dans le sein de la lumière, ils porteront par-tout l'arrêt de leur supplice. Babylone orgueilleuse! les avertissemens réitérés et les châtimens paternels du Seigneur, n'ont pu t'arracher à tes déréglemens ; tu bois avec sécurité dans ta coupe empoisonnée ; tu dis dans ton cœur : l'éternité est marquée dans ma destinée, je suis reine, et je le serai toujours ; mais cette prospérité qui te corrompt, est le signe affreux de la vengeance de ton juge : il te punit par tes propres dons ; il t'abandonne à ton orgueil ; il te laisse dormir jusqu'à la mort, dans

l'ivresse des plaisirs ; et tes jours de réjouissance, sont pour toi des jours pleins d'indignation, de colère et de fureur : *Curavimus Babylonem : noluit sanari : derelinquamus eam.*

Je sais, mes frères, que le Seigneur est un maître doux et patient, qui attend le pécheur à pénitence ; un pasteur infatigable, qui cherche, à travers les montagnes, ses brebis égarées ; un père tendre, qui ne ferme jamais ses entrailles aux cris d'un repentir sincère. Ces images sous lesquelles les livres saints représentent le Sauveur, peuvent porter la consolation dans des cœurs qui ne sont pas familiarisés avec l'abus des grâces, qui ne sont pas instruits à résister aux sollicitations de ce bon maître, et à se soustraire aux recherches d'un tendre pasteur : mais vous, pécheurs, accoutumés à fermer les yeux à la lumière ; à résister aux attraits de la vertu ; à étouffer les semences de conversion, qui ont tant de

fois germé inutilement dans votre cœur: vous que le Seigneur a recherchés sans succès, dont le plus grand crime est d'avoir toujours reçu trop de grâces, et d'en avoir toujours abusé; vous, enfin, qui avez présumé de la bonté de votre Dieu, pour irriter sa justice, et qui avez pris dans ses miséricordes, un motif affreux de persévérance dans vos déréglemens, n'est-il pas juste qu'il s'éloigne de vous à l'heure de la mort, qu'il réprouve vos larmes, et qu'il vous refuse ces dons célestes, dont vous avez si souvent abusé? Sa vengeance n'a-t-elle pas ses momens, comme sa miséricorde? N'est-il pas temps de maudire l'arbre, lorsque la cognée va le séparer de sa racine? Et par quel motif pourriez-vous espérer à la mort, après avoir consacré à vos passions injustes, les plus belles années de votre vie, ces grâces de prédilection, cette persévérance finale, qu'il refuse quelquefois aux justes, qui ont opéré leur salut

salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes.

Malheur, ô mon Dieu! à celui qui diffère sa conversion, dans l'espérance des grâces finales; qui amuse les inquiétudes secrettes de son ame, par de vains projets de pénitence, et qui voit écouler les jours rapides de sa vie, en promettant à son cœur, pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir, qu'il éloigne jusqu'à la mort! Vos oracles sacrés nous apprennent que chaque grâce méprisée, peut être le terme de vos miséricordes, et que tous les délais de conversion finissent par un endurcissement funeste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples; vous usez d'une lenteur adorable dans vos châtimens; vous souffrez que l'homme insulte à votre justice, au milieu de ses désordres. Il semble que vous n'êtes pas le Dieu du ciel, et que rien de ce qui se passe sur la terre, n'intéresse votre sagesse

éternelle : la mort du pécheur impénitent justifiera la conduite de votre providence. Alors, vous ne serez plus le Dieu de la clémence ; votre justice fera éclater sur sa tête, les foudres dont votre bonté suspendoit les coups ; vous insulterez à ses larmes ; vous mépriserez ses regrets ; vous rejetterez tous les efforts qu'il fera pour se convertir, et vous ne le regarderez que comme un arbre stérile et destiné aux flammes éternelles : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas.*

Aussi lorsque la mort approche, et que les serviteurs de Dieu présentent les dernières consolations de l'église, ils ne trouvent, dans ce pécheur, que de foibles desirs, de tristes efforts, des regrets affreux, qui tiennent plus du désespoir, que d'une crainte salutaire. Les prières dont ils se servent, pour exciter sa douleur, frappent en vain ses oreilles ; la grâce ne les porte plus jusqu'au cœur ; les passions qui le

remplissent, en ferment l'entrée; et les sentimens de componction qu'ils s'efforcent d'y faire naître, semblables à ces étincelles de feu qui tombent dans une fosse bourbeuse, s'éteignent à l'instant dans l'abyme de sa corruption. On lui parle du bonheur des élus; de cette patrie immortelle, où ils sont enivrés d'un torrent de délices; de cette Jérusalem céleste, que Dieu remplit de sa gloire, et qui retentit sans cesse de chants d'alégresse: son esprit se livre peut-être à des pensées si consolantes; les joies ineffables touchent son cœur; le desir d'être heureux se fait sentir: il s'efforce d'entrer dans la voie des justes, comme les Egyptiens qui poursuivoient les Israëlites, à travers les eaux de la mer rouge: mais la grâce n'ouvre pas sa marche vers la céleste patrie. Le miracle qui frayoit une route aux enfans de la promesse, n'a pas lieu pour celui qui n'est pas écrit dans le livre de vie:

la main qui suspendoit les eaux, se retire, et les laisse à leur pente naturelle ; le pécheur reste aux prises avec les flots tumultueux des passions, et cette mer orageuse l'investit de toutes parts : *Fluctus feri maris.*

Après quelques vains efforts pour échapper au naufrage, le désespoir s'empare de son ame ; il n'attend plus de ressource de la foiblesse de ses lamentations. Plus il approche du moment décisif, plus ses terreurs augmentent. L'illusion funeste, qui lui faisoit espérer à l'heure de la mort, des grâces de conversion, s'évanouït ; il ne voit plus ce Dieu de miséricorde, toujours prêt à pardonner. Si l'impie sait gémir et éteindre dans ses larmes les feux de la vengeance, sa conscience lui peint un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend, la flamme à la main, porté sur les aîles des tempêtes, et suivi par l'ange de la mort. Il croit déjà entendre la marche redou

table de son juge, la chûte des torrens enflammés, et la mort irrévocable qui le précipite dans l'abyme.

Ministres du Seigneur, vous tâchez en vain de ranimer sa confiance, en lui montrant les plaies du Sauveur, ouvertes pour recevoir tous les hommes; sa conscience crie déjà: Montagnes, montagnes, tombez sur nous, et couvrez-nous devant la face de l'agneau. Tendre Eglise! essuyez vos larmes; cessez vos gémissemens; suspendez ces accens lugubres, qui crient: grâce! grâce sur cette ame! Et vous, justes, prosternés aux pieds des autels, ne vous répandez plus en prières stériles: le temps de la miséricorde est écoulé; le Seigneur a son poids et sa mesure, dans la distribution de ses faveurs; la source de ses grâces est tarie pour un coupable; et vos supplications ne changeront rien aux ordres terribles de sa justice. Tous les efforts, tous les regrets, toutes les larmes de ce pécheur, sont

réprouvés : il mourra dans son péché et dans l'impénitence, livré aux cruelles agitations de sa conscience, abandonné de son Dieu, l'anathème du ciel et de la terre : *In peccato vestro moriemini.*

Ainsi terminent leur carrière, ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à la dernière heure. Les surprises de la mort, ou l'accablement de l'ame pendant la maladie, rendent leur pénitence très-incertaine ; le poids de l'habitude et le refus des grâces, la rendent presque toujours inutile ; la menace du Seigneur a son effet ; ou ils ne peuvent le chercher, ou ils le cherchent inutilement : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Que vous dirai-je après cela, mes frères ; et quelle conséquence devons-nous tirer de ces vérités ? Qu'il faut chercher Dieu, pendant le temps de sa miséricorde ; profiter du moment présent qu'il nous accorde pour faire pénitence ; détester nos crimes, et renon-

cer à nos égaremens, avant que la chaîne des passions ne nous accable sous son poids; vivre enfin, comme les justes, dans la pratique des vertus, si nous voulons mourir, comme eux, dans la paix du Seigneur.

Gravez, ô mon Dieu! ces vérités dans tous les cœurs; et si mes discours ont fait naître quelques desirs de conversion dans les fidèles qui m'écoutent, augmentez ces foibles commencemens de pénitence; ne vous contentez pas de les troubler par la crainte de vos jugemens; purifiez-les encore par l'amour de votre justice, afin que possédant, à la mort, le gage de votre miséricorde, ils participent aux récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE CIEL.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam; quoniam ipsi saturabuntur.

Heureux ceux qui desirent la justice, parce qu'ils seront rassasiés! *S. Mathieu*, chap. 5.

AINSI le Sauveur du monde traçoit à ses disciples, le tableau du bonheur commencé de la félicité parfaite: Heureux ceux qui ont une ardeur vive pour la justice; ce desir pressant qui naît du sentiment d'un besoin! Plus cette ardeur est grande, plus ils sont rapprochés d'un bonheur qu'ils ne peuvent mériter que par la vivacité de leur desir: quoiqu'ils ne soient jamais rasassiés pendant cette vie, ils n'ont

pas cette soif pénible, fatigante des pécheurs qui poursuivent, avec toute la force des passions, des biens périssables; l'eau que Jésus-Christ leur donne, devient en eux une fontaine jaillissante pour la vie éternelle; ils peuvent toujours se désaltérer à cette source de justice, et contenter leur avidité, sans craindre que cette eau leur manque. Voilà le bonheur imparfait du juste; avoir une soif ardente de la justice; ne desirer les autres biens que dans l'ordre de la justice; ne goûter aucun plaisir, aucune joie incompatibles avec la justice; le pouvoir de se désaltérer à cette source, toujours joint à l'espérance d'être enfin rasassié. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur!*

Quelle est donc cette satiété que la gloire céleste ajoute au bonheur imparfait du juste? La voici, mes frères: Je serai rassasié, dit le psalmiste, lorsque votre gloire m'apparoîtra; quand

il n'y aura plus d'énigmes, que les ombres seront dissipées, que la vision détruira l'obscurité de la foi, que la possession assurée, remplacera l'espérance toujours inquiète; alors nous serons rassasiés, et la justice éternelle nous sera communiquée avec la plénitude de l'amour: *Beati qui esuriunt!*

Heureuse patrie, céleste Jérusalem, quand viendra ce jour où nous jouïrons du bonheur des saints, en le partageant avec eux! En attendant ce terme de nos espérances, arrêtons nos regards sur ces grands objets que la foi couvre encore de ses ombres: et pour rendre nos réflexions plus utiles, développons les effets que doit produire sur nous la pensée du ciel: grandeur des récompenses célestes, première partie: effets que doit produire sur nous la pensée du ciel, seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier, le plus agissant desir est celui du bonheur. Il n'y a jamais eu d'homme, dit S. Augustin, sans ce desir; il n'y en a point, il n'y en peut avoir; et quoique le péché soit inséparable du remords, c'est toujours par l'apparence du bonheur qu'il séduit notre cœur. *Ideo mali esse volunt, ne miseri fiant.*

En supposant cette vérité, d'une évidence qui frappe tous les esprits, comment se peut-il que l'homme, toujours pressé par le desir du bonheur, s'en écarte par les efforts mêmes qu'il fait pour y atteindre? Nous en trouvons trois raisons, qui, en découvrant le vide des choses humaines, nous serviront en même temps à mettre dans un plus grand jour, le bonheur du ciel: la première, c'est que tous les biens présens étant insuffisans, et nos erreurs leur donnant trop de prix dans la pour-

suite, l'illusion cesse nécessairement dans la jouissance, et leur insuffisance se fait sentir : la seconde, c'est que le désordre se trouvant dans nos affections pour les biens présens, dès que nous y plaçons tout notre bonheur, le remords empoisonne nécessairement notre jouïssance : la troisième, c'est que les biens présens étant fragiles, sujets au changement et à la vicissitude, la crainte de les perdre, trouble nécessairement leur possession : insuffisance, désordre, instabilité, trois défauts inséparables des biens présens, qui empoisonnent ou qui troublent les faux plaisirs ; défauts toujours suffisans pour fonder ce reproche du psalmite : Jusqu'à quand serez-vous les esclaves du mensonge et de la vanité ? *Filii hominum, usquequo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?*

Or, mes frères, ces mêmes réflexions suffiront pour nous donner une idée juste, quoique imparfaite, des ré-

compenses célestes. Là, il n'y a plus d'erreur et d'insuffisance dans l'objet ; le vrai, le seul bien se montre à découvert et se communique tout entier ; plus de désordre, puisque tout le bonheur est fondé sur l'ordre et la justice ; plus d'instabilité, puisque l'éternité est la seule mesure de notre jouissance : c'est là, que nous entrons dans la joie du Seigneur ; dans cette joie toujours pleine, parce qu'elle est fondée sur la vérité ; toujours pure, parce qu'elle est fondée sur la justice ; toujours calme, parce qu'elle est fondée sur la sécurité : *Gaudium vestrum erit plenum.*

Je dis d'abord joie pleine, parce qu'elle est fondée sur la vérité. Comment, en effet, pourroit-il y avoir de l'erreur ou de l'insuffisance dans cette joie, puisque la vérité souveraine Dieu même, devient notre héritage, notre récompense, trop grande pour nos mérites, quoique proportionnée à son immense bonté : *Ero merces tua*

magna nimis. Le vrai bien se montrera à découvert, et se montrera tout entier; nous le verrons face à face en lui-même; *Facie ad faciem.* Voilà le secret ineffable de la communication du bonheur. Ame raisonnable, ne crains pas de fixer ta grandeur pour t'élever à ces objets sublimes; l'intelligence est ton être, la connoissance de la vérité est ta vie; ton bonheur est de la posséder en l'aimant; au milieu même des ombres qui t'enveloppent, le desir de connoître te presse sans cesse, l'impuissance seule de satisfaire ta curiosité devient un tourment : à peine avertie, par quelques sensations, de l'existence des créatures, le fonds de leur être échappe à tes regards, leurs rapports se confondent; tu ne vois ni la main qui balance les astres dans leur sphère, ni la chaîne merveilleuse qui lie les parties de ce vaste univers : et cependant, avec une vue si confuse, ce spectacle te paroît ravissant; un coin

du voile levé, te jette dans des transports ; chaque découverte augmente tes satisfactions ; et à mesure que tes lumières s'étendent, ton bonheur semble s'accroître. Que seroit-ce, si le voile entier étoit déchiré, si la nature des êtres, le fonds de leur substance, la mesure de leur activité, enfin tous les rapports qu'ils ont pour former la beauté de l'univers, se montroient à découvert? Quel spectacle plus propre à remplir l'esprit de l'homme, à satisfaire son ardeur pour la vérité, que celui qui rassemble sous sa vue claire, distincte, tous les objets que sa curiosité peut embrasser? Eh bien! mes frères, ce n'est encore qu'un foible rayon de cet océan de lumière, où les bienheureux contemplent la vérité dans tout son éclat. Ce n'est plus par des inductions, des analogies, qu'ils parviennent à des conséquences souvent obscures; l'activité de leur esprit s'enfonce pour ainsi dire dans la subs-

tance des êtres; leur perception embrasse à-la-fois les effets et les causes, les parties et l'ensemble, le poids et l'étendue de ces vastes globes, échappés de la main de Dieu, comme des essais de sa puissance; la quantité de forces nécessaires pour balancer les montagnes, et donner à la terre des fondemens inébranlables. Là, le prodige de la création perd son obscurité, et n'en est que plus merveilleux; ils voient comment le néant obéit à la voix du Tout-puissant, comment la lumière brille dès qu'il l'appelle, comment ses menaces tarissent les eaux de la mer et enveloppent les cieux de ténèbres, comment, au seul bruit de sa voix, les nuées s'élèvent des extrémités de la terre, et les vents sortent du secret de ses trésors : *Et educit ventum de thesauris suis.*

Avouons-le, mes frères, ces notions, quoique insuffisantes pour exprimer la joie que les bienheureux goûtent dans

la contemplation de la vérité, nous donnent au moins l'idée d'une satisfaction qui nous manque, et à laquelle nous aspirons. S. Augustin n'a pas dédaigné d'employer ces notions, pour nous élever à des idées plus sublimes. Considérez, nous dit ce père, tout ce qu'il y a de beau dans l'univers : s'il y a tant de grandeur dans les ouvrages de Dieu, quelle est la grandeur qu'il possède en lui-même ! *Si hæc magna sunt, quantus est ipse !* Nous vous dirons donc, en suivant le raisonnement de ce saint docteur, si c'est un spectacle ravissant de connoître, en Dieu, toutes les créatures, de les voir avec ce trait de lumière qui découvre tout, avec cette évidence qui exclut de l'esprit le soupçon même de l'erreur. Que sera-ce de voir le Dieu même des créatures, celui qui est tout par essence, l'Etre immuable, le seul qui puisse dire, *je suis celui qui est.* Les créatures toujours changeantes ne sont pas; c'est moi qui suis en

elles, par ma volonté, et qui prolonge leur existence. Si je la retire, rien ne reste entre mon être et le néant: *Si hæc magna sunt, quantus ipse est?* Et c'est ainsi, mes frères, que les bienheureux jouissent de la vérité souveraine. L'infini auquel ils ne peuvent s'élever, se communique à eux; il devient leur lumière; ils voient Dieu face à face, en lui-même; ils connoissent sa nature infinie, son unité nécessaire, sa perfection sans limites, son bonheur sans bornes, son éternité sans succession, sa puissante volonté qui produit ses termes, sa providence qui dispose tout selon l'ordre de sa sagesse, sa prescience qui appelle toute la suite des générations, dès le commencement: ils voient, enfin, le Dieu de leur foi. Que cette expression est grande! que cette promesse est consolante! Le Dieu de notre foi sera découvert; il n'aura d'autre vêtement, que cette lumière qui répand l'éclat du jour sur

ces vérités, après lesquelles nous soupirons pendant la nuit; qui sont l'objet de notre croyance, de nos desirs, de toutes nos espérances présentes. Trinité sainte! ineffable génération! vous n'êtes plus un secret pour les bienheureux! ils voient le fils unique dans le sein du père : *In sinu patris ;* ils conçoivent cette pensée de Dieu, aussi éternelle, aussi substantielle que sa nature; cet amour aussi substantiel que sa pensée; ils savent tout ce que le Fils reçoit du Père, tout ce que le Saint-esprit reçoit du Père et du Fils, comment il est leur éternelle union. Admirable économie de notre rédemption! chef-d'œuvre de la sagesse éternelle! les saints vous contemplent dans le ciel, avec transport; plus ravis et moins étonnés que nous, parce qu'ils voient clairement dans l'infinie miséricorde, ce que nous avons peine à croire, que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique pour

réparateur : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium daret unigenitum.* Enfin que pourroit-il manquer à la joie des bienheureux, dans la connoissance de la vérité, puisqu'ils sont éclairés par la vérité essentielle, unis à la vérité essentielle ; qu'ils voient toutes les créatures dans la source de l'être, tous les effets dans la cause primitive, et que le secret des productions nécessaires de la divinité, comme celui de ses productions libres, leur est clairement manifesté? Dans les transports qu'excite en eux cette vue de la vérité, ils chantent ce cantique éternel : Seigneur, que votre lumière est belle! sans elle tout est confus, tout est difforme ; notre bonheur est de la contempler, maintenant que vous la rendez accessible, et que nous jouissons de votre vérité souveraine, sans être opprimés par son éclat : *Gaudium de veritate.*

Je dis, en second lieu, joie pure, parce qu'elle est fondée sur l'amour de

la justice ; tout s'enchaîne dans les actes comme dans les puissances de notre ame ; l'évidence entraîne la volonté ; l'amour est une suite nécessaire de la vue claire de la vérité ; et dès que le bien suprême se montre à découvert, le cœur se repose dans cet objet qui remplit tous ses desirs. Ainsi Dieu se communique par l'intelligence, mais c'est au cœur qu'il se donne ; c'est au desir qu'il se livre ; c'est l'amour qui l'embrasse ; c'est par la conformité de nos affections à sa volonté sainte, par l'amour de sa justice éternelle, que nous devenons semblables à lui, capables de goûter le bonheur dont il jouït en lui-même : *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est.*

Comment en effet Dieu nous rend-il semblables à lui dans la vision céleste ? Notre nature, notre intelligence, notre volonté, deviennent-elles infinies, toutes-puissantes, d'une perfection sans limites ? Loin de nous ces pensées su-

perbes; je monterai aux cieux ; j'élèverai un trône au dessus des astres, et je serai semblable au Très-haut : nous entendrions bientôt ce cri terrible, foudroyant, qui écrasa l'orgueil des anges rebelles, et qui les fit tomber du ciel avec la rapidité de l'éclair. Qui est comme Dieu, et qui peut s'égaler à sa puissance? *quis ut Deus?* A vous seul, Seigneur, la gloire, la majesté, l'indépendance : c'est ce que chantent sans interruption les séraphins couvrant leur face devant l'Eternel ; tout ce qui sort du néant, tient toujours du néant; et les bienheureux, éclairés par la vérité souveraine, n'en sont que plus convaincus de la bassesse des créatures, des droits que Dieu a sur elles, de la nécessité de s'anéantir devant sa majesté, et de le préférer à nous-mêmes par un amour éternel. Cependant, ô mon Dieu, vous nous rendrez semblables à vous; nous goûterons le bonheur dont vous jouissez en vous-mêmes,

et vous assurez les justes qu'ils seront comme des dieux : *eritis sicut dii.* Admirable transformation, qui ne se fait pas en élevant notre nature jusqu'à vos perfections infinies, mais en rendant notre volonté conforme en tout à la vôtre ; en produisant en nous, par la vue claire de votre sainteté infinie, cet amour nécessaire de l'ordre, de la vertu, de la justice éternelle, qui nous rend heureux en vous-même, et qui est la source de toute joie pure et inaltérable.

En effet, mes freres, quoique les attributs ne soient pas distingués en Dieu, la sainteté est comme le précis et l'accomplissement de toutes ses perfections ; elle est la source du bonheur, puisqu'elle seule peut rendre pure la jouïssance de tout bien ; sans cette justice éternelle, sans cette opposition essentielle avec le mal, la volonté souveraine ne seroit que redoutable ; et dans notre foible manière de concevoir,

un pouvoir limité dans le bien, excluroit moins l'idée du bonheur, que la toute-puissance compatible avec le péché, le mal et l'erreur; c'est donc parce que la sainteté, la justice, se trouvent dans tous les attributs de Dieu, qu'il possède le bonheur parfait. C'est parce que sa sainteté et son être ne sont qu'un; parce qu'il est également indéfectible par sa nature, et bienfaisant par sa volonté, qu'il est heureux en lui-même; et c'est en nous faisant participans de sa justice, en rendant nos affections conformes à sa volonté indéfectible, que nous devenons semblables à lui; capables de goûter son bonheur, d'être enivrés de ces torrens de joie pure qui surmontent la capacité de notre ame: *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est.*

Aussi le cri le plus grand et le plus uniforme, le plus persévérant que poussent les bienheureux dans le ciel, est celui par lequel ils célèbrent cette sainteté

sainteté de Dieu, S. Jean les entend dans l'Apocalypse; ils ne cessent de crier jour et nuit, ils crient l'un à l'autre, dit Isaïe, saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées! toute la terre est remplie de la gloire de sa sainteté; *sanctus, sanctus, sanctus, plena est terra gloriâ ejus.* Telle est l'essence du bonheur des justes, la source pure de leurs transports, voir la sainteté infinie de Dieu, l'aimer, lui être assujettis; se réjouir de ce qu'elle règne pleinement sur leur volonté, et que rien dans leurs affections ne s'oppose à sa justice. Malheur à nous, mes frères, si en vous entretenant de ces objets sublimes, nous réveillions dans votre esprit des pensées terrestres, et si nous étendions la concupiscence jusques dans le ciel, en vous y présentant la jouissance des biens de la concupiscence! Citoyens de Jérusalem, disoit S. Augustin, retranchez toutes pensées, tous desirs charnels, si vous voulez vous élever à

votre patrie ; n'imaginez pas dans la maison de Dieu, ce qui peut faire le charme d'une vie sensuelle ; les joies du ciel ne ressemblent point à celles de la terre ; elles sont pures et majestueuses ; elles sont les épanchemens d'une ame qui porte en elle-même la source du bonheur, et qui dégagée des sens, sans le secours de ces fragiles instrumens, voit en Dieu toutes les beautés, et jouit de tous les biens dans sa justice. Nous serons remplis de tous biens dans votre maison, dit le Prophète, parce que votre temple est saint et qu'il est admirable en justice. *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate.*

Amour de la justice ! soif toujours rassasiée de la justice ! affection sublime, qui peut seule sanctifier l'homme ! comment exprimer tes transports ! Sans doute la vertu forme, même ici-bas, la plus douce jouissance pour le cœur, et le plus beau spectacle pour la raison ?

mais quand la justice éternelle se communique à nous avec la plénitude de l'amour, c'est un fleuve impétueux, un torrent de délices, selon l'expression de l'écriture : il élève, il élargit le cœur de l'homme, afin qu'il puisse suffire à cette abondance de joie, dont Dieu prend plaisir à l'enivrer: *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.* Les défiances, les jalousies, les desirs impuissans, les vaines espérances, tous les maux sont loin de cet heureux séjour; l'amitié y trouve sa jouissance parfaite ; le bonheur des autres étend et redouble le nôtre ; les ames sont à découvert ; elles ne montrent que les sentimens que l'on desire ; et l'on est assuré que ces sentimens subsisteront sans s'affoiblir. La conformité divine, qui unit les bienheureux, fait qu'ils n'ont tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur: l'inégalité même des dons ne troublera pas leur union; ils ne verront dans cette inégalité, qu'un

sujet de louer la miséricorde, parce qu'ils ne peuvent aimer et desirer que ce qui lui plaît: *Non erit invidia imparis caritatis, quia regnabit in omnibus unitas caritatis.* Le goût sublime de la vérité, de la vertu, les domine avec tant d'empire, qu'ils n'ont aucune affection pour tout ce qui manque du sceau de la justice éternelle. Une jouissance si pure, est sans interruption, sans lassitude: ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble; ils sont toujours dans ce saisissement qu'éprouve le cœur, lorsqu'il atteint un bien, long-temps desiré; et cette vivacité de joie ne languit, ne s'affoiblit plus. Associés à cette royauté de Jésus-Christ, à qui tout est soumis, ils règnent tous ensemble, non sur des trônes chancelans et fragiles, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; pleinement assurés qu'en aimant la justice éternelle, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne

s'oppose à la volonté divine : *Gaudium de justitia.*

Je dis enfin, joie toujours calme, parce qu'elle est fondée sur la sécurité : *Gaudium de securitate.* Tout change ici-bas ; tout se ressent de notre fragilité, de notre inconstance. Aucune jouissance ne peut avoir le calme de la sécurité : l'éclat de la fleur des jardins, le souffle passager des vents, sont l'image dont l'Esprit-saint se sert pour peindre l'étonnante mobilité de notre existence : celle de notre volonté ne peut être fixée ; chaque desir en appelle un autre ; chaque jour emploie toute notre activité, dans la poursuite des bagatelles pénibles, et finit par redemander des forces à la nuit. Trompés par l'espérance, séduits par l'illusion, on sollicite successivement mille objets, dont aucun ne satisfait : les plus heureux ne font que revenir du trouble de la joie, au trouble de la crainte. On ne s'arrête pas même,

lorsque sur un sol plus desséché, la vieillesse traîne ses pas chancelans et douloureux : la mort, toujours menaçante, toujours répandant ses ombres sur nos jours les plus brillans, porte enfin le coup fatal ; et tous les biens présens se trouvent aussi loin de nous, que si jamais ils ne nous eussent appartenu. Que reste-t-il alors ? La vertu, la justice, Dieu qui est tout ; sa bonté qui surpasse, dans ses dons, la promesse du centuple ; sa main magnifique, qui ouvre les portes éternelles, et qui verse à grands flots le bonheur inépuisable. Justes ! ames saintes ! qui toujours élevés par le pressentiment sublime de votre destinée, toujours agrandis par vos espérances, repoussiez avec dédain le phantôme du monde, en suivant votre essor vers l'immortalité, vous serez toujours vivans devant Dieu ! La mort a été engloutie par votre victoire ; le sein du tombeau vous a enfantés à la vie véritable, à cette vie où

tout est réel, solide, permanent, immuable. Votre joie n'a-t-elle pas été aussi calme, que délicieuse et vive, lorsque triomphant du temps, de la vicissitude, vous avez été renouvelés dans la jeunesse éternelle? Lorsque dégagés des liens fragiles, plongés dans le sein de Dieu, environnés de son immortalité, vous avez poussé au fond de votre cœur, ce cri du bonheur? Tous les biens sont à moi, et ils y sont à jamais: la main qui me les prodigue, est inépuisable; sa miséricorde développera toujours la même magnificence; et en remplissant mon ame du sentiment de la félicité, elle y place encore l'assurance que cette miséricorde sera éternelle: *In æternum misericordia ejus.* Arrêtons-nous, mes frères. La seule idée de cette éternité accable notre esprit: notre cœur, trop foible, succombe sous le poids de cette immense félicité. Qu'il nous suffise de vous dire avec saint Augustin, que dans le ciel

la joie est calme, parce que la possession est assurée; qu'il n'y a point de changement, de dépérissement, de réparation, d'accroissement, de diminution, parce que tout y est, pour ainsi dire, en un seul instant, ce qu'il sera toujours; que la paix naissante de la plénitude de satisfaction environne la sainte cité, comme une barrière qu'aucun desir ne peut franchir: *Qui posuit fines tuos pacem;* que la nuit ne couvre plus de ses ombres, le spectacle ravissant de la céleste Jérusalem, parce que le soleil de justice ne s'y couche plus, et que le Seigneur est lui-même son éternel flambeau: enfin, que les bienheureux jouissent sans dégoût, et possèdent sans crainte; que tous les ornemens de leur triomphe, ont l'éclat et la durée de l'immortalité; qu'en aimant, en louant la justice infinie, ils ne sont sujets ni à l'ennui, ni à la lassitude, parce que cet amour, cette louange continuelle, ne sont plus

un effort : c'est la pente du cœur, un plaisir, un besoin, une nécessité. *Noli timere ne non semper possis laudare, quem semper poteris amare.* Vous avez vu la grandeur des récompenses célestes ; il me reste à vous faire voir les effets que doit produire sur nous la pensée du ciel.

SECONDE PARTIE.

L'APÔTRE saint Paul, en traçant aux fidèles un tableau de la vie chrétienne, la représente comme une course pénible, soutenue, animée sans cesse par l'attrait des récompenses éternelles. Voyez, dit-il, ces athlètes dans la carrière ; que de travaux ! que de privations ils supportent ! Et cependant la seule espérance d'une gloire passagère, les arme de ce courage qui ne les abandonne jamais. Ainsi, le juste, animé par une gloire incorruptible, s'élance sans cesse vers ce but, supporte tout

pour l'obtenir, entreprend tout pour le mériter, combat jusqu'à ce qu'il tombe; et quand la mort l'a renversé, c'est alors qu'il a vaincu; que Dieu devient sa conquête; et que dégagé de tout obstacle, il saisit la couronne dans le sein du repos éternel. Nous conclurons donc, mes frères, comme l'Apôtre: Entrez dans la carrière du salut avec ardeur; ne cessez pas de courir, jusqu'à ce que vous soyez au terme: *Sic currite ut comprehendatis.* Tels sont les effets que doit produire en nous la pensée du ciel. Je les réduis à trois, qui les renferment tous: Chercher sur la terre les vraies satisfactions dans la vertu, et les consolations dans nos espérances; conserver un desir toujours dominant des biens éternels; tendre sans cesse à un accroissement de mérites: *Sic currite ut comprehendatis.*

Et d'abord n'est-il pas évident que la pensée du ciel doit nous déterminer à ne chercher les vraies satisfactions, que

dans la vertu, et les consolations, que dans nos espérances? Si nous sommes bien persuadés qu'il ne peut y avoir de bonheur sans la justice; si dans ces journées laborieuses où il faut combattre, résister à l'attrait de la prospérité, ou se relever sous le poids de l'adversité, les disgrâces, la douleur, les remords, nous menacent sans cesse; quelle autre ressource nous reste-t-il, que de nous jeter entre les bras de la vertu, qui embellit toutes les satisfactions par son attrait, et qui diminue toutes nos peines par la grandeur des espérances?

Nous l'avouons, mes frères, en soupirant sur la destinée de l'homme; la félicité parfaite ne se trouve pas plus dans la vie présente, que la justice parfaite: la paix ne peut s'y reposer; le bonheur est trop chancelant; l'abondance, quand elle n'est pas un écueil funeste, est plutôt un soulagement dans le malheur, qu'une possession

capable de nous rendre heureux : *Miserorum solatia, non præmia beatorum.* La vertu même qui promet tout dans l'avenir, n'est qu'une consolation dans nos gémissemens ; elle ne règne pas avec assez d'empire, pour tarir la source de nos larmes ; elle est fatiguée par ses combats, sans cesse arrêtée par des obstacles dans sa marche pénible ; et l'effort qu'elle fait contre les penchans, est proprement, dit saint Augustin, la misère et l'affliction du juste : *Colluctatio quædam est, et ipsa colluctatio pressura est.*

N'affoiblissons cependant pas l'idée d'un Dieu bienfaisant, en chargeant le tableau des misères humaines ; et en adorant sa justice qui a puni des coupables, ne calomnions pas sa miséricorde. L'homme, dans ce lieu d'exil, est encore l'objet des complaisances du Créateur. S'il ne peut atteindre à la perfection, à la stabilité du bonheur, il peut goûter des satis-

factions toujours solides, quand elles sont jointes aux charmes de la vertu. Dieu qui fera notre félicité, en se donnant tout entier, nous prépare, en quelque sorte, à cette jouissance, en se communiquant à notre cœur, par les biens présens, qui sont des écoulemens de son infinie bonté. C'est pour nous que sa main libérale fait éclore toutes les richesses de l'univers. Tant de bienfaits doivent avoir de l'attrait pour nos cœurs, même dans l'ordre de sa providence. Justes ! acceptez ses dons, et que le sentiment vif de ses bienfaits, soit le premier hommage de votre reconnoissance ! mais n'en usez que pour vous élever à Dieu, pour vous attacher plus fortement à lui ; n'en usez que dans la piété, la justice, la tempérance, la miséricorde, la soumission à la loi sainte ; sans cet usage vertueux, tout l'attrait de la prospérité se tourne en remords ; car la même justice qui consommera notre félicité

dans le ciel, peut seule l'ébaucher sur la terre ; et toutes les satisfactions solides, ont pour base l'union de l'ame avec la vertu. Tel est le plan du bonheur tracé par la sagesse éternelle ; on ne peut s'en écarter, sans se jeter dans un abyme de maux. La plus grande prospérité placera-t-elle la joie dans le cœur du méchant ? Ses faux plaisirs ne lui rendent-ils pas son existence si pénible, qu'ils ne finissent que par le desir de l'anéantissement? Oui, mes frères, les seules satisfactions de la vertu s'accroissent par la jouïssance, triomphent du temps, et s'embellissent par l'éclat de l'éternité : que la pensée du ciel, en vous rappelant votre origine, votre destination, vous fasse donc rejeter tout usage des biens présens, qui manque du sceau de la vertu ; qu'elle vous tienne au milieu des prospérités, comme un voyageur dans un pays étranger, qui use de l'abondance de ses productions sans engager sa li-

berté, et ne perd jamais le sentiment de la tendresse qui l'attache à sa patrie : *Non gaudebit civis, qui non suspirat peregrinus.*

Ce n'est pas assez que la pensée du ciel nous fasse résister à l'attrait de la prospérité ; elle doit encore nous faire triompher de l'adversité, en nous montrant notre consolation dans nos espérances. Et seroit-il besoin de multiplier les preuves d'une vérité que la voix intime du sentiment réclame sans cesse ? faudroit-il vous pousser avec effort vers une consolation où tout le poids du malheur nous entraîne ? quelle autre ressource peut nous rester dans des maux inévitables, que celle de puiser des forces dans la grandeur de nos espérances, d'embrasser le bonheur futur, de l'augmenter par notre soumission à la volonté divine? Oui, l'ame du malheureux, flétrie par le chagrin, accablée par la douleur, se dilate encore par le pressentiment de l'immortalité, et repose

ses pensées agitées, dans le calme de l'éternité ; le juste même, quoique fortifié par les consolations de la grâce, quoique épris de la vertu, avoue que tous ses charmes, toutes ses satisfactions, ne sont qu'un foible dédommagement de ses peines, de ses combats ; que son salaire, son appui solide est dans les récompenses célestes ; et que la vertu parée de tous ses attraits, ne peut ni se suffire à elle-même, ni nous soutenir contre les maux présens, si elle n'attend rien de l'avenir. Loin de nous les rêveries d'un stoïcisme orgueilleux, qui croyoit que le sage pouvoit se contenter de lui-même, se soutenir par ses propres forces, se roidir contre la douleur, et braver la mort, en ne voyant que le néant au-delà du tombeau ; vain délire, qui ne produisant l'élévation que dans les idées, laissoit le cœur vide, affaissé, sans consolation. Pensée du ciel, douces espérances de la foi chrétienne ! vous seules pouvez

placer une solide élévation dans le cœur de l'homme, le rendre supérieur aux maux qui l'accablent, en lui montrant les portes éternelles qui s'ouvrent pour le recevoir ; par vous tout s'éclaircit, l'ordre se rétablit, le crime triomphant et la vertu souffrante n'accusent plus la providence ; soutenus par votre force, les martyrs plongés dans les flammes dévorantes, ont montré une intrépidité sans faste. Les habitans de la sainte Jérusalem ont marché constamment à travers les épreuves, les tribulations, les disgrâces, et se sont enfin emparés de la couronne incorruptible ; souvent persécutés, accablés par l'infirmité, ils ont appelé l'espérance, et elle a ranimé dans leur cœur la joie, la confiance, en faisant briller à leurs yeux l'aurore du jour éternel ; elle leur a fait goûter cette béatitude que le monde ne peut comprendre. Heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume

des cieux leur appartient ! et ils ont embrassé la croix de Jésus-Christ; ils n'ont plus regardé leurs afflictions, que comme des moyens de salut ; leurs peines, comme des expiations; leurs disgrâces, comme des avertissemens de ne pas trop s'attacher à des biens si passagers, et de chercher le bonheur dans une gloire immortelle : *docet amare meliora, per amaritudinem inferiorum.* (August. de civit. Dei.)

Le second effet de la pensée du ciel, est un desir dominant des biens éternels. Sainte Jérusalem, s'écrioit le prophète, si les bords fleuris et fertiles du fleuve de Babylone me font oublier l'héritage du peuple choisi, puissé-je m'oublier moi-même ; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse de publier tes louanges ; si je ne te salue pas tous les jours avant l'aurore, et si l'espérance de te revoir n'est pas la première source de toutes les joies que je goûterai dans mon exil ! *Si non*

proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. Image bien vraie, bien frappante de cet amour des biens éternels, que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs. Et je dis un amour dominant; car sans blâmer, sans rejeter ces desirs plus foibles que l'Esprit saint inspire aux pécheurs, qui accompagnent l'espérance dans leur cœur, et qui préparent leur justification; c'est cependant une vérité de foi, que l'amour dominant des biens futurs, peut seul les mériter, et que le juste seul a droit d'aspirer à des récompenses, qu'il reçoit des mains de la justice éternelle. C'est donc cet amour que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs, puisque notre premier but, notre première destination sur la terre est de le mériter : sans cet amour dominant, le fardeau du siècle nous subjugue encore, en nous accablant; nous restons assoupis dans les délices de Babylone; Jérusalem n'est pas la première source de nos joies; nous tournons nos

regards languissans vers la patrie, tandis que nos cœurs rampent sur la terre ; nous sourions peut-être avec quelque complaisance à l'espérance qui nous appelle, et nous refusons en même temps d'entrer dans le chemin que sa main nous trace pour arriver au terme ; on ne dédaigne pas les biens du ciel, mais on se contente de ceux de la terre ; on n'a pas cette soif de justice qui trouve insuffisans tous les biens du monde ; ces élans de l'Esprit-saint, qui nous poussent vers le ciel, et qui le sollicitent pour nous par des gémissemens ineffables : *postulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus.* Ah, mes frères ! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde ; n'enfonçons pas nos cœurs dans cette poussière que nous foulons sous nos pieds ; en cherchant quelques consolations dans cette région de larmes, en donnant quelque appui à notre fragile existence, ne perdons pas de vue cet avenir où rien ne doit cesser pour

nous, que la misère et la peine. Malheur à l'homme assez consolé sur la terre, pour perdre le sentiment de préférence qu'il doit à sa patrie; qui trouve assez d'attraits dans les biens présens, pour n'être pas averti par leur insuffisance, qu'il ne doit point y fixer son cœur; qui ne sent plus la grandeur d'une ame immortelle; qui est peu touché de ses espérances, et qui oublie que sa destination est de prendre possession de Dieu-même! S. Augustin nous assure que cette disposition suppose et laisse le cœur dans l'état du crime: celui, nous dit-il, qui ne se croit pas malheureux sur la terre, non par des peines temporelles, mais parce qu'il est séparé de Dieu, sujet au péché, toujours en danger de perdre le bonheur auquel il aspire; celui qui, dans l'abondance de ces biens, ne gémit pas pour le ciel, ne doit pas espérer la félicité: *Ille sperat felicitatem, qui confitetur infelicitatem.* Voulez-vous savoir, ajoute

ce père, si vous n'en êtes pas indignes ? N'examinez pas si vous êtes dans l'abondance, ou dans l'indigence; dans la santé, ou dans l'infirmité; sondez vos cœurs, voyez si vous y portez un sentiment de préférence pour les biens éternels ; car Dieu juge les hommes par leurs desirs, non par leurs trésors ou par leurs maisons : *Divites et pauperes in corde interrogat Deus, non in arcâ et domo.* Consultez donc cette voix du sentiment; voyez ce que peut sur vous la pensée du ciel. Si vous aviez l'assurance d'être comblé des biens temporels, et que Dieu vous dît : Voilà votre partage, mais vous ne me verrez pas face à face; seriez-vous satisfaits de cette destinée ? Eh bien! continue ce père, celui qui diroit : Me voilà dans une abondance de biens qui suffit à mon cœur, je me tiens heureux, et je ne desire rien davantage : celui-là n'a pas cet amour que doit produire en nous la pensée du

ciel ; il ne gémit pas comme étranger sur la terre : *Nondum cœpit esse amator Dei, nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Enfin, la pensée du ciel doit nous faire tendre à un accroissement continuel de mérites. Cette vérité, mes frères, est une conséquence nécessaire de celle que nous venons d'établir. Dès que la pensée du bonheur futur nous inspire un desir dominant des biens éternels ; dès que nous plaçons notre trésor dans le ciel, est-il possible que tous nos efforts ne tendent pas à augmenter ce trésor, à multiplier les œuvres de pénitence, de justice, de miséricorde, qui portent des fruits d'immortalité ? n'est-ce pas cet accroissement de mérites qui achève en nous l'image de Jésus-Christ notre Sauveur, dont nous sommes les cohéritiers, qui est entré dans la gloire, en prenant tout à-la-fois possession de l'héritage par droit de naissance, et à

titre de conquête ? La grâce sanctifiante, en nous rendant enfans de Dieu, nous donne à la vérité, le droit à l'héritage : mais c'est en combattant comme des athlètes généreux jusqu'à la mort ; en nous unissant à Jésus-Christ triomphant par la croix ; en lutant sans cesse contre les passions ; en achevant la destruction du péché ; en soumettant de plus en plus nos affections à la charité, que nous conservons ce droit à l'héritage, et que nous augmentons le poids de la couronne incorruptible : *Æternum gloriæ pondus operatur.*

Tel est, mes frères, cet accroissement de mérites, ce triomphe continuel sur les passions, auquel doit nous faire tendre la pensée du ciel. Considérez la grandeur des récompenses qui couronneront vos triomphes, évaluez le prix de tant d'efforts, disoit S. Jérôme à une vierge sainte, pour la soutenir dans ces combats contre les penchans, où la vertu si souvent attaquée

peut

peut s'affoiblir par ses propres victoires. Pensez jour et nuit à ce moment où, environné du chœur des anges et des vierges, vous direz avec l'époux : enfin j'ai trouvé celui que cherchoit mon ame : *Inveni quem quæsivit anima mea.* Cette pensée vous rendra supérieur à ces obstacles qui arrêtent votre course ; les inquiétudes de l'absence et la durée des efforts se changeront en consolations, lorsque vous songerez aux récompenses promises à votre fidélité : *In his nocturnus, in hoc anima rursus evigilet.* Habitans de la céleste Jérusalem que nous honorons comme nos modèles, avec l'espérance d'être vos concitoyens, n'est-ce pas la pensée du ciel qui vous a rendus invincibles dans les combats, forts contre vous-mêmes, fidèles à la loi du Seigneur, et constans à vous avancer vers le terme, par un accroissement continuel de mérites? Sujets à nos foiblesses, exposés aux mêmes tentations,

environnés des mêmes périls, votre ferveur animée par les récompenses, surmontoit tous ces obstacles. C'étoit assez pour hâter votre marche, d'entendre dire au psalmiste que vous alliez dans la maison du Seigneur ; vous répondiez : ô Jérusalem ! qui pourra me détourner de tes voies ? me voilà debout, mes pieds sont en mouvement, et tout mon être s'élance pour entrer dans la joie : *Stantes erant pedes nostri, in atriis tuis, Jerusalem.* Entraînés par cette ferveur qui tend sans cesse à l'accroissement des mérites, emportés, pour ainsi dire, par cette soif de justice, qui cherche à se désaltérer dans sa source, des hommes de toutes les conditions se sont élevés au mépris du monde, jusqu'à se dépouiller de ses biens, jusqu'à s'enterrer pour le siècle, jusqu'à traîner dans les déserts, les restes d'un corps affaissé sous le poids de la pénitence. Quel autre motif pouvoit les soutenir dans une carrière si

pénible, que l'assurance qu'ils trouveroient dans le ciel, le prix de leurs mérites, leur repos, leur couronne, et que ce corps mis en terre sans force et sans mouvement, en sortiroit plein de vie et de vigueur? *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.*

N'exagérons cependant pas, mes frères; n'augmentons pas les inquiétudes de ces ames qui craignent de n'avoir rien fait pour leur salut, en remplissant les devoirs de leur état, et qui ne peuvent trouver le repos, dans un doux abandon, sur le sein de la divine miséricorde! Non, cet accroissement de mérites, auquel la pensée du ciel doit nous faire aspirer, ne consiste pas à étendre nos obligations; à faire de la perfection ou des conseils, la règle des devoirs; à prendre pour modèles les actions de tous les saints; à chercher la sécurité de la retraite, dans les fonctions de la vie civile. Tous nos devoirs sont déterminés par l'état où

la providence nous a placés, et c'est se soustraire à sa volonté sainte, que de s'en écarter : ainsi cet accroissement de mérites, ne peut consister que dans une fidélité plus grande à remplir les devoirs de son état ; dans une attention continuelle à combattre les passions qui s'opposent à l'accomplissement de ces devoirs ; dans une soif de justice, qui croît sans cesse en s'unissant à sa source ; dans une soumission plus parfaite à l'empire de la charité, qui peut seule mériter les récompenses éternelles. C'est ainsi que le juste, animé par la pensée du ciel, remplit le cours de sa vie, en marchant vers le terme, goûte chaque jour la douceur d'augmenter ses mérites, donne à chaque instant une valeur infinie, et à sa dernière heure, un prix que l'éternité seule peut payer.

Avançons donc, mes frères, vers ce terme ; que nos mains soient tou-

jours étendues pour saisir la couronne : *Sic currite ut comprehendatis.* Achevons à grands traits cette image que Dieu a tracée dans nos ames par la création, qu'il a réparée par la rédemption, et qui sera parfaite dans la consommation de la gloire ; que la pensée du ciel nous persuade que les seules satisfactions solides, le seul bonheur permanent, ont la justice pour base inébranlable. Heureux si nous disons avec le psalmiste, je me suis réjouï, Seigneur, en entendant parler de votre règne : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Dans les transports de ma joie, mon cœur ne poussoit plus que ce cri du desir : qu'il arrive enfin, ce règne où nous trouvons tout bien, en vous possédant ! *Adveniat regnum tuum !* Ce règne, où les plus brillans objets de la terre, ne paroissent qu'une vapeur grossière ; où tous les empires ne pèsent qu'un grain de poussière ; où tous les regards ne sont fixés que sur des

objets immortels ; où nos cœurs remplis de la présence de Dieu, se reposent dans sa bienheureuse jouïssance.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA VIGILANCE

CHRÉTIENNE.

Omnibus dico, vigilate.

Je vous dis à tous, veillez. *S. Marc*, chap. 13.

TEL est, mes frères, le plus important des devoirs, puisqu'il est nécessaire pour accomplir tous les autres. L'homme foible et exposé à la tentation, ne peut se soutenir dans la justice, que par les précautions. Les piéges qui l'environnent; les exemples qui l'entraînent; les objets qui l'amollissent; les occasions qui le surprennent; les complaisances qui l'affoiblissent; les prospérités qui le corrompent; ses pro-

pres penchans ; ce goût pour les plaisirs ; cette paresse à qui tout coûte ; cette inconstance du cœur, qui se lasse bientôt de l'uniformité de la règle ; tout est danger pour la vertu ; et si ses yeux se ferment sur les périls ; s'il laisse agir les causes qui développent les passions, l'attrait du vice prend le dessus ; les penchans se fortifient ; et des chûtes, que sa circonspection auroit pu prévenir, deviennent inévitables par sa négligence.

La vigilance est donc nécessaire à tous les hommes, puisqu'ils sont tous exposés à la tentation : *Omnibus dico, vigilate.* Environnés de périls, il faut qu'ils les voient, et qu'ils les évitent ; qu'ils connoissent les causes qui affoiblissent la vertu, et qu'ils usent des précautions qui peuvent empêcher l'action de ces causes : deux objets que la vigilance chrétienne doit embrasser, et qui formeront le plan de ce discours. Quelles sont les causes qui affoiblissent

les vertus? première Partie: Quelles sont les précautions que nous devons employer? seconde Partie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La fausse sécurité peut naître de la présomption, qui voit le danger, sans le craindre; ou de l'ignorance, qui se jette dans le péril, sans l'appercevoir: mais la vigilance se relâche plus souvent, par l'illusion qui déguise le danger, que par la confiance qui le brave. La piété chrétienne est trop frappée des suites funestes du péché, elle connoît trop sa foiblesse, pour se rassurer contre les tentations décidées; elle se croit en sûreté, lorsqu'elle est sans précaution; et ses chûtes seroient rares, si elle appercevoit toujours le premier pas qui la conduit au crime. Le péché commence par cette négligence, qui ne s'alarme pas des progrès insensibles du vice; et il se consomme par cette

foiblesse de la volonté, qui ne peut plus lui résister, lorsqu'il a pris tout son empire. Nous tombons, parce que nous n'appercevons pas les gradations qui rapprochent le précipice ; que nous ne voyons le crime, que dans ses causes immédiates, et jamais dans celles qui le préparent, quoique leur enchaînement rende cet effet infaillible.

La vigilance doit donc s'attacher à connoître tous les écueils de la vertu ; être en garde contre les erreurs qui la séduisent ; rechercher les causes qui peuvent la détruire, et réunir plutôt ses efforts contre celles qui disposent aux crimes, que contre celles qui les consomment. Or, ces causes qui affoiblissent les vertus, sont notre tiédeur, qui ménage les restes des passions ; les mœurs du monde, qui augmentent leur action ; nos erreurs, qui les couvrent du voile de la piété : trois dangers, sur lesquels tout fidèle doit veiller. *Omnibus dico, vigilate.*

Notre tiédeur qui ménage les restes des passions, est la première cause qui affoiblit les vertus : la piété véritable, celle qui est dans le cœur, et qui fait le bien, parce qu'elle l'aime, renferme un attachement constant à l'ordre ; un sentiment de préférence pour les biens éternels ; une disposition de sacrifier tous les avantages temporels. Dès que ce sentiment de préférence s'affoiblit, la vertu devient pénible ; et dès qu'il cesse, elle n'existe plus. Quand les passions déploient toute l'activité de l'ame sur leur objet, le crime est déjà dans le cœur. Ce n'est plus son injustice qui arrête ; et s'il ne passe pas dans toutes les actions, c'est qu'il n'est pas toujours utile.

Or, les penchans qui tendent à affoiblir cet amour de la justice, survivent à notre conversion. La charité qui fait mourir le péché dans nos ames, ne détruit pas ses causes ; le crime n'est plus dans la volonté ; mais l'attrait des

biens présens reste dans le cœur; les inclinations qui ont formé tant de desirs déréglés, y habitent encore; elles nous sont laissées, pour servir d'exercice à la vertu, qui n'est pendant cette vie qu'une situation d'efforts. Il faut les combattre sans cesse: tout ce qui les flatte, les enflamme; toute indulgence les rend plus indomptables; la mollesse qui cherche des adoucissemens, assure leur victoire; le temps de leur résister, passe avec l'instant que nous employons à les ménager; et notre foiblesse est si grande, qu'il n'y a presque jamais d'intervalle entre le relâchement de la vertu, et le triomphe du vice.

Et voilà, mes frères, le danger de cette tiédeur qui ménage les passions. Indulgente pour la cupidité, elle n'aspire plus à la détruire; elle se contente de lui prescrire des limites: facile à accorder aux penchans, tout ce qui flatte l'amour-propre, elle ne leur refuse que l'excès qui troubleroit la cons-

cience ; attentive à éviter ce qu'il y a de pénible dans le vice et dans la vertu, elle a presque autant de répugnance pour le devoir qui gêne, que pour le vice qui alarme. Ce n'est plus cette chaleur de l'ame, qui transporte rapidement dans le chemin de la perfection, sans considérer les obstacles : c'est cette mollesse qui craint toute espèce d'efforts, et qui cède, dès qu'il faut combattre ; cette foiblesse d'un cœur qui partage ses affections, qui balance entre l'homme et le monde, qui n'a point de goût décidé, et qui est aussi éloignée des ardeurs d'une piété fidèle, que des excès d'un égarement profane : tout ce qui ne présente pas l'idée du crime; la sensualité; les délicatesses sur l'honneur; les animosités, qui n'inspirent pas les fureurs de la vengeance; les vivacités de l'ambition, qui ne mènent pas à l'injustice; les vues de plaire, qui ne sont pas animées par le desir de corrompre;

toutes les infidélités, qui ne placent pas le remords dans le cœur, quoiqu'elles laissent des dispositions au péché; tout ce qui prépare au crime, ne l'alarme plus, pourvu qu'il reste quelque espérance de ne pas le consommer. Elle perd, dit saint Jérôme, cette défiance salutaire, qui éloigne les chûtes, en évitant les dangers; qui soutient plutôt la vertu par les précautions, que par les efforts; et qui vise plus à prévenir le mal, qu'à l'arrêter dans ses progrès: *Ibi te maximè oportet observare peccatum, ubi nasci solet.*

Que cette disposition, mes frères, est dangereuse! Vous pensez pouvoir allier Dieu et le monde, mêler l'attrait des plaisirs aux rigueurs de la pénitence, conserver de la mollesse dans les mœurs, et de la sévérité dans la vertu, choisir entre les objets qui flattent l'amour-propre, permettre à la sensualité les infidélités légères, et éviter les chûtes éclatantes: ne voyez-

vous pas que vous laissez agir toutes les causes du vice, que les passions se fortifient par les ménagemens, et qu'elles ne respectent plus de bornes, dès qu'elles sont enflammées; qu'elles séduisent, avant que de corrompre; qu'elles marchent sourdement, pour n'être pas apperçues; qu'elles se plient même à la modération, pour parvenir plus sûrement à l'excès; qu'elles rapprochent du vice par des gradations insensibles, pour ne pas troubler notre sérénité : mais qu'elles formeront enfin des dispositions si voisines du crime, que votre cœur enfantera l'iniquité sans douleur; la charité s'éteindra dans votre ame, comme la vie dans un malade consumé par la langueur; le dernier soupir ressemblera à celui qui le précède, et ne coûtera pas plus d'efforts. Arrêtez le mal dans sa naissance, mettez-vous à couvert de l'étincelle, puisque vous ne savez pas jusqu'où peut aller l'embrâsement; votre sûreté n'est

que dans cette vigilance qui réprime les passions, avant qu'elles aient pris tout leur empire : quand elles seront dans toute leur force, vous n'aurez plus que de la foiblesse. David ne fut qu'indiscret, en jetant des regards sur Bethsabée ; il ne prévoyoit pas qu'il deviendroit adultère et homicide. Que ceux donc, s'écrie S. Augustin, qui ne sont pas tombés, écoutent, afin qu'ils se gardent de tomber ; qu'ils voient l'homme le plus doux, le cœur le plus droit, l'ami le plus tendre, devenu perfide, féroce, inhumain, parce qu'il n'a pas fermé son cœur aux premières impressions de la volupté ; plus criminel que Saül, plus injuste qu'Achab, David embrasse en un instant tous les forfaits : d'abord, assez lâche pour vouloir séduire la probité d'Urie ; dès que la générosité de ce fidèle serviteur déconcerte les artifices de sa passion, il devient assez cruel pour immoler la vertu qu'il n'a pu corrompre. Hélas !

des ames ferventes se trouvent souvent dans des tentations si fortes, qu'elles ne peuvent attendre leur salut, que de celui qui commande à la tempête. Quelquefois la maison bâtie sur le roc, est renversée par l'orage; comment l'édifice, dont les fondemens sont affoiblis, pourra-t-il résister ? comment pourront se soutenir des cœurs à demi séduits, des ames accoutumées à flatter leurs passions, et qui ont déja tant de répugnance pour l'austérité des devoirs ? Seront-elles préservées des chûtes éclatantes, par cette vaine sagesse qui cherche un équilibre chimérique entre le vice et la vertu; qui excuse, par notre foiblesse, ce qu'elle refuse à la charité ; et qui justifie, par la modération, ce qu'elle accorde à l'amour-propre ? comme si des penchans, qui ne connoissent pas même de bornes dans le crime, pouvoient s'en tenir à celles de la tiédeur ! comme si des passions, qui ne sont pas satisfaites par les excès, pouvoient être

fixées par des adoucissemens ! Ah ! mes frères, que ces cœurs si froids, si réservés dans la vertu, sont près d'être sensibles à l'attrait du vice ! Il est impossible de conserver cet état de langueur, qui livre l'homme au dégoût de soi-même, et notre premier effort est pour en sortir ! il se trouve peu de ces ames indolentes, dont les affections sont si foibles, qu'elles peuvent être contraires ; dont les goûts formés par l'attrait du plaisir, et déterminés par l'amour du repos, embrassent également le vice qui flatte, et la vertu qui ne gêne pas ; dont le cœur à peine effleuré par le sentiment, est toujours languissant dans ses desirs, craint plus l'embarras des passions que leur injustice, s'arrête dans le bien et dans le mal dès qu'il sent la peine, et semble conserver tout à-la-fois de la modération dans les plaisirs, et de la mollesse dans les devoirs ! Il faut à la plupart des hommes des desirs qui les remplissent ; il leur faut

des sentimens qui les subjuguent : ce partage du cœur, entre les biens présens et les biens de la grâce, leur est insupportable ; la langueur qui l'accompagne amène le dégoût, et le dégoût les force bientôt à changer d'objets. Dès que les momens précieux de la ferveur sont passés, et que l'on commence à ménager les penchans, la loi trouve de la répugnance, le joug se fait sentir, les pratiques de salut deviennent pénibles, la prière n'est plus qu'une fatigue ; la piété n'est plus un goût, c'est un devoir rigoureux ; la vertu n'est plus un sentiment, c'est un effort ; le crime ne déplaît pas, ce sont les suites qui alarment : le cœur ne s'attache plus à la règle ; il ne s'y porte pas par inclination, il s'y plie par contrainte : la raison conclut encore pour le bien ; mais le penchant décide déja pour le mal : on se lasse bientôt de cet état de violence ; le dégoût de la vertu devient un nouvel attrait pour

le crime ; on cherche dans les faux plaisirs cette émotion vive, que l'on ne trouve pas dans la piété ; la corruption préparée par la négligence, s'achève par la force de l'inclination ; le vice qui a commencé par plaire au cœur, subjugue enfin la volonté ; et les passions, dit un prophète, semblables à des bêtes féroces, qu'on nourrit sans précaution, dévorent la main indiscrète qui leur laisse le temps de se fortifier : *Leo factus est, et didicit capere prædam, hominemque comedere.*

Les mœurs du monde, qui augmentent l'action des passions, sont la seconde cause qui affoiblit la vertu : le degré de force dans nos affections, dépend du prix que nous donnons à leurs objets ; et ce prix, souvent chimérique aux yeux de la raison, peut se réaliser ou s'accroître par l'opinion, les préjugés, les maximes du monde : par conséquent si les maximes du siècle donnent trop de prix aux objets qui enflamment

les passions ; si elles attachent l'estime à ces goûts funestes, qui développent les vices ; si elles n'opposent pas à l'attrait des plaisirs criminels, la sévérité des bienséances, il est évident qu'elles exposent la vertu au plus grand péril, en augmentant l'action de toutes les causes qui peuvent l'affoiblir.

Et voilà, mes frères, le danger de ces commerces du monde, toujours animés par la vanité : le goût du faste, l'amour du plaisir, tout y est, dit l'apôtre, orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair ; un vain faste, un attrait trompeur pour les foibles : *Omne quod est in mundo, est concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* Ses maximes mêmes, qui proscrivent les vices grossiers, l'indécence, l'injustice, entraînent vers ces excès qu'elles condamnent : car telle est l'inconséquence du monde ; il laisse agir les causes, et il veut réprimer les effets ; il blâme

le crime, et il autorise ce qui le prépare; il exige de la grandeur dans les sentimens, et il n'inspire que des goûts frivoles; il avoue que l'estime n'est due qu'à la vertu, et il donne toute la considération aux richesses qui en sont indépendantes; il veut que l'innocence se soutienne, et il l'environne de tous les attraits de la volupté; il compte sur la pudeur, et il cherche à la séduire; il enflamme les desirs, et il attend de la délicatesse sur le choix des moyens; il loue la modération, et il porte aux excès; il vante le courage, et il amollit les ames: il est si loin de la mortification, de la chasteté, du désintéressement, de l'austérité des vertus évangéliques, qu'il ne subsiste que par les vices contraires: c'est-à-dire, que les passions seules animent le commerce du monde; que les mœurs ne sont que l'action des causes qui préparent au crime; que la piété ne peut y conserver sa sévérité; que tout ouvre le cœur

à l'attrait du plaisir, aux inquiétudes de l'ambition, aux illusions de la vanité ; et que la vertu, qui auroit pu se soutenir contre le seul penchant, échoue presque toujours contre les mœurs.

On s'étonne, lorsque nous disons qu'il n'y a de sureté pour la piété chrétienne, que dans la retraite ; que tout ce qui plaît aux mondains, peut la corrompre ; qu'elle contracte leurs vices, dès qu'elle s'en rapproche ; que les impressions mêmes, qui ne l'alarment pas, sont dangereuses ; et que des goûts qui ne paroissent que frivoles, deviennent la source des plus fortes tentations. Ecoutez ce que S. Jean Chrysostôme, qui connoissoit si bien les mœurs de son siècle, pensoit des maximes qui forment nos mœurs : Si celui, disoit ce père, qui brille par l'éclat du faste, acquiert l'estime du monde, tandis que l'homme vertueux reste dans l'obscurité, des desirs inutiles rempliront bientôt tous les

cœurs; il n'y aura plus d'émulation pour le devoir; toutes les prétentions se porteront vers ces biens, dont la recherche coûte moins à la paresse, et dont la possession flatte plus la vanité : *Tunc plurimi, tunc invenientur imitari.* Voilà le danger que la vertu trouve dans les fausses maximes du siècle : lorsque l'on donne trop de prix aux superfluités, l'amour du devoir s'affoiblit dans les cœurs, des goûts frivoles remplissent les ames, l'agrément tient lieu de tout, et laisse au méchant le funeste avantage de pouvoir rendre le vice aimable, et la vertu ridicule. Je frémis, continue le même père, lorsque je fixe mes regards sur les calamités que l'amour des richesses répand sur la terre; il allume le flambeau de la discorde; il aiguise les armes meurtrières; il étouffe la voix du sang dans les parens; il porte l'avide concussion jusques dans les déserts; il exerce le brigandage sur les mœurs; il renferme la calomnie dans nos villes:

Propter

Propter opes, cognati naturam negant, loca deserta grassatoribus plena sunt, mare piratis, civitates calumniatoribus complentur. Nous ne sommes pas à ce degré de corruption, et les lois sont assez fortes contre les grands crimes ; mais que nous manque-t-il pour les commettre, que de le pouvoir impunément ? Peut-être les procédés et les bienséances, ralentissent les chocs des passions ; peut-être sommes-nous plus foibles que méchans ; mais aussi ne sommes-nous pas plus frivoles que vertueux? L'homme religieux envers Dieu, utile sans intérêt, simple sans opulence, riche pour l'indigent, et pauvre pour soi-même, est regardé comme un prodige; et les sacrifices qu'il fait nous étonnent, tant ils sont éloignés de nos mœurs. On ne trouve plus dans des ames livrées à mille desirs inutiles, cette ardeur pour le bien, qui suppose de l'unité dans les affections ; ce désintéressement, qui élève au dessus de toutes les choses hu-

maines; cette inflexible équité, qui pèse dans une même balance, le droit menaçant des grands, et les plaintes touchantes du pauvre : il n'est pas possible de conserver l'esprit de prière, la modestie, la mortification chrétienne, au milieu d'un monde, dont les maximes sont des engagemens au faste, à la dissipation, à la mollesse ; il ne faut pas espérer que le fidèle s'élève aux biens éternels, lorsque tant de liens l'attachent à la terre ; et si un reste d'honneur peut sauver sa probité des derniers égaremens, du moins il ne conservera jamais le détachement évangélique, tandis que les superfluités voluptueuses le solliciteront de toutes parts.

Que dirai-je des dangers que l'innocence trouve dans les sociétés, les amusemens, les spectacles du siècle? Le portrait de nos mœurs n'est-il pas le tableau du règne de la volupté? Ce temps n'est plus, où une femme trop

répandue, se montroit avec indécence, et où les devoirs domestiques étoient sacrés pour les épouses: ce qui passoit pour dangereux, nous paroît honnête. Nous appelons aisance des mœurs, ce qui laisse au vice plus de facilité ; et si l'usage qui fait tout, continue à nous servir de règle, bientôt l'adultère ne sera plus un scandale, et le libertinage sera regardé comme une distinction. Déjà la licence se montre à découvert; le talent de séduire passe pour un agrément; l'enjouement et la liberté qui dominent dans les conversations, dispensent la pudeur d'être sévère, et semblent lui laisser le droit de sourire au vice, sans renoncer à l'honnêteté. Fuir les regards des hommes, ne pas chercher à leur plaire, renoncer aux artifices qui peuvent les corrompre, tout cela n'entre plus dans l'idée que nous avons de la chasteté. On forme sans scrupule des attachemens dangereux; on se flatte de régler une pas-

sion qu'il faudroit réprimer; on sait que les excès sont funestes; mais on ne pense pas qu'ils sont inévitables. L'innocence nous rassure; le cœur s'ouvre au penchant, qui n'alarme pas encore la vertu; mais bientôt les desirs s'enflamment; et cette innocence qui sembloit donner tout le prix à leur objet, ne paroît plus qu'un obstacle à vaincre. Peut-on croire que des cœurs tendres et ouverts aux premières impressions du sentiment, se ferment aux charmes de la volupté, dans ces spectacles que l'oisiveté, l'ennui, la frivolité remplissent; que la sagesse humaine regarde comme un délassement nécessaire; et qui ne sont, pour la plûpart des hommes, que la fin d'un jour inutile? Le vice y est puni, crient les apologistes du théâtre; la vertu triomphe; les passions y sont maniées avec art; le cœur humain y est développé: c'est l'école du goût et des mœurs.

D'autre part, Jésus-Christ, l'église, les ministres, disent sans cesse aux fidèles : fuyez ces lieux où l'enchantement des sens est trop grand ; où l'esprit du chrétien se perd ; où la piété s'affoiblit : tout y est danger pour votre innocence : l'art, le talent même, tout ce qui peut plaire, est fait pour corrompre : c'est là sa destination, son mérite, son succès. Si l'on ne vous présente que des actions vertueuses, le triomphe du devoir sur les penchans de la nature, fuyez encore l'expression des passions fortes, qui est toujours séduisante, lors même que le cœur, après bien des combats, conclut pour la vertu ; la tendresse conjugale, si légitime sous les voiles sacrés qui la couvrent, peut former un tableau dangereux ; l'esprit sépare aisément les images riantes du plaisir, des idées austères du devoir, et le cœur les reçoit avec plus de facilité : on a beau dire que les mœurs sont décentes sur les théâtres, et que

l'obscénité en est bannie ; les goûts d'une nature dépravée, y sont confondus avec les sentimens légitimes ; l'amour profane y règne, pourvu qu'il s'exprime avec ces grands mots de bonne-foi, de constance, de destinée des penchans : et voilà ce qui séduit tant d'ames sensibles. Le vice grossier les eût révoltées : couvert du voile de la décence ; ennobli par des idées flatteuses, il leur plaît : elles sont moins alarmées d'une passion qu'elles ont vue réunie avec un caractère vertueux ; elles sortent plus disposées à former ces engagemens funestes, qui commencent sans scrupule, et qui ne finissent jamais sans remords ; qui séduisent par la délicatesse des sentimens, et qui maîtrisent enfin par le tumulte des sens. Direz-vous encore que ces spectacles, qui donnent tant de force à la volupté, sont utiles pour empêcher l'action des autres passions ? Où en sommes-nous, si la corruption des mœurs nous rend

nécessaires des plaisirs si dangereux? et que sera la vertu dans le monde, s'il ne lui reste qu'à choisir entre les crimes?

Enfin, les illusions de l'amour-propre affoiblissent les vertus, en leur donnant les motifs de la vanité, ou en mêlant à la piété nos foiblesses, nos goûts, nos caprices. Telle est, en effet, la corruption de notre cœur: nos penchans nous portent souvent au mal; et le peu de bien que nous faisons, est gâté par les motifs qui nous déterminent; la gloire passagère d'une bonne action nous fait perdre sa récompense éternelle; nos progrès dans la vertu servent d'aliment à l'amour-propre, et notre vanité s'augmente de ce que nous retranchons dans nos vices. Rien n'est plus rare que cette humilité sincère, qui ne cherche pas dans le bien les applaudissemens des hommes. Il est si difficile de renoncer à la gloire, qu'on est rarement empressé pour les bonnes œuvres que

l'obscurité dérobe aux regards publics : le desir de l'estime ajoute toujours à cette chaleur que donne l'amour du devoir ; les misères d'éclat nous trouvent plus compâtissans que les misères secrettes. On est bien aise de mettre les hommes dans la confidence de ses largesses. Tandis que la piété orne les temples, la vanité charge les murs d'inscriptions fastueuses, et perd, en gravant ses dons sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité seule rendroit immortelle : quelquefois on prend des mesures pour cacher les bonnes œuvres ; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion nous trahisse : on ne cherche pas les regards publics ; mais on est charmé qu'ils nous surprennent. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles ; il peut faire tout ce que fait la vertu, et souvent il va plus loin. Le pharisien, poussé par l'esprit de domination, s'assujettit à la contrainte d'une régu-

larité minutieuse; il n'est point de devoir extérieur que son hypocrisie ne remplisse : la vertu véritable n'est pas si austère; le zèle de la charité n'est pas si vif; la pénitence des justes n'a pas tant de rigueur : il semble qu'il en coûteroit moins pour être saint, qu'il ne lui en coûte pour le paroître. Mais attendez qu'il puisse couvrir ses passions des intérêts du ciel, il ne verra plus dans le samaritain blessé, un malheureux que l'humanité doit secourir; et l'innocence de Jésus-Christ ne sera qu'un motif de plus pour l'immoler aux intérêts de sa secte. Cette hypocrisie qui ne met de la régularité dans les mœurs, que pour conserver l'injustice du cœur, est le dernier terme de la corruption : il n'y a plus de retour à espérer des hommes qui se contentent de voiler les vices; et il est inutile d'inspirer la vigilance à des cœurs qui ne sont en garde que contre la vertu véritable.

Nous mêlons souvent à la vertu, nos foiblesses, nos goûts, nos caprices; et c'est la seconde illusion de l'amour propre: la piété véritable suit l'ordre des devoirs, et se termine à la perfection de la charité; ainsi elle embrasse tout ce qui peut assurer dans nos cœurs l'empire de la justice; elle ne se contente pas de pratiquer les moyens de nécessité qui sont déterminés par la loi; elle s'attache encore aux moyens de sureté qui sont laissés à notre choix: quelquefois son ardeur la porte trop loin; elle règle plus sa marche sur ses desirs, que sur ses forces, et elle se met, pour ainsi dire, hors d'haleine dès les premiers pas; quand c'est la ferveur qui lui cache l'excès, ses écarts mêmes sont respectables; si elle va au-delà des bornes de la perfection, c'est après y avoir atteint; si elle manque de cette discrétion qui fait les sages, elle conserve du moins cette droiture du cœur qui forme les saints.

Mais ces excès que nous attribuons à la charité, sont quelquefois l'ouvrage de nos goûts et de nos caprices ; les pratiques arbitraires ont un attrait qui peut nous séduire ; c'est un joug que nous recevons de nos mains, et ce qu'il y a de pénible, est adouci par le goût qui nous y porte : le devoir, au contraire, trouve en nous un fond de répugnance ; le joug de la loi paroît étranger ; c'est assez pour que l'amour-propre s'y plie plus difficilement. Lors même que nous aspirons à la perfection, nous voulons qu'elle soit notre ouvrage ; et les règles qui ne sont pas de notre choix, n'ont rien qui nous flatte ; voilà pourquoi nous mêlons encore à la piété les vues de l'humeur, les foiblesses du cœur : la vertu qui seroit uniforme sous la direction de la règle, varie presque autant que nos caprices. Celui qui aime le repos, dit S. Jean Chrysostome, regarde la retraite comme le genre de vie le plus sublime ;

les dangers de l'oisiveté ne l'alarment pas ; il ne craint que les périls de la dissipation. La vertu doit toujours aspirer à se rendre utile ; et il voudroit se rendre inutile pour conserver la vertu : il prend son inaction pour une sage défiance ; et il se rassure dans son indolence, pourvu qu'elle soit consacrée par des exercices pieux qui l'occupent sans l'agiter. *Socordia et ignavia quam alii exercitationem quamdam admirabilem putant.* D'autres, incapables de supporter le repos, croient faire le bien dès qu'ils s'agitent ; ils prennent pour des mouvemens de la charité, les inquiétudes de leur esprit, ou les saillies de leur humeur. La seule idée du mieux les transporte ; ils ne voient plus les obstacles ; ils veulent tout réformer, tout déplacer ; et lorsqu'ils ne peuvent changer, ils pensent à détruire. Leur zèle précipite des corrections, que la patience seule pourroit rendre efficaces ; la vérité est odieuse ou ridi-

cule dans leur bouche ; et le vice, qui auroit été forcé de céder à leur discrétion, prend le dessus à la faveur de leur imprudence.

Il se trouve enfin des ames plus tendres qu'éclairées, qui mêlent à la dévotion, des affections humaines, et qui cherchent à satisfaire des goûts, qui sont moins l'ouvrage de la grâce, que celui de la nature. Je ne sais quel raffinement donne à leur piété plus de délicatesse que de force : c'est une sorte de luxe, qui se répand sur des superfluités, et qui affoiblit l'amour du devoir ; l'arbitraire les attache plus que l'essentiel ; elles préfèrent l'agrément au solide ; la nourriture qui flatte, à celle qui fortifie ; leur exactitude est scrupuleuse pour de petites observances, et elles se relâchent sur des obligations indispensables. Les voies communes, qui sont les plus sûres, leur déplaisent ; elles en cherchent de singulières, qui font mieux goûter à l'ame le senti-

ment de son excellence : il ne suffit pas que les méthodes soient bonnes pour le salut, il faut qu'elles soient assorties à leur goût : le pasteur que Dieu leur destine, n'obtient jamais leur confiance, parce qu'il n'est pas de leur choix ; et souvent un directeur que la charité trouveroit à peine utile, devient nécessaire à leur amour-propre. Delà, ces liaisons trop intimes, qui font presque du tribunal redoutable de la pénitence, le dépôt des confidences de l'amitié ; ces préférences trop marquées ; ces soins trop empressés ; ce langage plus fade encore qu'affectueux, qu'une fausse dévotion adopte, et que la charité ne connût jamais : *Crebra munuscula*, dit S. Jérome, *blandasque et dulces litterulas, sanctus amor non habet.* N'ajoutons rien à la piété pleine d'une raison sublime ; tant qu'elle est l'ouvrage de l'ordre, elle éclaire l'esprit, et elle annoblit le sentiment ; mais dès que nous y mêlons nos goûts

et nos caprices, elle devient ridicule et minutieuse ; ce n'est plus qu'un assemblage de petites passions et de petites vertus ; un mélange bizarre de pratiques saintes et de goûts profanes, que la raison méprise, et que la foi désavoue. Quelles sont les causes qui affoiblissent les vertus ? vous l'avez vu : quelles sont les précautions que la vigilance doit employer ? c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vigilance ne se borne pas à rechercher les causes qui affoiblissent les vertus ; il faut qu'elle détruise les principes du vice, ou qu'elle empêche leur effet ; qu'elle évite les périls, ou qu'elle donne la force d'y résister ; qu'elle éloigne les obstacles, ou qu'elle les surmonte. Or, les précautions que la vigilance chrétienne doit employer contre les causes qui affoiblissent la

piété, sont la prière, la fuite du monde, les intentions de la charité; priez, parce que vous avez toujours besoin de la grâce pour combattre les passions; fuyez le commerce inutile du monde, parce qu'on ne peut pas conserver la vertu en se pliant à ses maximes; donnez à toutes vos actions les motifs de la charité, parce que ses intentions seules peuvent vous sauver des illusions de l'amour-propre : développons ces vérités.

La prière est le premier moyen que nous devons employer pour conserver la vertu : Jésus-Christ, en nous commandant la vigilance, ordonne aussi l'exercice de l'oraison, et nous présente ces deux devoirs comme inséparables : *Vigilate omni tempore orantes.* En effet, mes frères, si nous trouvons la cause de nos chûtes dans cette tiédeur qui ménage les restes des passions, qui resserre les liens terrestres, qui appesantit le joug de la loi, et qui

ne laisse que du dégoût dans les voies du salut, n'est-il pas évident que le seul moyen d'empêcher l'action de cette cause qui met en nous des dispositions si voisines du crime, c'est de ranimer cette ferveur, qui redoute assez le mal pour le prévenir; qui s'attache à réprimer les penchans, lorsqu'ils sont foibles; qui excède en quelque sorte dans les précautions, et qui grossit toujours le péril à nos yeux? *Exaggerat universa.* Opposons à cette fatale sécurité, qui endort dans la mollesse d'une vie sensuelle, et qui fait passer du sommeil à la mort, cette délicatesse qui s'alarme des infidélités les plus légères: mettons à la place de cette négligence qui laisse l'ame ouverte à l'impression des objets dangereux, de cette langueur, qui rend insensible aux voluptés célestes, cette attention aux vérités éternelles, qui rend Dieu toujours présent; qui le montre dans tous les évènemens; qui rappelle sans cesse

le moment terrible où il jugera les vices et les vertus ; cette foi agissante qui inspire un mépris constant pour les choses passagères, et un desir enflammé pour les biens éternels : mettons en action les causes qui disposent à la vertu, si nous voulons arrêter celles qui préparent au crime ; c'est la première précaution que notre vigilance doit employer.

Mais nos seuls efforts ne suffisent pas, pour conserver ou pour ranimer la ferveur. L'innocence des plus justes, dit S. Augustin, a besoin des secours continuels de la grâce ; la vérité qui les éclaire, leur est comme étrangère ; l'attrait qui les porte à Dieu, n'est pas leur inclination naturelle ; l'ardeur qui les anime dans la piété, n'est pas un feu, dont la première étincelle se trouve dans leur cœur ; et le souffle de l'Esprit-saint qui l'allume, est encore nécessaire pour l'entretenir : toujours foibles, lorsqu'ils sont laissés à

eux-mêmes, ils doivent tout à celui qui couronne ses dons en récompensant leurs mérites : le choix de leur volonté subsiste sous la direction de ce guide invisible, qui perfectionne leur liberté sans la détruire. Pleins de forces pour le bien, la vertu devenue plus facile, n'est pas moins l'ouvrage de leur co-opération ; plus Dieu agit en eux, plus ils agissent en eux-mêmes, puisqu'ils font tout avec lui ; mais si sa main puissante cessoit de conserver, par de nouveaux secours, le don de sa justice, qui embellit leurs ames, ils retomberoient dans le péché, et le plus haut degré de leur ferveur pourroit être l'instant qui précéderoit leur chûte. Que seroit-ce, si le cœur tiède, presque séduit et déja dégoûté de la vertu, s'ouvroit à l'attrait du vice ? Il ne peut se soutenir dans la grâce, lorsqu'il est dans la force et la vivacité du sentiment : le pourra-t-il, lorsqu'il est dans la foi-

blesse et la langueur ; lorsque les passions le trouveront plus indulgent, le monde plus empressé, les plaisirs moins retenu ; et qu'il ne restera entre lui et le crime, d'autre barrière que sa foiblesse ?

Or, cette grâce si nécessaire à la vertu, ne s'accorde qu'à la prière ; il faut demander, pour obtenir ; exposer sa misère, pour exciter la pitié : le sein de la miséricorde ne s'ouvre qu'à nos gémissemens ; la main qui nous fortifie, n'est mise en action que par l'aveu de notre foiblesse ; la grâce qui guérit nos infirmités, n'est accordée qu'au sentiment vif de nos maux, et à ce cri de douleur que les plus saints doivent pousser, sans interruption : Malheureux ! qui me délivrera de ce corps de mort ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* L'ame, disoit un prophète, qui marche le plus sûrement dans les voies de la justice, est celle qui s'afflige

de la grandeur de ses maux, dont les yeux sont dans la langueur, et qui paroît courbée sous le poids de sa foiblesse : *Anima quæ tristis est super magnitudine mali.* Pleine du sentiment de sa misère, elle n'attend rien de sa raison, de sa résolution, de ses seuls efforts; elle voit que ses penchans l'entraînent vers le mal, et que l'orgueil corrompt souvent le bien que son cœur embrasse; que tout échappe à la foi et à la charité, tandis que la cupidité, plus active et plus vigilante, s'empare de la vertu même. Au milieu de tant de périls, toute son espérance est dans cette grâce qui reforme la nature sur l'image de Jésus-Christ; elle la sollicite avec une humble confiance, elle l'obtient, elle la demande encore; ses gémissemens ne cessent jamais, parce que ses besoins durent toujours; et comme sa consolation parfaite est différée jusqu'à la mort, la prière lui tient lieu de respiration, de force et

de vie jusqu'au dernier moment. *Gemimus in re*, dit S. Augustin, *consolamur in spe.*

C'est ainsi que la vertu peut se soutenir pendant cette vie, où sa foiblesse est si grande, et où les obstacles sont si multipliés. Incapable de prévoir tous les périls, et de les éloigner, sa ressource est de demander des forces pour les surmonter; gémir sur ses défaites; solliciter les grâces du combat; vaincre et attribuer à Dieu la victoire: voilà tout l'exercice de la piété chrétienne. Les sons lugubres de David, formés par la douleur, ne cessoient que lorsque le souvenir des miséricordes ranimoit ses chants d'alégresse: il falloit que la confiance dans le Tout-puissant essuyât les larmes, que le sentiment de sa misère faisoit couler. Justes de la terre! les monumens du repentir et de la reconnoissance de ce roi prophète, qui font votre consolation, doivent être votre exemple. Que vos cœurs s'é-

chauffent de ce feu qu'il sentoit allumer dans sa méditation! Que vos ames, toujours sujettes à la tentation, s'affermissent et se purifient par la prière! Vos mains seroient impuissantes pour déchirer le voile qui obscurcit la vérité. Soupirez sans cesse après ces vives lumières, qui seules dissipent les erreurs de l'esprit humain; votre ferveur ne pourroit se soutenir contre tous les dangers; priez celui qui détruit les obstacles, ou qui les change en moyens, d'éloigner les périls, ou de vous donner la victoire; ne sortez jamais de cette solitude intérieure, où l'homme marche en la présence de son Dieu; où il peut dire avec confiance: Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur; le voilà qui se recueillit, qui sollicite vos grâces, et qui s'ouvre pour les recevoir: *Invenit servus tuus cor suum.* Ne vous contentez pas de donner à la prière quelques instans rapides; ménagez pour ce saint exercice tout l'in-

tervalle des actions; faites instance, et ne vous lassez pas de demander, puisque vous recevez toujours, et que vos besoins ne sont jamais remplis: *Orationi instate, vigilantes in eâ.*

Une vie occupée dans la retraite, ou la fuite du monde, est la seconde précaution nécessaire pour conserver la vertu. Si les lois avoient autant de force que les mœurs; ou si mon ministère, qui doit combattre le crime avec les espérances de la foi, pouvoit indiquer les ressources de la sagesse humaine, j'adresserois aux juges d'Israël, au chef du peuple, ces paroles de saint Augustin : O vous ! qui veillez à la conservation des bonnes mœurs, ne laissez pas subsister les causes qui les altèrent ; ôtez toutes les facilités aux passions ; opposez des bienséances sévères, à l'attrait du plaisir ; ne donnez pas tant de prise à des biens imaginaires : dès que les richesses seront plus que la vertu, il n'y aura plus de délicatesse

délicatesse sur le choix des moyens; et le luxe, qui commence par nous amollir, finira par nous corrompre. Déjà nos maisons, où l'or brille de toutes parts, renferment des ames vénales; nos arts s'élèvent sur les débris de nos vertus; nous traitons avec mépris ce qui est digne d'admiration; et des actions dignes de l'enfer, se donnent en spectacle: *Tectorum splendor attenditur, et labes animorum non attenditur; theatrorum moles extruuntur, et effodiuntur fundamenta virtutum; gloriosa est effusionis insania, et opera misericordiæ deridentur.* Nos pères qui manquoient de nos superfluités, ne connoissoient pas tous nos vices. Ignorans dans les bagatelles, ils s'attachoient plus au solide; ils avoient comme nous des penchans dangereux; mais ils n'avoient pas autant d'occasions; et sans être plus chastes, ils étoient moins voluptueux. Rendez-nous leur simplicité et leurs vertus; ôtez-nous nos agrémens et nos vices;

ne ménagez pas des goûts frivoles qui nous corrompent ; songez que le plus grand bien que vous puissiez faire aux hommes, c'est de les empêcher de faire le mal : *Cui licentia iniquitatis eripitur, utiliter vincitur.*

Cette vigilance publique auroit sans doute un bon effet ; elle détruiroit des obstacles ; elle pourroit même affermir la probité mondaine ; mais elle n'ira jamais jusqu'à concilier les maximes du siècle, avec la piété chrétienne. Nous ne devons pas attendre ce changement, après que Jésus-Christ nous a prédit qu'il n'arrivera jamais. C'est le caractère éclatant de sa doctrine, de révolter le monde, de soulever les passions qui y dominent toujours, avec plus ou moins de moyens, plus ou moins d'occasions. Il y aura dans tous les temps un fonds d'opposition, entre les mœurs des mondains et celles des justes, entre les maximes du siècle et celles de la foi. Et nous nous trom-

pons, si nous croyons que l'évangile puisse être du goût du monde; que la vertu n'y trouvera plus de contradictions; la sainteté, plus de censure; la vertu, plus d'obstacles : *Vos de mundo estis, ego non sum de hoc mundo.*

La fuite du monde sera donc toujours une précaution nécessaire pour conserver la piété chrétienne. La famille de Jacob ne se garantissoit des vices de l'Egypte, qu'en évitant toute liaison avec un peuple idolâtre: sa séparation faisoit sa sûreté ; elle étoit l'image des justes sur la terre; ils doivent former un peuple isolé, qui a d'autres lois, d'autres occupations, d'autres amusemens, d'autres maximes que les enfans du siècle : il ne suffit pas que l'amour du bien soit dans leur cœur; il faut que tout ce qui les environne, fortifie leurs inclinations vertueuses ; qu'ils respirent un air plus pur que les mondains, pour ne pas contracter la contagion de leurs vices,

et qu'ils vivent loin des périls, pour échapper à la corruption. Dès qu'ils rentrent dans le commerce des passions, qui n'est animé que par le plaisir, l'intérêt, la vanité, ils deviennent semblables aux mondains : les idées sévères de la piété s'affoiblissent ; des images plus douces succèdent ; ils adoptent bientôt les préjugés, les vaines excuses qui justifient le faste, l'oisiveté, la mollesse : ce qu'ils regardoient comme une précaution nécessaire, leur paroît un excès ; ils veulent se conformer aux usages, pour ne pas montrer la vertu trop austère, et ils se rapprochent des vices, pour s'éloigner de la singularité. On ne tient pas long-temps contre des exemples qui forment le fond des sociétés : la complaisance, l'occasion, le penchant, tout sert à nous séduire. On veut être ce que sont les autres ; et le goût qui porte à rechercher leur commerce, n'est qu'un desir secret de les imiter : les vices se

répandent sur tout ce qui les approche ; et quand nous leur échappons, c'est que nous ne sommes pas à leur portée. Le penchant est déjà dans le cœur ; comment arrêter son action, lorsqu'on se livre à l'attrait des objets qui l'enflamment ? Comment fermer son ame à l'impression du plaisir, lorsqu'on s'y livre avec tant de facilité ; lorsqu'on l'ouvre à tous ses charmes ? Comment conserver l'innocence, lorsqu'on perd le goût de tout ce qui peut la conserver et la défendre ?

D'ailleurs, quelle satisfaction la piété chrétienne trouveroit-elle dans le monde, si elle ne se plioit pas à ses maximes ? Se fera-t-elle un délassement d'un spectacle qui attriste sa foi ? Se plaira-t-elle dans ces commerces oiseux et frivoles, où l'ennui domine, et où l'enjouement n'est que la méchanceté, qui sourit à la médisance ? Pourra-t-elle se taire devant l'impiété qui élève sa voix ; supporter la licence

qui blesse l'honnêteté ; applaudir à l'obscénité, qui s'enveloppe, pour ne pas alarmer la pudeur, et qui voile les desirs, pour les rendre plus séduisans? Pourra-t-elle s'assujettir aux égards, aux ménagemens que les mondains exigent ; flatter leur vanité, leur ambition, leur mollesse ; imiter ces honnêtes gens du siècle, qui ont si peu d'amour pour la vertu, qu'ils sont doux et complaisans pour les vices ; qui trouvent toujours que tout va bien ; qui craignent trop les contradictions, pour s'opposer aux désordres, et qui font taire la vérité, pour s'épargner les dégoûts du zèle ? Il faut à la piété toute cette contrainte, toute cette complaisance, pour n'être pas odieuse dans le monde ; et lorsqu'elle est si souple, elle devient méprisable : car tel est le sort de la vertu : si elle conserve sa sévérité dans les assemblées du siècle, elle importune ; et si elle la perd, elle paroît ridicule. Non-seu-

lement le monde ne lui fait pas un mérite de s'accommoder à ses usages, mais il s'en moque, dès qu'elle se relâche en faveur de ses préjugés; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent le ménager; et les mêmes complaisances qu'ils emploient pour lui plaire, deviennent le sujet de ses censures: son injustice va plutôt à outrer les obligations des gens de bien, qu'à justifier leurs foiblesses. Indulgent pour les égaremens des passions, il ne pardonne jamais les inconséquences de ces ames flottantes entre le bien et le mal; foibles dans le vice et dans la vertu, qui croient satisfaire à tout, en donnant une partie de leur temps à la piété, et le reste à des goûts profanes; dévotes le matin, dissipées le soir, humbles aux pieds des autels, fastueuses dans la société; qui veulent être à Dieu, sans renoncer au monde, et qui sont également rejetées de l'un et de l'autre.

Ame fidèle! s'écrioit saint Augustin, qu'allez-vous donc chercher dans un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi!* Retirez-vous de cette terre qui dévore ses enfans : le lait et le miel qui y coulent, sont des poisons : ses aspects les plus rians cachent des abymes; l'air que l'on y respire, amollit les cœurs, et tous ses charmes sont des périls. Vivez dans la retraite; embellissez-la par la pratique des devoirs; occupez-vous, pour éviter les pernicieuses rêveries de l'oisiveté, qui feroient bientôt renaître le goût des faux plaisirs; contentez-vous des douceurs de l'innocence; le vice a beau se tourmenter, jamais il n'en trouvera d'aussi grandes : ne vous mêlez avec les mondains, que pour leur être utile; quand le devoir vous ramènera dans le siècle, les grâces de protection vous y accompagneront, et Dieu sauvera votre vertu qu'il expose : évitez toutes ces liaisons

qui ne sont formées que par la vanité, l'inutilité, l'amour du plaisir; éloignez-vous de ces personnes dangereuses par l'ascendant de leur esprit, et par la facilité de leurs mœurs; qui prennent l'empire sur tout ce qui les environne; qui ébranlent ou qui séduisent; qui abusent des talens, pour justifier les passions; qui ont l'art funeste de plaire, même en montrant leurs vices; toujours méprisées pour leurs mœurs, toujours recherchées pour leur agrément, et qui font tout-à-la-fois l'ornement et la perte des sociétés mondaines: fuyez encore ces hommes frivoles et voluptueux, éternellement occupés d'amusemens; qui ont plus de caprices, que d'attachemens; plus de foiblesses, que de passions; plus d'amour pour le repos, que pour la vertu: leur modération apparente, la douceur de leurs mœurs, leur goût pour l'oisiveté, s'insinuent plus aisément dans nos cœurs; ils nous amollissent; ils dégoûtent du devoir;

ils rendent incapable de tout ce qui est grand, solide, digne d'un chrétien; et s'ils n'entraînent pas dans les derniers égaremens, la vertu qu'ils nous laissent, n'est plus que cette indolence qui garantit des excès du vice: *Habentes speciem quidem pietatis*, dit l'Apôtre, *virtutem autem ejus abnegantes.*

Les motifs de la charité sont nécessaires pour sauver la piété des illusions de l'amour-propre, et c'est la dernière précaution que notre vigilance doit employer; nos erreurs dans le bien, prennent leur source dans notre cœur; nous n'aimons que nous, nous voulons que tout se rapporte à nous seuls; nous rejetons la règle qui ne se plie pas à nos caprices: l'arrangement qui n'est pas conforme à nos vues, nous paroit un désordre; nos jugemens sont plutôt formés par nos affections, que par nos lumières; l'erreur qui flatte est reçue dans nos esprits, comme une vérité; et la vérité qui contredit

est rejetée comme une erreur; la vertu même qui n'est pas associée à nos goûts, perd tout son prix à nos yeux; et le plus grand défaut dans la piété des autres, c'est de ne pas ressembler à la nôtre. L'amour-propre se mêle à nos œuvres les plus saintes; et lorsqu'il ne peut dominer par l'attrait des vices, il nous séduit par l'apparence des vertus: dans le bien, nous cherchons plus notre gloire que celle de Dieu: nous consultons plus nos caprices, que la règle; nos goûts que la volonté du Seigneur: voilà pourquoi la piété est souvent altière, le zèle indiscret, la dévotion foible et minutieuse.

Qu'opposer à cet amour-propre qui mêle à la vertu nos foiblesses, ou qui rend la piété vaine, en la remplissant de ses mérites, si ce n'est ce désintéressement universel de la charité, qui renonce à tout ce qui peut flatter la vanité; qui attribue tout le bien à

Dieu ; qui ne consulte que sa volonté ; qui ne cherche qu'à lui plaire, et qui rapporte tout à sa gloire : *Charitas non quærit quæ sua sunt.* La perfection de toutes les vertus est fondée sur ce renoncement à soi-même. Dès que la charité forme nos affections, domine sur nos sentimens, et règle toutes nos démarches, notre piété est humble ; elle ne s'enfle ni des louanges, ni des mépris, ni de ses talens, ni de ses succès, ni de ses perfections, ni des défauts des autres, parce qu'elle sait que tous les dons viennent de Dieu; que la gloire des bonnes actions appartient à lui seul ; que tout ce que l'homme met du sien dans la vertu, loin d'être un motif d'orgueil, est précisément ce qui doit l'humilier : *Non inflatur.* Soumise à la volonté suprême, elle ne connoît plus ces mouvemens impétueux d'un amour-propre, qui se révolte contre tout ce qui s'oppose à ses goûts, à ses projets, à ses espérances : *Patiens est.* Toujours

animée par la tendresse, on ne voit pas en elle, la dureté, les hauteurs de cette piété, qui semble n'aspirer à la perfection, que pour avoir le droit de censurer ses frères; les emportemens, les indiscrétions d'un zèle, qui répand dans les ames, l'aigreur ou le désespoir, et qui ajoute à l'éloignement que les hommes ont de la vertu, la haine de celui qui veut corriger leurs vices: douce envers les pécheurs, sans être indulgente pour leurs crimes, ce n'est jamais l'humeur et le chagrin; c'est l'amour seul qui dicte ses remontrances; ingénieuse à éloigner tout ce qui pourroit blesser leur délicatesse, elle craint de révolter cet amour-propre même qu'elle condamne; elle ménage leur foiblesse; elle ne leur montre dans ses avis, que ce motif qui plaît toujours, l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur; et si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingrati-

tude: *Benigna est.* Uniquement sensible à la gloire de Dieu, elle se réjouït, comme l'Apôtre, de voir prospérer l'œuvre du Seigneur, par le ministère même de ceux qui cherchent à la décrier; elle ne connoît pas cette basse jalousie, qui s'afflige des succès des autres, et qui ne voit de bien que celui qu'elle opère; ces preventions, ces haines de parti, qui se fortifient sous le voile de la dévotion; qui mettent plus d'opposition entre des ames vertueuses, qu'il ne s'en trouve entre le vice et la vertu; qui passent des ministres aux disciples; qui donnent les uns à Paul, les autres à Céphas, et qui ne laissent personne à Jésus-Christ. *Non æmulatur.* Enfin, la charité ne quitte pas la règle, pour se livrer à des pratiques arbitraires; elle ne substitue pas au devoir, des œuvres que Dieu ne demande pas de nous: loin de chercher à satisfaire des goûts naturels, elle se défie de tout ce qui les

flatte ; loin de se soustraire à l'ordre, elle n'aspire qu'à s'y conformer. Donnez à la vertu les motifs de la charité, et vous la sauverez de toutes les illusions de l'amour-propre. On ne s'égare plus, dès qu'on cherche Dieu seul ; on ne se plaît pas dans les voies singulières, lorsqu'on aime la règle : le cœur qui se plie si difficilement au devoir, est rarement porté par la ferveur, aux excès de la piété : il faut que la vanité, l'ambition, l'amour-propre, lui monrent un intérêt personnel, dans cette perfection chimérique dont il fait ostentation ? *Non agit perperam.*

Telles sont, mes frères, les précautions que la vigilance doit employer. Opposez à cette tiédeur, qui ménage les passions, la prière qui obtient des grâces pour la combattre ; la retraite, aux dangers du monde, et les motifs de la charité, aux illusions de l'amour-propre.

Veillez pour conserver la vertu,

justes qui avez reçu le don de la grâce! ouvrez les yeux sur l'état déplorable de votre conscience, pécheurs qui marchez dans les voies du crime! convertissez-vous, et que le salut de tous, soit le fruit et la consolation de mon ministère! Je vous demande cette grâce, ô mon Dieu, pour des fidèles que je dois porter dans mon cœur, et j'ai la confiance de l'obtenir; puisque la vertu de votre parole, n'est jamais anéantie par l'indignité du ministre qui l'annonce; faites-la donc fructifier dans toutes les ames. Veillez du haut du ciel, sur cette portion choisie de votre héritage, ce chapitre illustre, où les talens et les vertus semblent se réunir, pour donner plus d'éclat au sanctuaire qui se trouve plus près du trône; qu'ils soient dans tous les temps, l'ornement et l'édification de votre église; qu'ils retracent encore à nos descendans, la beauté des anciens jours, où la ferveur faisoit entendre sa voix dans le

silence de la nuit, et où les ministres ne quittoient jamais vos autels. Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, le vœu de tous les pasteurs, le vœu de Jésus-Christ même, renfermé dans cette prière qu'il vous faisoit sur la terre : J'ai annoncé votre loi à ceux vers qui vous m'avez envoyé ; sanctifiez-les maintenant dans la vérité ; achevez votre ouvrage ; faites qu'aucun d'eux ne périsse ; et recevez-les tous dans la vie bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LES GRANDEURS

DE JÉSUS-CHRIST.

Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

C'est ici mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance; écoutez-le. *S. Mathieu*, chap. 17.

QUE de grandeurs et de majesté dans Jésus-Christ, lorsqu'il sort du nuage, qui dérobe à nos yeux l'éclat de sa gloire; que notre raison éclairée par la révélation, saisit, compare, rassemble les traits lumineux qui le peignent; ou que notre foi perçant tous les voiles, s'élève jusqu'au sanctuaire

de l'éternel, voit le Verbe dans le sein de son père, adore l'agneau immolé dès l'origine des siècles, et entonne dans le temps, le cantique éternel : Honneur, gloire, bénédiction, puissance, à celui qui est assis sur le trône, et à l'agneau. Il est aujourd'hui, il étoit hier, et il sera aux siècles des siècles!

O montagne de Sion, figurée par le Thabor! cité du Dieu vivant! céleste Jérusalem! quand viendra ce jour où la gloire de Jésus-Christ parfaitement transfigurée, brillera de tout son éclat, sans blesser nos yeux! où les élus unis à leur chef, glorifié dans son humanité sainte, apprendront tout dans le Verbe, connoîtront le père par le fils, et verront la divinité dans toute sa splendeur : alors seront manifestées les grandeurs de Jésus-Christ, et les secrets de l'ineffable génération, seront découverts. Maintenant, que nous voyons dans des énigmes, que notre

entendement, captivé par la foi, doit respecter les voiles qui couvrent la vérité, croire ce qu'il ne comprend pas, et ne pas s'efforcer de comprendre ce qu'il doit croire : nous ne pouvons nous élever jusqu'à Jésus-Christ, qu'en suivant les traits de lumière qu'il a répandus sur la terre. Il faut écouter cette voix du père céleste, qui l'appelle son fils bien aimé, comparer les deux alliances ; le chercher dans les ombres et les figures ; juger de sa puissance par ses prodiges ; l'adorer en tremblant, comme les disciples éblouis de sa gloire ; dire au-dedans de nous, sans trouble, sans effort, sans images tirées des sens : Jésus-Christ est Dieu, Verbe éternel dans le sein de son père ; Homme-Dieu, réparateur sur la terre, et consommateur dans le ciel ; nous écrier avec S. Paul, frappés de tant de merveilles : Tous les trésors de la sagesse et de la science sont en lui ; mais ils sont cachés : *In quo sunt om-*

nes thesauri scientiæ et sapientiæ abscon-diti.

Essayons de rassembler tout ce que l'Esprit-saint nous a révélé de la nature, du ministère, et de la gloire de Jésus-Christ : il suffira de rapprocher ces traits, pour former le tableau de ses grandeurs. Il est appelé le fils du Très-haut : *Filius Altissimi vocabitur.* Il doit sauver son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Enfin son règne sera éternel : *Et regni ejus non erit finis.* Telles sont les trois qualités, d'où naissent toutes les grandeurs de Jésus-Christ, et que j'entreprends de vous exposer dans ce discours. Grandeur de Jésus-Christ, Verbe dans le sein de son père : première partie. Grandeur de Jésus-Christ, Homme-Dieu réparateur : seconde partie. Grandeur de Jésus Christ, Homme-Dieu glorifié dans le ciel : troisième partie.

PREMIERE PARTIE.

QUAND le disciple bien aimé, l'enfant du tonnerre, l'aigle des évangélistes, s'élève par un vol rapide au-dessus des nuées, contemple la gloire du Verbe dans le sein de son père, et raconte sa génération éternelle : son langage n'est plus cette expression naturelle, qui peint sans confusion ce qui est apperçu sans obscurité, qui insinue la vérité par la conviction, et qui porte la lumière dans l'esprit sans le troubler. C'est ce cri d'admiration, que pousse une ame accablée par la grandeur de son objet; cette voix puissante, qui supplée, par une force divine, à l'évidence humaine, qui tonne, qui étourdit, qui subjugue l'esprit sans le convaincre, et qui l'abat sous l'obéissance de la foi; ce trait de feu, dont l'éclat trop vif éblouit en éclairant, montre tout, ne laisse rien voir, et

force à fermer les yeux dès qu'ils s'ouvrent à sa lumière; cette flamme, apperçue par Isaïe, qui cachoit et qui annonçoit tout à-la-fois, la majesté du Dieu d'Israël : *Lumen Israël in igne, et sanctus ejus in flamma.* Dès son premier effort, il perce la nuit des âges; il se transporte au-delà des temps et des mondes, pour aller chercher celui qui a fait les mondes et les temps; il embrasse cette durée immense, où l'être a une plénitude toujours égale, sans succession, sans changement, sans vicissitude. Il voit le verbe dans le sein de son père; Dieu lui-même, créateur de tout, la vie des êtres animés, la lumière des intelligences; et il entonne son évangile par ces paroles sublimes : Au commencement étoit le verbe, *In principio erat verbum.* Sa sortie, est dès le jour de l'éternité, avant que les anges fussent créés, que les abymes fussent creusés, que la terre fût tirée du néant, que la main du

Tout-puissant eût fondé les montagnes, avec leurs masses pesantes; avant la lumière, le chaos, les ténèbres, avant tout ce qui a été fait, il étoit; *In principio erat.* Remontez plus avant; entassez siècles sur siècles, âges sur âges, mondes sur mondes, et de cette hauteur effrayante, tournez, avec S. Jean, vos regards tremblans sur Jésus-Christ; vous le verrez subsistant dans le sein de Dieu, et aussi éloigné de son origine, à l'instant qui commence cette immense durée, qu'à celui qui la termine, parce que son existence embrasse tous les temps. Eternellement passé, avant le premier des jours, lorsque la lumière se répandit sur la nuit du néant, *qui erat*: éternellement futur, aprés le dernier des jours, lorsqu'un second néant aura englouti le vaste, univers, *qui venturus est;* et encore éternellement présent dans le passé et le futur, *qui est.* Car le temps et le changement n'approchent point du

du sein de Dieu où il habite; et la même plénitude d'être, qui en exclut le néant, en exclut aussi tout commencement, toute succession d'existence, ensorte qu'il est aujourd'hui ce qu'il étoit hier, et qu'il est toujours, ce qu'il est un seul moment: *Apud quem non est mutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* Voilà l'éternité de Jésus-Christ; avant que rien fût fait, il étoit: *In principio erat;* et il étoit le Fils unique dans le sein du Père: *Unigenitus in sinu Patris.* Arrêtons-nous sur ces vérités, puisqu'il faut s'en occuper, pour entrevoir la grandeur de Jésus-Christ, et la sublimité de notre foi.

Dieu est père. En effet, si la fécondité est l'effusion de la plénitude, pourquoi manqueroit-elle à la nature divine? Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même? *Numquid ego alios parere facio, ipse non pariam?* Non, Seigneur, cette gloire

ne vous manque pas; vous êtes père; mais cette qualité qui tient en nous de la foiblesse de notre nature, se trouve en vous sans imperfection. Votre fils est votre égal; il ne peut rien acquérir, puisque vous lui donnez tout, en le produisant: vous n'avez pas sur lui la prééminence de l'âge, comme il n'a pas sur vous l'avantage de la jeunesse: car tout cela ne se trouve que dans ce qui est mesuré par les années; et votre éternité, toujours ancienne et toujours nouvelle, réunit toujours la force de la maturité, et la fraîcheur de la jeunesse. *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.*

Mais, qui nous racontera l'admirable génération de ce fils? Qui pourra nous dire ce qu'il est; comment il est Dieu, puisqu'il a un principe? *Generationem ejus quis enarrabit?* Disciple dépositaire des secrets, aigle évangéliste, qui portez si haut vos regards, instruisez la sagesse même, qui avoue

dans Salomon, son ignorance ; dites-nous le nom de Dieu, et le nom de son fils, si vous le savez : *Quod nomen est ejus, et quod nomen filii ejus, si nosti?* Voici le nom de ce fils éternel ; il est le Verbe, la parole intérieure, la sagesse, l'image et l'expression parfaite de la substance de Dieu : *Erat verbum.* Il est, comme dit saint Paul, le rayon resplendissant de la gloire du père : *Splendor gloriæ ejus.* Voyez ce rayon qui est la production du soleil : dès que cet astre se lève, son éclat se répand avec lui ; et si sa lumière étoit éternelle, sa splendeur le seroit aussi. Ainsi, dit Salomon, le Verbe sort du sein de Dieu, comme la très-pure émanation, le vif rejaillissement, l'éclat de sa lumière éternelle : *Candor est enim lucis æternæ ;* il est la parole, la pensée du père : *Verbum.* Toute pensée est la conception, l'expression de quelque chose. Dieu donc qui pense éternellement, et qui ne peut penser

qu'à lui-même, en se contemplant, conçoit quelque chose de substantiel et de parfait comme lui. C'est là son enfantement et sa génération. Par une parole infiniment expressive, infiniment féconde, il se dit à lui-même tout ce qu'il est, et il produit tout ce qu'il dit; il enfante, par conséquent, un fils parfait, coéternel, consubstantiel : *Verbum erat apud Deum.*

Raison humaine, si foible et si bornée! pourquoi oses-tu parler de si grandes choses? Vois dans quelle contradiction l'hérésie s'est jetée, en voulant sonder ces mystères. Sabellius, en admettant l'éternité du Verbe, nie sa subsistance, et le regarde comme une modification de la divinité; Arius, au contraire, en admettant sa subsistance, nie son éternité, et le regarde comme une créature. Vous vous trompez, Sabellius; le Verbe n'est pas une modification, qui affecte la divinité; et l'évangéliste a prévenu votre erreur,

en vous disant que le fils est une personne subsistante avec Dieu : *Hoc erat in principio apud Deum.* Vous blasphémez, Arius ; le Verbe n'est pas une créature, puisqu'il a la nature divine : *Deus erat Verbum.* Il n'est pas, comme nous, fils par adoption, puisqu'il est unique : *Unigenitus.* Il est vrai qu'il n'est pas sans origine, puisqu'il a un principe ; et cependant il est sans dépendance, égal à Dieu, Dieu lui-même. Comment cela, mes frères ? C'est, dit saint Basile, qu'il n'est pas né par le commandement de son père, mais qu'il a éclaté de son sein par plénitude ; qu'il est engendré par la communication nécessaire d'une nature infinie ; ensorte qu'il reçoit éternellement tout ce que le père a, comme le père lui donne éternellement tout ce qu'il possède : fils parfait d'un père parfait, ayant, dit saint Léon, la même nature, la même puissance, la même immensité : *Quem à me non separat dei-*

tas, non dividit potestas, non discernit æternitas. Tout ce qui se dit du Père, peut se dire du Fils; tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi; tout ce que le Père est, le Fils l'est aussi, excepté que l'un est Père, et l'autre est Fils : ensorte qu'ils ne sont pas distingués par leur nature, ou par leurs perfections; mais ils diffèrent seulement, en ce que l'un reçoit tout, l'autre communique tout; et que celui qui reçoit n'est pas le même que celui qui donne : *Et cùm alius ego sim, qui genui, alius ille quem genui; non tamen aliud de illo vobis est cogitare, quam de me sentire possibile est.* Voilà notre foi, sur la divinité et l'éternité de Jésus-Christ. Ces notions obscures, mais certaines, doivent nous suffire, dans ces temps où nous devons plus adorer qu'expliquer, et plus aimer que connoître. Apprenons encore, du disciple bien aimé, la toute-puissance de Jésus-Christ. Combien de réflexions

consolantes, se présenteront à notre esprit, lorsque nous verrons là sagesse éternelle, mise en action par l'amour infini, répandre sur les créatures, l'être, la vie, l'intelligence et le bonheur! Toutes choses ont été faites par le Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt.* Dieu dans la création, produit tout sans efforts, puisque sa puissance est infinie; sans avoir besoin de former un plan, puisqu'il est l'idée primitive; sans le secours d'une autre cause, puisqu'il a toute activité; mais par un simple commandement, comme il est écrit dans le psalmiste: Il a dit, et tout a été fait: *Ipse dixit, et facta sunt.* Il a donc tout créé par son verbe qui est sa parole : *Omnia per ipsum facta sunt.* Par lui, le ciel et la terre ont été faits avec leurs ornemens; les flambeaux du jour et de la nuit, se sont allumés; les eaux ont été rassemblées; la rosée s'est épaissie en nuages; des milliers d'esprits célestes, ont été

tirés du néant, pour rendre hommage à sa puissance : le psalmiste les a vus prosternés devant son trône, et il s'est écrié : Je vous adorerai, mon Dieu ! avec vos anges, et je chanterai vos merveilles en leur présence : *In conspectu angelorum psallam tibi.* Non seulement le Verbe donne l'être aux créatures par sa puissance, qui lui est commune avec son père ; il leur donne encore la manière d'être, dont il est l'idée, comme sagesse éternelle, de laquelle les créatures tirent tout ce qu'elles ont de beautés, d'ordre, de proportion ; et c'est ainsi que Salomon le montre dans le magnifique tableau de la création. J'ai été, dit la Sagesse, de toute éternité, le modèle, l'appui, le soutien des êtres ; la parole par laquelle Dieu porte le monde : j'étois avec lui quand il préparoit les cieux, qu'il suspendoit les eaux, et les formoit en cercle ; qu'il donnoit des lois à la mer, qu'il lui marquoit des li-

mites, et qu'il affermissoit la terre sur ses fondemens ; j'étois avec lui, ordonnant, arrangeant toutes choses, me jouant en sa présence, et me délectant, par la variété, la facilité de mes dessins et de mes ouvrages : *Cum eo eram cuncta componens, et ludens in orbe terrarum.*

Concluons donc : Dieu a créé le monde par sa parole ; et c'est dans l'ornement de l'univers, que l'opération de son Verbe paroît avec le plus d'éclat. Enfans des hommes, bénissez le Seigneur, admirez les ouvrages de la sagesse de Dieu, assistante et coopérante avec sa puissance ; n'agissez que par dépendance de Jésus-Christ, qui est le modèle et la cause de toute vertu, de toute harmonie : *Cuncta componens.*

Mais voici un autre trait, dont Salomon se sert pour peindre la Sagesse éternelle, et qui semble la mettre plus à notre portée ; elle fait ses délices de

converser avec les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Ame raisonnable, objet de complaisance aux yeux de Dieu, connois ta grandeur ! L'Eternel dans la formation, prit conseil en lui-même, allant faire un ouvrage d'une plus grande perfection : Faisons, a-t-il dit, l'homme à notre ressemblance ; qu'il ait comme le père, l'être ; comme le fils, l'intelligence ; comme l'Esprit-saint, l'amour : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Par conséquent, le Verbe dont l'amour s'étend à son image, doit singulièrement se complaire dans cet ouvrage, où il brille avec tant d'éclat ; il en fait ses délices ; il aime à converser avec les hommes ; ce qui s'est parfaitement accompli, lorsqu'il a pris notre chair, et qu'il a fait sa demeure au milieu de nous : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Tout ce que nous ayons de forces, d'actions, de connoissances, de grâces,

de vertus, nous le devons à cet amour de la Sagesse éternelle, qui se plaît à tracer, à embellir, à conserver son image. Sa lumière est plus nécessaire à notre esprit, que celle qui distingue les objets, ne l'est à nos yeux ; sans elle tout seroit confus, tout seroit difforme ; et notre ame retomberoit dans le néant, puisqu'elle manqueroit de cette vie, qui consiste à connoître et à aimer la vérité : *In ipso vita erat.* Aussi l'apôtre S. Jean, finit par ce trait, le magnifique tableau des grandeurs du Verbe : après avoir peint la raison souveraine, créatrice de notre ame, il la représente agissant continuellement en nous, éclairant, réglant notre intelligence, répandant la lumière sur tout homme qui vient dans le monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Jésus-Christ Verbe est plein de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude ; il éclaire les sages mêmes du monde, ces ames

hautaines qui se confient en leurs propres lumières ; il a dévoilé l'avenir aux prophètes ; il a enseigné sa loi à Jacob son serviteur ; et c'est à lui, dit S. Augustin, que toutes les créatures doivent leur être, leur vie, leur raison, leur bonheur : *In ipso vita erat.* O Verbe incréé, vérité éternelle, lumière des intelligences, je vous adore dans le sein de votre père ! L'univers est plein de votre sagesse, et votre sagesse nous en apprend l'usage ! faites que mon cœur ne soit jamais sourd à la voix des créatures, qui me crient sans cesse, qu'elles tiennent de vous toutes leurs beautés, et qu'il faut s'attacher à vous seul ! Jésus, la vie éternelle, consiste à vous connoître, à vous aimer ; et cette vie doit commencer dans le temps, par la foi, l'espérance, la charité, que vous formez dans vos membres : il falloit donc vous chercher au milieu de nos ténèbres ; la foi a fait briller son flambeau ; mes yeux se sont ou-

verts à ses rayons : j'ai porté mes regards jusques dans le sein de la divinité ; mais j'ai reconnu que la lumière qu'elle habite est inaccessible : aussitôt mes yeux se sont fermés, de peur que, scrutateurs téméraires de la majesté suprême, ils ne fussent éblouis par son éclat. J'ai dit : Jésus-Christ Verbe, est éternel, il est Dieu, il est créateur de tout ; cela est ainsi, puisqu'il nous l'a révélé ; mais il faut le croire sans le comprendre. Je vais maintenant le suivre revêtu de notre chair ; plus rapproché de nous ; plus accommodé à la foiblesse de nos regards, en vous présentant les grandeurs de Jésus-Christ Homme-Dieu, réparateur sur la terre : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tout étoit fait par le Verbe, et tout étoit plein de sagesse, d'harmonie, de magnificence : le désordre ne

pouvoit être son ouvrage, puisque sa volonté productrice étoit l'ordre primitif; mais bientôt le choix déréglé de la créature, le coup funeste de son élection, fit sortir le mal du néant. L'orgueil, qui rompt toute subordination, s'empara de nos premiers pères; les promesses flatteuses du serpent séduisirent Eve; l'amour de l'indépendance, se développa dans son cœur; elle écouta ces paroles sacrilèges, vous serez comme des dieux; l'exemple et la complaisance rendirent encore la tentation plus forte pour son époux; tous deux succombèrent, et par leur désobéissance, ils introduisirent le péché dans le monde : *Per unum hominem peccatum introivit in mundum.* L'amour charnel étoit la juste peine du crime, puisque l'homme qui avoit outragé la majesté suprême, ne pouvoit réparer cette offense. Mais le Verbe eut pitié de notre foiblesse; il voulut rétablir son image dans la perfection;

il prit un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état du coupable, dont il prenoit la place; il devint l'hostie pour le péché; le Sauveur de son peuple, la source de toute grâce, de toute vérité, de toute justice; et Dieu fut avec lui d'une manière nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

C'est sous ce titre d'Homme-Dieu, réparateur sur la terre, que je vais vous présenter Jésus-Christ : vous verrez qu'il réunit toutes les grandeurs, soit que nous considérions les préparatifs à son ministère, ou les effets de son ministère.

Et d'abord, que de grands objets frappent nos yeux, lorsqu'ils s'arrêtent sur cet appareil pompeux d'oracles qui l'ont annoncé; de figures dont il étoit la perfection et la réalité; d'événemens, dont l'enchaînement merveilleux préparoit sa mission ? Combien l'ame du fidèle doit-elle s'élever, lors-

qu'embrassant tous les âges, elle voit par-tout Jésus-Christ attendu ou donné ; réunissant tout ; remplissant l'univers ; et ébranlant le ciel et la terre, pour achever son ouvrage ? A peine Adam est-il tombé, et déja le premier oracle lui montre, dans l'éloignement des temps, ce réparateur qui doit briser la tête du serpent : *Ipse conteret caput tuum.* Bientôt toutes les nations sont bénies dans la semence d'Abraham ; et le juif, en remontant à son origine, apprend qu'il est choisi pour donner ce libérateur à la terre : *In semine tuô benedicentur omnes gentes terræ.* Jacob mourant pénètre encore plus dans le secret de cette élection : la supériorité de Judas sur ses frères l'étonne ; son repos est celui du lion, que personne n'ose troubler ; le sceptre est dans ses mains, et il le conservera avec une force invincible, jusqu'à ce que vienne celui qui sera l'attente des peuples : *Erit expectatio gentium.* Moïse avoue

que son ouvrage n'est que l'ébauche des plus grands desseins ; et dans la loi même qu'il trace à la synagogue, il montre le Christ qui doit la détruire : *Prophetam de gente tua suscitabit tibi Dominus.* Le prophète-roi apperçoit ce libérateur, sortant éternellement du sein de son père : assis à la droite de Dieu, il regarde ses ennemis abattus à ses pieds ; les peuples frémissent en vain ; les rois et les princes font des complots inutiles ; il rit de leurs projets insensés, et son empire s'établit malgré leurs efforts : *In vanum fremuerunt gentes.* Avec des traits moins fiers, mais aussi frappans, Isaïe nous peint cet Emmanuël, Dieu avec nous, sortant du sein d'une Vierge ; sa douceur est admirable ; il n'est ni rebutant, ni impétueux ; il ne foule pas aux pieds le roseau brisé, mais il le relève ; il descend du ciel comme la rosée bienfaisante, ce Sauveur, avec lequel on voit naître la justice, la paix, l'abondance :

Aperiatur terra, et germinet Salvatorem, et justitia oriatur simul. Daniel, après avoir suivi le destin rapide des grands empires, compte les années qui doivent précéder la réparation, et fixe l'époque de ce grand évènement: *Septuaginta hebdomadas, ut finem accipiat peccatum.* Que dirai-je de la vision merveilleuse de Zacharie ? Combien de traits distinctifs de Jésus-Christ, dans Ezechiel ! Aggée prédit la gloire de son église, et entend célébrer son nom, depuis le soleil levant, jusqu'au couchant. Malachie, qui touche à l'avènement, ferme les prophéties, en montrant le précurseur ; et les oracles qui avoient commencé par annoncer Jésus-Christ, finissent par le témoignage que Jean-Baptiste rend à sa présence : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

A ce caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, annoncé et attendu dès la naissance du monde, se joint un

autre trait de grandeur. Tous les justes de la loi, les forts d'Israël n'étoient que ses images, et leur gloire se trouvoit dans les rapports qu'ils avoient avec l'homme Dieu réparateur; Elie représentoit sa puissance; Melchisédec son sacerdoce; Abraham sa qualité de père des croyans; Isaïe son sacrifice; Moïse sa médiation; Josué son entrée triomphante dans le ciel: ce n'est pas tout; la loi, les cérémonies, les holocaustes, n'étoient que des ombres, des figures du libérateur, de son sacrifice, de son église. Elles annonçoient ce qu'il devoit faire, et elles promettoient tout ce que lui seul pouvoit donner; car, dit l'apôtre, la loi n'avoit que l'ombre des biens à venir, et non l'image qui renferme la substance des choses; et encore, tout arrivoit à cet ancien peuple en figures, et toutes ces choses n'étoient que l'ombre de la loi nouvelle: *Omnia in figuris contingebant illis.* Ensorte, conclut S. Au-

gustin, que tout ce qui est caché dans l'ancien testament, n'est autre chose que Jésus-Christ, qui y est caché ; et tout ce qui est découvert, n'est autre chose que Jésus-Christ qui y est révélé : *Christus implens omnia.*

Mais voici quelque chose de plus frappant ; les révolutions des empires, et les évènemens naturels, se rapportent encore à ce grand objet de la réparation ; et dans l'arrangement de l'univers, comme dans l'économie de la religion, tout est fait pour Jésus-Christ. C'est pour lui donner des pères, que Dieu choisit des princes dans la maison de Juda, et qu'il place Salomon sur le trône d'Israël ; c'est pour conserver le peuple dépositaire de sa promesse, qu'il appelle Cyrus deux cents ans avant sa naissance, et qu'il jure de faire marcher devant lui la terreur. Tout cède, dans le temps marqué, à ce redoutable conquérant ; il brise le marteau qui avoit brisé l'univers ; il

rompt la verge qui avoit frappé tant de nations : elle tombe, elle tombe cette grande Babylone; et ses idoles sont renversées. Juda, au contraire, trouve grâce devant le vainqueur ; ses fers sont brisés, et ses chefs le ramènent dans la terre, où le rejeton de Jessé doit reconnoître, en naissant, l'origine de sa race. Qui n'admireroit les moyens dont Dieu se sert, pour établir le règne spirituel de Jésus-Christ? Dans ce tableau, où Daniel trace les révolutions des empires, les conquêtes d'Alexandre, les divisions de ses successeurs, leurs guerres, leurs jalousies, leurs alliances trompeuses : que de vivacité, de force, de vérité dans ses images! Ne semble-t-il pas que l'ardeur indomptable du conquérant soit passée dans le prophète, lorsqu'il peint ce vainqueur qui s'élève de l'occident, qui s'élance comme par bonds, et ne touche pas la terre ; *Et non tangebat terram.* Voyez comment le Tout-puis-

sant ébranle le ciel et la terre, pour exécuter son dessein, pour préparer au ministère du libérateur, pour hâter les progrès de l'évangile, en réunissant tous les peuples sous la même domination; voyez comment ces grandes monarchies passent en un instant, tombent les unes après les autres, les unes sur les autres, et s'écrasent par leur propre poids, jusqu'à ce que Rome triomphante dans ses délices, enivrée long-temps du sang des martyrs, devienne le siège des saints, ne conserve de majesté que celle de la religion, ne subsiste que par le christianisme qu'elle annonce à l'univers, et reçoive enfin de Jésus-Christ un autre empire éternel, après avoir perdu celui qu'elle fondoit sur la vanité de ses oracles: *Dispereat usque in finem; regnum autem et potestas & magnitudo detur populo sanctorum altissimi.* Ainsi, dit l'Apôtre, tout étoit en mouvement, tout étoit en effort, pour préparer les voies

à Jésus-Christ, et toutes les créatures sembloient dans l'impatience de voir ce juste : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.*

Les cieux long-temps ébranlés par les cris de toute la nature, se rompent enfin, pour enfanter le libérateur. Dieu se fait homme ; le fils de l'Eternel devient fils de l'homme ; le Verbe, enfant ; la vie, homme mortel ; la lumière se trouve au milieu des ténèbres ; le Créateur paroît dans le dépouillement et la bassesse : mais à travers ces dehors obscurs, que de grands effets du ministère de Jésus-Christ ! que de circonstances merveilleuses, qui remplissent le cours de sa vie mortelle ! Conçu par l'opération du Saint-Esprit, juste par sa nature, et seul digne de réparer la nôtre, Zacharie le chante, comme l'orient qui vient nous visiter d'en haut, comme l'envoyé de Dieu, pour exercer les miséricordes, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ombres de la mort, pour diriger nos pas dans les

voies de la paix : *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* Des légions célestes font retentir les airs de chants d'alégresse ; l'étoile de Jacob se lève, et commence un nouvel empire ; les savans soumettent leurs lumières à la foi ; les prémices de la gentilité lui rendent leurs hommages ; et le monde s'ébranle, pour connoître son réparateur : dans la foiblesse de l'enfance, il montre plus de sagesse et de force que tous les hommes ; il étonne les docteurs de la loi par sa prudence ; il pénètre le secret des grands de la terre ; il renverse les desseins politiques du monde ; il trompe la jalouse fureur d'Hérode, et il devient la terreur des rois. Avec autant d'autorité que de lumière, il demasque l'hypocrisie des Pharisiens, et il fait honorer la chaire de Moïse ; il sonde les cœurs, et il les change ; il connoît les déréglemens de la pécheresse, et il la justifie : *Remittuntur tibi peccata tua.* Les démons effrayés

ne

ne peuvent soutenir sa présence ; son nom seul les met en fuite, et ses disciples viennent lui dire avec une joie trop humaine : Seigneur, les démons nous sont soumis en votre nom : *Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis, in nomine tuo.*

Voyez avec quelle autorité il commande aux élémens, à la mort, au néant même. On reconnoît dans ses miracles, cette puissance qui s'est jouée de la création de l'univers. Il les fait avec empire, sans aucun effort : jamais plus tranquille, que lorsqu'il opère les plus grands prodiges ; il n'a pas besoin, comme Moïse, d'une verge mystérieuse, pour changer l'ordre de la nature ; il ne s'agite pas, comme Elie, pour ranimer les principes de la vie ; il commande, et ceux qui dorment dans la poussière du tombeau, s'éveillent à sa voix ; il dit aux aveugles, voyez, et ils voient ; aux sourds, entendez, et ils entendent ; aux paraly-

tiques, marchez, et ils courent. Sans parler même, une vertu sort de lui, qui guérit des infirmités désespérées: *Novi virtutem de me exiisse.* L'avenir se dévoile à ses yeux, sans l'étonner: il prophétise, comme il parle, sans enthousiasme, sans être animé, comme les autres mortels, par une impulsion étrangère. On s'apperçoit qu'il est né dans le secret de Dieu; que tous les siècles tombent sous l'immensité de ses regards; et que les effets les plus éloignés, sont des objets familiers, qu'il ne perd jamais de vue: *Quæcumque enim ille fecerit, hæc et filius similiter facit.*

Tandis que Jésus-Christ étonne le monde par ses merveilles, il l'instruit par sa doctrine; et l'homme-Dieu, plein de grâces dans ses œuvres, paroît plein de vérités dans ses paroles: les plus sublimes mystères sont développés; les profondeurs de l'Etre divin, les richesses infinies de cette nature,

plus féconde encore au dedans qu'au dehors, sont proposés à notre foi; le dogme de la Trinité est établi; et le fidèle apprend qu'il est régénéré au nom du Père, du Fils, et du saint Esprit: *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.* Les secrets de la vie future sont enfin découverts; l'immortalité de l'ame devient le fondement de la loi nouvelle; l'homme s'élève aux plus grandes espérances; il connoît la dignité de son ame; il sait qu'un bonheur éternel est réservé aux enfans de Dieu; que cette vie bienheureuse consiste à être avec le fils dans la gloire du père, et qu'il lui sera semblable, lorsqu'il le verra tel qu'il est: *Tunc similes ei erimus, quandò videbimus eum sicuti est.* En proposant des récompenses si grandes, Jésus-Christ exige des vertus plus parfaites: l'amour de Dieu, jusqu'à se haïr soi-même; l'amour du prochain, jusqu'à étendre cette inclination bienfaisante sur ses persécu-

teurs ; la mortification des desirs, jusqu'à la privation des plaisirs ; la soumission à la volonté de Dieu, jusqu'à se réjouïr des souffrances ; l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres : ainsi, la foi, l'espérance et la charité, toutes les vertus sont perfectionnées ; et la lumière qui s'est levée sous les patriarches, qui s'est accrue sous Moïse, se montre en Jésus-Christ, dans toute sa plénitude : *De plenitudine ejus omnes accepimus.*

Mais voici le plus étonnant du ministère de Jésus-Christ. Une doctrine si pure, si spirituelle, si opposée à tous les penchans, a été goûtée par des hommes charnels ; et la vérité a repris son empire dans un temps, où les sens, les passions, les intérêts combattoient pour l'erreur. Et comment un si grand ouvrage a-t-il été conduit à sa perfection ? O profondeur des desseins de Dieu ! il a choisi ce qui étoit folie selon le monde, pour confondre les sages ;

et ce qui étoit humiliation, pour abattre les grandeurs. Le monde, enchanté par ses idoles, étoit devenu sourd à la voix de la nature, que sa raison pouvoit entendre ; et il a été ramené à la connoissance de la vérité, par le mystère de la croix, où sa raison ne peut rien comprendre : le monde, qui avoit méconnu la sagesse éternelle, dans le magnifique spectacle de l'univers, l'a adorée dans l'humiliation de la croix : la vertu de Jésus-Christ crucifié, a été plus forte que tous les hommes ; elle a porté le dernier coup à notre superbe ignorance ; elle a soumis des esprits orgueilleux, des cœurs corrompus, à la régularité d'une religion chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles ; elle a découvert la vérité toute entière, que la philosophie tenoit captive ; et elle a épuré nos yeux, jusqu'à les rendre capables de voir Dieu. C'étoit à cet admirable dessein, que

se terminoit le ministère du Christ: là c'étoit les grandeurs, que les Juifs devoient rechercher dans le Messie: ils n'auroient pas méconnu ce libérateur dans ses humiliations, si, moins attachés au phantôme de la gloire humaine, ils eussent aimé la vertu, et cherché ce juste qu'Isaïe leur montroit chargé des iniquités de son peuple, donnant sa vie pour le péché, et guérissant par ses plaies: *Ipse enim vulneratus est propter iniquitates nostras.*

L'homme-Dieu meurt, en effet, comme les oracles l'avoient annoncé: la sagesse éternelle est insultée sur la croix; mais ce lieu d'opprobres devient encore le théâtre de sa grandeur. Du haut de son trône, il prononce ces mots: Tout est consommé; et à l'instant, tout change dans le monde: la loi cesse; les figures passent; les tombeaux s'ouvrent; la terre reconnoît son libérateur; et l'on entend dans le

ciel ce cantique éternel : Que vos voies sont parfaites, ô roi des siècles ! Vous avez détruit celui qui avoit l'empire de la mort ; vous avez désarmé les principautés et les puissances ; vous les avez menées en triomphe, hautement et à la face de l'univers, après les avoir vaincues par votre croix : *Expolians principatus et potestates ;* vous avez pacifié le ciel et la terre, et sanctifié notre nature, en la plongeant avec vous dans un baptême de sang. Vraiment il a porté nos iniquités ; il a déchiré l'écrit fatal de notre condamnation : l'enfer a été dépouillé ; la justice divine elle-même a été vaincue ; le Père qui ne considère plus les hommes qu'en Jésus-Christ, a été désarmé, en les voyant couverts du sang de son fils. Par cette victime, la sainteté, la gloire, la béatitude, nous sont accordées : car celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il, après qu'il nous a

réconciliés avec son sang? *Multò magis reconciliati erimus in vitâ ipsius.*

Voilà, mes frères, le fondement de nos espérances. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique pour réparateur: *Sic Deus dilexit mundum.* Par cette union du Verbe avec notre nature, nous sommes dignes d'être offerts à Dieu, d'être aimés de Dieu, en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ. Toutes les grandeurs du libérateur se retracent dans ses membres; ils sont maîtres du monde, en le méprisant; arbitres des évènemens, en les soumettant à la volonté suprême; plus forts que la mort, en la desirant: ils ont été promis, desirés avec leur chef, comme la race sainte, qui devoit peupler la céleste Jérusalem. Remplissons-nous, mes frères, cette espérance des siècles reculés? Sommes-nous ces hommes chastes, spirituels, charitables, que les justes attendent? Et ne devons

nous pas trembler, en voyant une si grande opposition entre nos mœurs et notre destination? O Dieu réparateur! n'auriez-vous formé qu'un peuple plus contredisant? un peuple qui fait blasphémer votre nom par toute la terre? *Totâ die nomen meum blasphematur.*

O victime sainte! achevez votre ouvrage. Nous vous chargeons encore de nos iniquités; nous les confessons avec larmes; consumez-les par ce feu que vous avez allumé sur la terre; tenez-nous sans cesse unis avec vous par l'amour; et que notre vie ne soit plus que cet acte de soumission parfaite. Je viens, ô mon Dieu! avec Jésus-Christ, pour faire votre volonté: *Ecce veni ut facerem voluntatem tuam.*

Vous avez vu les grandeurs de Jésus-Christ, homme-Dieu, réparateur sur la terre; il me reste à vous montrer les grandeurs de Jésus-Christ, homme-Dieu, glorifié dans le ciel.

TROISIÈME PARTIE.

Le disciple bien-aimé, qui nous a montré le Verbe dans la splendeur du sein de Dieu, et sous le voile de notre mortalité, le suit encore après sa résurrection, dans la gloire céleste, et découvre en Jésus-Christ un nouvel ordre de grandeur. Là il paroît à la droite de son père, qui lui communique même, selon son humanité, l'entière dispensation de ses grâces : toute-puissance lui est donnée dans le ciel et sur la terre ; il est établi seul chef de son église, seul pontife, seul juge ; et cette autorité suprême durera jusqu'à la consommation des siècles : *Et regni ejus non erit finis.*

Une montagne devoit paroître dans les derniers temps : tous les Gentils devoient y venir, et plusieurs peuples devoient s'y assembler : en ce jour, le Seigneur devoit être seul élevé, et les

idoles tout-à-fait brisées : *Mons domûs Domini in vertice montium.* Cette montagne étoit l'église chrétienne, toujours attaquée, jamais vaincue, et qui se soutient avec une force invincible, au milieu des agitations humaines. Jésus-Christ est le seul chef de cette Jérusalem nouvelle, puisqu'elle n'est formée que par la volonté du Père, qui donne au fils ceux qu'il veut faire ses membres, afin que le fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle : car, selon la sublime doctrine de saint Augustin, la même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait ses membres ; et la charité que Dieu a pour nous, n'est qu'une extension de l'amour qu'il a pour son fils unique, revêtu de notre chair : *Per Dominum Jesum Christum.* Tout est donc à Jésus-Christ, et l'église qu'il gouverne avec une pleine puissance, et les fidèles qu'il s'unit par sa grâce ; tout est assuré par cette promesse qu'il

a faite en quittant la terre : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi ;* je suis avec vous chef tout-puissant de cette cité immortelle, qui s'élève jusqu'au ciel, pour y placer ses citoyens. Ne craignez ni les fureurs de l'idolâtrie, ni les attaques insidieuses de l'hérésie ; mon esprit de vérité triomphera de toutes les erreurs : je bâtirai mon église sur la pierre ferme, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Malgré tous les efforts de la politique, l'heure des Gentils arrivera, et ils entreront en foule dans mon temple : j'ai préparé de loin ce grand évènement. Les Scipions, les Pompées, les Césars, n'ont fait qu'ouvrir une entrée plus large à mon évangile, en reculant les bornes de l'empire. Rome, maîtresse des nations, leur portera la parole avec ses lois. J'enverrai dans cette ville le Pêcheur d'hommes, et il y établira le siége

de mon royaume. Simon, ne crains rien dans ta nacelle, couverte par les flots, et presque abymée par la tempête. J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas; et je veillerai sur tes successeurs, afin qu'ils conservent ce dépôt précieux, sans altération. Peut-être trouvera-t-on dans une grande suite de pontifes, quelque foiblesse, quelque reniement, quelque endroit fâcheux; mais l'erreur ne prendra pas racine dans la chaire de Pierre; et la foi qu'il a scellée de son sang, ne périra jamais: *Oravi ut non deficiat fides tua.*

Et vous, petit troupeau, ne craignez rien; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Comme les branches de la vigne sont un même corps avec la tige, ainsi vous êtes un même corps avec moi: *Ego sum vitis vera, et vos palmites.* Heureux fidèles! connoissez votre dépendance de Jésus-Christ, l'influence de sa grâce, et les grands biens auxquels vous pouvez

aspirer, par l'union avec votre chef. La vigne, foible par elle-même, ne peut s'élever; sans appui, elle tombe, elle rampe; et les vapeurs qui s'exhalent de la terre, pourrissent son fruit: mais lorsqu'elle est soutenue, elle monte au-dessus des plus grands arbres; elle couronne les côteaux de ses pampres; elle répand la plus douce odeur; elle produit des fruits délicieux: ainsi le chrétien, sans la grâce de Jésus-Christ, tombe, rampe sur la terre, et ne porte que des fruits de mort; mais quand il est uni à son chef, il s'élève au-dessus de toutes les créatures; il place ses espérances dans le ciel: l'odeur de ses vertus réjouït la cité sainte; et toutes ses œuvres sont des fruits pour la vie éternelle: *Ego sum vitis vera, et vos palmites.*

Travaillons donc, mes frères, à rendre cette liaison plus intime; retranchons les desirs terrestres, tout le bois sec, qui n'est pas encore animé

par la vie de Jésus-Christ; portons le fer jusqu'aux racines de l'ancien Adam, qui mêlent à la bonne sève, un suc empoisonné; qui corrompent les vertus par l'amour-propre, et qui rendent la piété vaine, en la remplissant de ses propres mérites: n'épargnons pas même le bois vert, les fleurs superflues, cette excessive activité dans les bons desirs, cette force qui pousse trop, et qui se perd en se dissipant dans des rameaux inutiles. Que Jésus-Christ seul agisse en nous; et que tous ses membres, comme dit saint Paul, unis à leur chef, reçoivent l'accroissement, par tous les vaisseaux qui peuvent communiquer la nourriture et la vie: *Per omnem juncturam subministrationis.*

En second lieu, Jésus-Christ, glorifié, est établi seul pontife. Dieu jure; et il n'y aura point de changement à sa promesse: le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel; et il est prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisé-

dech : *Tu es sacerdos in æternum.* Il n'a ni prédécesseur, ni successeur ; et on ne trouve point parmi les hommes, sa race sacerdotale : sa vocation est sa naissance éternelle ; sa consécration n'est que l'union de la divinité avec son humanité sainte : ainsi, toujours juste, innocent, plus élevé que le ciel, n'ayant pas besoin d'offrir une hostie pour ses péchés, il pouvoit seul ouvrir le sanctuaire, dont l'entrée étoit interdite aux coupables ; et il a pénétré dans le tabernacle, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle : *Introivit semel in sancta æterna, redemptione inventa.* Pontife des biens futurs, il exerce principalement son sacerdoce dans le ciel : car, dit l'Apôtre, s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'eût point été du tout, puisqu'il y avoit pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Son sacrifice com-

mence, à la vérité, sur la croix, où il falloit qu'il mourût pour les pécheurs; mais il le consomme dans le ciel, où il paroît pour nous, devant la face de Dieu, assis à sa droite, intercédant et offrant, sans interruption, la victime qui efface les péchés du monde: *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in æternum sedet ad dexteram Dei.* Du haut de ce trône, il reçoit nos vœux; il confère ses ministres; il lave les fidèles dans les eaux du baptême; il les soutient à la mort, par l'onction de sa grâce; et il les reçoit dans son sein, lorsqu'ils passent à la vie éternelle: *In æternum sedet ad dexteram Dei.*

Prêtres de Jésus-Christ, qui annoncez la parole en son nom, et qui purifiez vos ames par ses sacremens, n'oubliez jamais que vous tenez de lui seul le don céleste; que les droits de la chair et du sang, n'ont aucune part à votre vocation; que votre ori-

gine est spirituelle, et que votre puissance n'est pas de ce monde. Laissez aux enfans du siècle, les biens terrestres: dès que vous voudrez dominer par la vanité, par l'ambition, par les richesses; le monde plus fort, lorsque les passions combattent, l'emportera, et l'honneur du sacerdoce sera foulé aux pieds. Et vous, pontife invisible, roi du ciel, écoutez les vœux de votre Eglise; conservez le lien de l'unité, la sainte subordination des puissances ecclésiastiques; aidez vos ministres; protegez l'œuvre de leurs mains; frappez le dos de leurs ennemis fugitifs, et ceux qui les haïssent ne se relèveront jamais: *Percute dorsa inimicorum ejus, et qui adorant eum non consurgent.*

Enfin, Jésus-Christ glorifié, est établi seul juge des vivans et des morts; et c'est ici le dernier trait de sa grandeur. Le père ne juge personne; mais il a remis au fils, le jugement,

et il lui a donné cette puissance, parce qu'il est le fils de l'homme : *Dedit ei potestatem judicium facere, quia filius hominis est.* En cette qualité, il est notre chef; il forme l'économie de son corps; il connoît toutes ses brebis; celles qui sont venues, celles qui restent à amener, celles qui sont perdues à jamais. C'est donc à lui qu'appartient le jugement, le discernement, la grande séparation des bons et des méchans : *Dedit ei potestatem judicium facere.* Et il exerce également cette puissance, ou par sa justice, ou par sa miséricorde; il donne aux uns, la vie éternelle; il précipite les autres dans les flammes dévorantes: ainsi son pouvoir s'étend sur tous. Il continue à régner sur les justes par sa grâce; et ceux qui ont voulu s'opposer à sa volonté sainte, qui ont rejetté ses bienfaits, qui ont fermé les yeux à sa lumière, il les fait retomber sous son empire, en les forçant à subir les lois

de sa justice. *Potestatem dedit ei judicium facere.*

Quand donc, le fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous ses anges avec lui ; qu'il paroîtra comme un flambeau ardent ; qu'il sondera les cœurs et les reins, et qu'il donnera à chacun selon ses œuvres ; quand il mettra à ses pieds, le peuple racheté ; qu'il fera entrer les justes dans cette joie qui inonde, qui qui surmonte toute la capacité de leurs ames; qu'il livrera les méchans au désespoir, à la rage, à l'éternelle fureur; alors, l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite, tout lui sera assujéti, tout sera selon les lois de sa volonté; il régnera sur les élus avec toute sa bonté, toute sa gloire, toute sa miséricorde; et il écrasera les pécheurs, avec toute sa colère, toute sa justice, toute sa puissance: *Et regni ejus non erit finis.*

O mon Dieu! que cette pensée est terrible! Jésus-Christ mon créateur,

mon réparateur, ma victime, est aussi mon juge; son sang, qui appaise la justice dans le temps, armera sa vengeance dans l'éternité; et ses grandeurs, qui seront la félicité des justes, deviendront le tourment des coupables. Après tant de bienfaits, de secours, de lumières, arrivera le jugement, où le vice et la vertu décideront du sort des hommes, et où ceux qui ne sont pas unis au réparateur, par l'amour, en seront à jamais séparés, par la haine et la vengeance. Ah! mes frères! au milieu du prestige des sens, et des fausses douceurs d'une vie criminelle, ne voyons-nous pas que tout tend à ce terme fatal; que rien ne peut nous soustraire à l'empire de Jésus-Christ; et que les méchans qui ont abusé de sa clémence, seront accablés par le poids de sa justice? O Verbe incréé! descendu sur la terre, pour sauver les hommes, et qui êtes remonté dans le ciel, pour les glorifier, ache-

vez votre ouvrage ! régnez sur nous, par votre seule miséricorde; recevez tous les fidèles dans votre sein ; et qu'unis inséparablement avec vous, ils célèbrent à jamais vos grandeurs, dans l'éternité bien heureuse.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

L'ÉVANGILE

DU MAUVAIS RICHE.

Recordare, fili, quia recepisti bona in vitâ tuâ, hic autem mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu, pour partage, les biens de cette vie, et Lazare les maux; maintenant il est consolé, et vous êtes tourmenté. *S. Luc*, chap. 16.

QUE cette parabole consolante pour les pauvres, doit porter de frayeur dans l'ame des riches du siècle! Le sein d'Abraham ouvert au Lazare, et le riche enseveli dans les enfers; l'un misérable pendant cette vie, est heureux dans l'éternité; l'autre, qui a eu pour partage les

joies du monde, gémit à jamais dans les flammes dévorantes. Et quel crime affreux allume le feu vengeur, qui tourmente cet infortuné ? ses richesses sont-elles le prix de la fraude ? son pain est-il trempé dans les larmes de l'orphelin ? ses mains sont-elles teintes du sang de l'innocent ? est-ce un impie qui a élevé sa voix contre le ciel ? un monstre plongé dans les excès de la débauche, avili par la bassesse de ses sentimens, et forcé de rougir de ses mœurs aux yeux mêmes du monde ? Non, mes frères : Jésus-Christ n'ouvre pas aujourd'hui l'abyme, pour montrer dans les tourmens, un adultère, un impie, un ravisseur du bien d'autrui ; il ne reproche pas ces forfaits à ce réprouvé qu'il condamne, et nous ne devons pas lui imputer des désordres, dont il l'absout par son silence. Un riche précipité dans les enfers, parce qu'il a passé sa vie dans la mollesse, dans l'inutilité, dans les plaisirs ; voilà l'image effrayante

effrayante sur laquelle Jésus-Christ fixe nos regards, et le but qu'il se propose, est de vous faire voir, qu'il y a bien loin des vertus humaines, aux vertus chrétiennes; de la modération, à la pénitence; du désintéressement, au détachement des disciples de la croix; et que l'on peut être tout à-la-fois justifié, par les maximes du monde, et condamné par les règles de l'évangile.

C'est en suivant l'esprit de cette parabole, que j'entreprends d'exposer à vos yeux, les crimes et les tourmens du mauvais riche : vous verrez dans la première partie, les causes de la réprobation de ce réprouvé, moins criminel que la plupart des riches du siècle : vous verrez dans la seconde, les circonstances de son supplice : c'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

UNE vie sensuelle exempte des soucis, de l'avarice et des vues inquiètes de l'ambition, où les plaisirs sont tranquilles, où les goûts sont foibles, mais toujours satisfaits; où les desirs sont modérés, mais fixés aux biens terrestres: une vie presque sans vices et sans vertus, sans privations et sans excès; où l'ame exempte des remords qui suivent les grands crimes, s'endort dans une fausse sécurité, jouït de sa paix, ne craint ni n'espère, oublie qu'elle est née pour le ciel, et se contente du bonheur qu'elle goûte sur la terre; une vie, enfin, qui n'est pas troublée par le ravage des grandes passions; mais où domine l'attachement aux richesses, l'oisiveté, le goût du luxe, l'amour du plaisir, l'indifférence pour les maux de ses semblables: telles sont les mœurs des riches du siècle, que le

monde estime, qui sont sans inquiétude pour leur salut, et que Jésus-Christ condamne avec tant de sévérité dans cette parabole.

Un homme, dit l'évangile, étoit riche : *Homo quidam erat dives.* L'opulence n'est pas toujours un crime; les plus grandes richesses peuvent être acquises par des voies légitimes; et quoique le desir de les posséder rende peu délicat sur le choix des moyens, ne concluons pas avec S. Jérome, que tout homme riche est injuste, ou héritier de l'iniquité d'autrui : *Omnis dives aut iniquus est, aut hæres injusti.* Il faut cependant en convenir, Jésus-Christ attache un caractère de réprobation aux richesses; il en fait la matière de ses plus sévères jugemens; il semble les exclure du royaume des cieux : *Quàm difficilè qui pecuniam habent, introibunt in regnum Dei.* Pourquoi cela, mes frères? C'est, répond S. Augustin, parce que les richesses,

même justement acquises, attachent trop nos cœurs; qu'elles tournent nos desirs du côté des choses présentes; et que tout homme qui porte un sentiment de préférence pour les biens du siècle, est indigne des biens éternels.

Voilà la première cause de la réprobation du riche de notre évangile: il n'étoit pas pauvre d'esprit; son cœur comme ses mains, étoit plein de ses richesses; il y trouvoit sa consolation; et la satisfaction qu'il goûtoit sur la terre, affoiblissoit dans son ame, le desir des biens éternels: *Dives erat.* Cet amour du monde ne le portoit pas à l'injustice, parce qu'il trouvoit à se satisfaire, sans nuire à ses frères: il n'avoit pas en horreur les excès des passions, mais il en étoit garanti par la foiblesse de ses penchans; il ne haïssoit pas la vertu, mais il étoit sans goût pour elle; il visoit à ce partage entre Dieu et le plaisir, entre le monde et l'évangile, que la raison, la philo-

sophie, méditent souvent, et que l'indolence semble quelquefois réaliser : c'étoit là tout son crime, le seul attachement à des biens qu'il n'avoit pas reçus des mains de la fraude et de l'injustice : *Dives erat.*

Quel est le riche, qui ne doive pas trembler, après un jugement si sévère ? quel est l'homme qui jouit de l'opulence, dans des circonstances plus innocentes ? Hélas ! si nous remontions à l'origine des fortunes ; si nous exposions les ressorts que la cupidité fait mouvoir, pour amasser des trésors ; si le souffle de vie ranimoit les cendres dans ces sépulcres, combien de voix se réuniroient pour prononcer ces terribles paroles : O mon fils ! l'abondance dont vous jouissez, n'est fondée que sur l'infortune de vos frères ; ces monumens superbes de votre grandeur, sont les dépouilles de la veuve et de l'orphelin : c'est moi qui ai versé dans cette coupe, le sang du

malheureux, que vous buvez à longs traits ; ces vastes domaines qui annoncent votre opulence, accusent mon injustice ; les pierres mêmes de votre maison crient vengeance ; et le bois employé à la construire, rend témoignage contre moi : *Lapis de pariete clamabit.* Mon Dieu, que vos jugemens sont redoutables ! que les vérités annoncées par vos oracles sont amères ! Et cependant, malheur à moi, si je les dissimule ! Que dois-je donc penser de ces fortunes élevées avec tant de rapidité, depuis que l'Esprit-saint nous assure que les voies de l'équité sont lentes, et que celui qui s'empresse de s'enrichir, ne conserve pas son innocence ? *Qui festinat ditari, non erit innocens.* Dans un siècle, où les richesses donnent toute la considération, fixent tous les desirs, réunissent tous les efforts, quel est l'homme qui ne s'est pas laissé séduire à l'éclat de l'or, qui n'a pas amassé une succession

d'iniquité, et qui ne doit son opulence qu'à des voies légitimes? S'il s'en trouve, ils sont dignes des éloges du sage : *Quis est hic, et laudabimus eum.* Mais ils ne sont pas encore justes aux yeux de Dieu : en vain respecte-t-on dans ses semblables les droits de l'équité, si l'on refuse à la divinité l'hommage de son cœur ; en vain espère-t-on les récompenses éternelles, si l'ame est satisfaite de la félicité qu'elle goûte sur la terre. On n'a plus de droit à ce bien suprême, dès que l'on peut se contenter des créatures ; le seul attachement aux richesses suffit pour rendre criminel : tout amour du monde est injuste envers le Créateur ; il dégrade l'homme, il corrompt ses sentimens ; et s'il ne fait pas passer le crime dans toutes ses actions, il le fait toujours régner dans son cœur. Ce n'est donc pas assez d'éviter, dans l'opulence, les excès des passions ; de n'écouter ni l'ambition, ni l'avarice ; il faut user des richesses sans attache-

ment, avec cette indifférence, ce noble désintéressement, qui convient à un homme touché de la noblesse de sa destination ; qui sait qu'il n'est pas immortel pour le temps, et que son bonheur n'est pas sur la terre : la modération même, qui est une suite de la mollesse des goûts, de l'amour du repos, de l'indolence, est un désordre du cœur ; l'avilissement d'une ame qui n'agit plus par le sentiment de sa grandeur, qui se contente de ce qu'elle possède ici-bas, et qui oublie qu'elle est faite pour des soins plus élevés : on n'est pas vertueux, parce que les passions sont foibles, ou bornées à un petit nombre d'objets ; puisque l'homme, né pour posséder le bien suprême, doit avoir des desirs immenses. La seule vertu qui forme les justes, qui mérite les récompenses, est cette charité, qui, laissant subsister toute l'étendue de nos affections, les réunit en Dieu, et tourne vers les biens éternels toute

cette activité que les passions déploient sur les choses présentes. Le chrétien est un homme du siècle à venir ; le desir de l'immortalité qui lui est destinée, remplit plus son cœur, que le sentiment de son existence présente : il ne doit trouver sa consolation que dans ses espérances ; et dès qu'il se plaît dans son exil, il devient indigne de la céleste patrie. Or, ce détachement est rare dans l'opulence ; il est difficile de regarder la terre comme un lieu de malédiction, tandis qu'elle est pour nous un séjour de délices : l'ame, accoutumée à voir la figure du monde par les endroits les plus éclatans, et qui ne reçoit des créatures que des impressions flatteuses, contracte avec elles un engagement presque involontaire ; elle s'attache à cette vie passagère, et de cet amour, résulte l'indifférence pour le ciel. Cette injuste disposition, qui fait préférer les biens présens au bonheur éternel, qui est

peut-être compatible avec la probité mondaine, mais qui détruit l'esprit et les espérances du chrétien ; qui ne mène pas toujours aux forfaits, mais qui laisse subsister cet amour du repos, du plaisir, ce goût du faste, cette indifférence pour les malheureux, voila ce que Jésus-Christ condamne avec tant de sévérité dans le mauvais riche : *Epulabatur quotidie splendidè, induebatur purpurâ et bysso.*

L'évangile, qui ne lui reproche pas de crimes, se taît aussi sur ses vertus ; il ne faisoit ni bien ni mal ; l'indolence qui dominoit dans son caractère, excluoit également de sa vie, les secousses des grandes passions, et les efforts que demandent les vertus : il étoit dans cet état, où l'ame se concentre en elle-même, jouït de son repos, se livre à tous les goûts compatibles, avec la mollesse des sentimens, et se refuse à ceux qui exigent plus de mouvement, de force et de vigueur : *Anima, re-*

quiesce. Les riches, disoit le psalmiste, ne partagent pas les travaux des autres hommes : *In laboribus hominum non sunt ;* et cette vérité est une suite de l'impression que les richesses font sur nos cœurs. Tout travail a pour but notre avantage, ou celui de nos semblables : le desir de satisfaire nos besoins, ou ceux de nos frères, la charité ou l'amour-propre, peuvent seuls mettre de l'activité dans notre vie : par conséquent, les riches, rarement animés par la charité, et qui possèdent tout ce qui peut contenter les passions, se refusent au travail, s'empressent de jouïr de l'opulence, et languissent dans les charmes d'une oisiveté honteuse : *In laboribus hominum non sunt.* Que cet état, mes frères, est dangereux! L'Esprit-saint le compare à ces calmes funestes, qui éloignent l'idée d'un naufrage, et qui livrent à cette sécurité, que donne l'aspect d'une mer tranquille; tandis que la pente insensible d'un cou-

rant, entraîne le vaisseau vers les abymes. Les passions qui effrayent, par les orages qu'elles excitent, sont moins à craindre que cette indolence qui rassure, en arrêtant tous les mouvemens; et cette disposition, sur laquelle tant de riches fondent leur innocence, en fait les plus mauvais chrétiens, et les citoiens les plus oisifs et les plus inutiles à la société. Portion opulente du genre humain! n'êtes-vous donc placée sur la terre, que pour absorber toute sa substance? Ne possédez-vous d'immenses héritages, que pour charger un plus grand espace du poids de votre inutilité? Votre naissance vous dispense du travail, et votre opulence vous le rend inutile. N'êtes-vous donc pas les enfans d'Adam, les fils d'un père coupable? Et cette première origine n'est-elle pas un engagement à une vie laborieuse? Vous demandez, quel crime il peut y avoir à goûter les avantages de la société, sans y contribuer? Celui de ne pas porter un

fardeau qui est fait pour tous ; celui que vous blâmez, avec tant de sévérité, dans les ministres, qui jouïssent de l'héritage du Seigneur, sans le cultiver: car, on a beau s'aveugler, et rejeter sur une portion des hommes, le fardeau, les obligations dont on se dispense ; il en est de la société, comme de l'église : l'une et l'autre peuvent autoriser des partages inégaux ; mais l'avantage qui reste du côté des riches, doit être, ou la récompense des services, ou un engagement plus fort à en rendre de nouveaux. Quoi! répondoit le généreux Urie, pressé par David, de jouïr, dans le repos, des plaisirs domestiques : Quoi ! tandis que les combattans campent sous les tentes, et essuient tant de périls, pour le salut des enfans de Dieu, j'irois prendre du repos dans ma maison ? *Et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?* C'est ainsi que la vraie vertu condamne cette oisiveté que la mollesse voudroit

excuser. Les occupations ne manquent jamais aux hommes qui aiment le bien : l'éducation et les talens peuvent les varier ; mais tous doivent en avoir ; et elles sont toutes pénibles, lorsqu'on remplit l'étendue de cette obligation. Défendre, avec votre sang, le cultivateur qui vous nourrit de ses sueurs ; porter des secours par-tout où le besoin se fait sentir ; donner à la société des lumières, lorsque vous ne pouvez lui donner des forces ; veiller à l'éducation de vos enfans ; leur inspirer la crainte de Dieu, le respect pour les lois, l'amour de la patrie ; former les mœurs de vos frères, les consoler dans leurs peines, les animer à la vertu ; riches du siècle, voilà des occupations dignes de vous : jugez s'il ne vous reste rien à faire. Ces devoirs sont-ils remplis par tant d'oisifs, qui n'ont d'autres peines, que cette langueur qui accompagne l'inaction ; cet engourdissement, qui épuise enfin toutes les ressources

de l'art ; cet ennui qui s'empare de leur ame, rend leur caractère indécis, leurs démarches vagues et incertaines; répand sur leur humeur de foibles nuances de tous les goûts, sans en déterminer un seul, et leur laisse à peine le sentiment de leur existence? Tant d'hommes, inutiles à la religion, à la patrie, qui ont beaucoup de mouvemens, et point d'actions; qui ne prennent au bien public, qu'un intérêt de curiosité ; qui savent tout ce qui se fait dans la société ; qui n'y font jamais rien, et qui semblent n'avoir d'activité, que pour consommer ce que les autres produisent. Pourroit-on vous reconnoître dans le portrait que l'Esprit-saint nous a laissé de la femme forte, vous, femmes du siècle, qui n'êtes occupées que de frivolités, et qui passez, sans intervalle, d'une dissipation qui vous excède, à un dégoût qui vous accable? Vos mères ne connoissoient pas cette vie fastidieuse et inutile, qui arrache une

épouse à son époux, à ses enfans, à tous ses devoirs : elles savoient comment, par le travail, on charme l'ennui, on guérit la langueur de la paresse, et les dangereuses rêveries de l'oisiveté. Dans le loisir que leur laissoient les soins domestiques, leurs mains s'exerçoient à des ouvrages, dont la piété avoit donné le dessein : elles faisoient des habits pour les pauvres, des ornemens pour les autels : leur retraite, ainsi embellie par la vertu, les rendoit plus respectables, plus aimées, plus heureuses ; elles y goûtoient des plaisirs plus doux, plus intimes, que vous n'en trouvez dans vos commerces, qui ne se soutiennent que par la vanité, l'inutilité, la médisance : *Panem otiosa non comedit.*

L'inutilité n'est pas le seul crime qui accompagne l'opulence : le repos dans des ames actives et sensibles, n'est jamais le calme de toutes les passions; des cœurs qui se ferment au devoir,

ne sont que plus ouverts à la volupté ; et l'amour du plaisir corrompt presque toujours ces riches que l'oisiveté amollit. Le réprouvé de notre évangile étoit livré aux plaisirs du monde ; il faisoit tous les jours bonne chère ; il évitoit peut-être les excès qui altèrent la santé, mais il ne refusoit rien à ses goûts : son ame, uniquement occupée des soins du corps, se bornoit à la satisfaction des sens ; ses penchans ne nuisoient point à ses frères, mais il s'avilissoit lui-même : c'étoit cette volupté grossière, qui suppose des passions plus méprisables que dangereuses, et qui met dans le cœur plus de bassesse que d'injustice : *Epulabatur quotidie splendidè.* N'est-ce pas là, mes frères, le tableau de la vie des riches du siècle ; de ces hommes voluptueux, indolents, qui se disent sectateurs de la vertu, quoique partisans du plaisir, et qui se flattent d'allier la régularité des mœurs, avec la sensualité ? Tandis que les

chaires chrétiennes retentissent des anathêmes prononcés contre la vie sensuelle, et que Jésus-Christ déclare qu'elle est la voie qui mène à la perdition ; ils regardent ces menaces, comme des exagérations du zèle ; ils disent qu'une vie délicieuse est le partage de l'opulence ; qu'on peut tout accorder à des goûts qui ne sortent pas de la modération ; que la piété, qui va jusqu'à renoncer aux plaisirs du monde, n'est qu'une singularité indiscrète, qui rend la vertu triste et austère ; que l'essentiel est de conserver la probité, la droiture, la bonne foi ; d'être bon citoyen, bon père, bon époux ; et que ces vertus forment l'étendue des devoirs, dans toutes les conditions : *Bene vivere opus est.* C'est ainsi que les païens répondoient aux premiers apôtres du christianisme. Et n'est-il pas surprenant, que ce langage séduise encore des disciples de Jésus-Christ, instruits de leur foiblesse et

de la nécessité de la pénitence ; qui savent que la sensualité, la recherche des plaisirs, est toujours un danger pour les innocens, et un crime pour les coupables ? Sans doute, l'essentiel dans toutes les conditions, est de conserver la probité, la justice, la chasteté, la pureté des mœurs. Mais ces vertus peuvent-elles s'allier avec une vie sensuelle ? l'habitude d'accorder tout à ses goûts, ne forme-t-elle pas une disposition de ne rien refuser à ses passions ? le seul commerce du monde, animé par le plaisir, n'est-il pas un engagement funeste aux crimes ? l'innocence est-elle en sûreté dans ces assemblées, où l'ame reçoit par tous les sens, le poison flatteur qui l'amollit ; où l'enjouement et la dissipation ôtent à la pudeur toute sa vigilance et sa sévérité ; où les deux sexes ne semblent rapprochés, que par le desir de plaire, et par l'espérance de la séduction ? Tous les plaisirs du monde ne sont

pas des crimes; mais il en est peu qui ne développent les passions, qui ne les irritent; et dès qu'elles sont enflammées, on leur oppose en vain des barrières; elles ne respectent plus la pudeur, l'autorité paternelle, les lois, la décence. Et que deviennent alors, cette probité, cette pureté de mœurs, cette fidélité conjugale, qu'on se flattoit d'allier avec une vie sensuelle et voluptueuse? Non, mes frères, les hommes si foibles, ne peuvent se soutenir que par les précautions: la retraite et la fuite des plaisirs du monde sont nécessaires, pour prévenir les excès mêmes du vice, et les mœurs pures seront toujours austères. Voilà pourquoi les maximes de l'évangile sont réprimantes, et condamnent avec la même sévérité, le crime, et ce qui met en danger d'y tomber: elles nous avertissent, que l'oisiveté seule est un acheminement à la vie sensuelle, et que la vie sensuelle touche de près à la dissolution. Et où

trouve-t-on les excès monstrueux de la débauche, les adultères, les divorces scandaleux, si ce n'est dans ces palais élevés par l'opulence, pour le séjour de la volupté? Prophète, disoit le Seigneur, percez les murs de ces palais: *Fode parietem;* considérez cette femme mondaine, entraînée dans les voies du siècle, esclave de ses maximes, livrée à tous ses plaisirs; vous la verrez environnée de ces corrupteurs aimables, qui dominent dans la société par leur enjouement, et qui l'empoisonnent par leurs mœurs; de ces hommes frivoles et dangereux, qui mettent tout en agrément, qui badinent avec les vices, qui traitent légèrement la pudeur et la foi conjugale, qui font rougir la vertu de sa sévérité, et qui assujetissent les devoirs mêmes aux caprices de la mode: *Effode parietem.* Percez cet autre mur; voyez cette veuve, qui, oubliant ce deuil éternel, qui est le soutien, comme la gloire de son

état, s'abandonne aux joies du monde: elle suit les usages d'un siècle, où la viduité est regardée comme un affranchissement de toutes contraintes: la mollesse l'endort; les soucis d'une vaine parure la réveillent; le jeu, les spectacles, l'intrigue des passions, remplissent tous les instans de sa vie; l'éducation de ses enfans lui paroît un soin trop pénible; elle ne peut se souffrir dans l'enceinte de sa famille; le service d'un domestique lui est insupportable: *Nec valens in domo suâ consistere pedibus.* Tournez-vous d'un autre côté; voyez cette épouse plongée dans les larmes, et qui ne trouve de consolation que dans sa vertu: la tristesse l'environne dans un réduit obscur; tandis que le reste de la maison retentit de chants de voluptés, et qu'un époux infidèle respire la joie, au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à l'infâme idole de sa passion: *Fode parietem.* Prophète, allez plus loin, et vous ap-

percevrez des abominations encore plus grandes ; voyez ces époux à charge l'un à l'autre, et presque étrangers sous le même toît. Si leur divorce n'est pas éclatant, ce n'est pas la tendresse qui les rapproche : un vain dehors de politesse et quelques bienséances, leur tiennent lieu de sentimens, dans le commerce le plus intime ; ils cherchent à s'éviter, mais ils ne veulent pas rompre ; ils sont bien éloignés de l'estime, mais leurs vices sont assez commodes, pour se supporter ; et la paix dont ils semblent jouïr, est peut-être le fruit de la plus étonnante corruption, d'une complaisance, qui va jusqu'à se laisser le droit mutuel de commettre des crimes : *Abominationes pessimas.*

Direz-vous que tous les riches qui se livrent aux plaisirs du siècle, ne tombent pas dans ces excès ; qu'au milieu de la licence d'une vie mondaine, des ames honnêtes peuvent surnager, malgré le torrent qui les entraîne ; qu'il se trouve

même des cœurs vertueux et nés pour le bien, qui se rapprochent des vices, sans les contracter, qui se mêlent avec les méchans, et qui demeurent incorruptibles malgré leurs exemples? En sera-t-il moins vrai qu'il y a du danger, que c'est un crime de s'y exposer; que des mœurs pures s'allient difficilement avec les plaisirs du monde; et que des exceptions, toujours rares, ne doivent pas rassurer contre des périls toujours certains? La conscience ne vous reproche pas des vices grossiers, l'excès vous révolte; vous êtes un homme essentiel, plein de probité; et une vie douce, sans privation, sans effort, sans pénitence, vous paroît exempte de crime; mais cette modération, que vous devez plutôt à la foiblesse de vos penchans, qu'à l'amour de la vertu, puisque vous la conservez sans precaution, a-t-elle suffi pour justifier le riche de notre évangile? Et si, dans un temps où Jésus-Christ n'avoit pas laissé

laissé des préceptes, et de grands exemples de privations rigoureuses, cet heureux du siècle a été réprouvé, pour avoir passé sa vie dans les délices; quel sera le sort des riches sensuels, sous une loi, où la pénitence seule ouvre le ciel, et où la croix est le gage du salut? Les hommes, en effet, ne sont pas seulement foibles, et obligés de fuir les plaisirs qui pourroient les corrompre; ils sont encore coupables, et comme tels, ils doivent satisfaire à la justice divine, crucifier leur chair, retracer l'image de Jésus-Christ, qui n'applique ses mérites qu'aux membres qui lui sont unis par les souffrances. Or, cette pénitence rigoureuse est-elle compatible avec la sensualité? Se fait-on violence, lorsqu'on ne refuse rien à ses goûts? Souffre-t-on avec Jésus-Christ, quand on est dans les délices? Pleure-t-on sur ses péchés, au milieu des joies du monde? Peut-on comparer la vie des

riches avec les règles de l'évangile, et ne pas trembler sur leur sort? Qu'ils soient justes, reconnoissans, sincères: avec cet appareil de vertus, ils peuvent mériter les éloges du monde; mais sans la pénitence ils ne sont pas des chrétiens dignes de l'héritage racheté par le sang de Jésus-Christ: *Christiani non sunt.*

La vie du mauvais riche manquoit du mérite des bonnes œuvres: il ne cherchoit pas cette considération qui est le prix des travaux utiles; mais il se donnoit cet éclat du faste, qui coûte moins à l'indolence, et qui flatte plus la vanité; il étoit vêtu de pourpre et de lin; l'on voyoit briller autour de lui cette magnificence qui fait illusion jusqu'à s'attirer nos hommages: *Induebatur purpurâ et bysso.* L'évangile ne dit pas que son luxe étoit injuste, et qu'il jouissoit des productions de l'industrie, tandis qu'il privoit l'artisan du prix de ses travaux. Il n'est pas besoin

de la sévérité chrétienne, pour condamner des crimes que les lois doivent punir. Le monde même, dont les maximes entraînent souvent vers ces excès, ne les autorise pas; et les riches se trompent, s'ils croient aller à la considération, par une magnificence fondée sur les débris de la fortune des autres citoyens. Ils n'ont pour eux que le mépris et la censure publique. L'excès condamné dans le mauvais riche, se trouvoit plutôt dans sa vanité, que dans son injustice. C'étoit ce luxe, si commun dans notre siècle, qui se fait un mérite de ses profusions, qui cherche l'estime, par l'ostentation du faste, qui donne trop de prix aux richesses, qui fait mépriser la vertu simple et modeste, qui ne consulte plus les bienséances du rang et de la naissance, qui réglant les dépenses sur les besoins d'opinion, et sur les prétentions ridicules de l'orgueil, ne connoît de bornes, que l'impuissance de

croître, et va jusqu'à restreindre le nécessaire, pour aider au superflu : *Induebatur purpurâ et bysso.* Quel désordre, mes frères, dans ce goût funeste des superfluités ! Il ôte les ressources à la miséricorde ; il affoiblit l'amour des devoirs ; il amollit l'ame ; il donne trop de chaînes au cœur ; il le rend incapable des actions vertueuses, qui exigent presque toujours des sacrifices, des efforts, de l'unité dans les affections, et de l'énergie dans les sentimens. Ce n'est pas tout, ce luxe qui damne tant de riches, cause encore la perte des autres ames ; il devient une nouvelle tentation ; il multiplie les crimes dans la société. Les mœurs, en effet, dépendent plus de l'estime que l'opinion publique attache à certains objets, que du prix réel des choses, ou de celui que nos passions leur donnent. Si la vertu seule est respectée, les mœurs seront sevères. Si la recherche des superfluités n'em-

pêche pas que l'on donne la préférence au devoir, on trouvera encore de la modération. Mais si le faste donne toute la considération; si le luxe, confondant les états, fait perdre à la naissance ses avantages, aux services leur prix, à la probité l'estime, qu'elle mérite; si la pauvreté rend méprisable, la modestie obscur, tout est perdu, les voies les plus odieuses paroîtront légitimes, si elles conduisent à la fortune; il faudra acheter l'or par des crimes, sacrifier la pudeur aux besoins même d'opinion; les mœurs parviendront enfin au dernier degré de corruption: et nous ne sommes peut-être pas éloignés de ce terme affreux. Or, je vous demande, riches du siècle, qui vous conformez sans scrupule à la folie et aux excès des usages, quand votre luxe ne seroit qu'un exemple dangereux pour vos frères; quand cette ostentation n'auroit d'autre effet, que de remplir leurs cœurs de desirs inutiles; quand tout

ce vain éclat de la figure du monde, ne feroit que fixer leurs regards, et les attacher trop à la terre, ne seroit-il pas condamné par les règles de l'évangile ? Que sera-ce, si la corruption de votre exemple va jusqu'à multiplier les crimes ? Est-il donc permis de se conformer à des usages qui sont la cause de la perte de tant d'ames ? Le monde les autorise ; mais le monde et ses sectateurs sont réprouvés par Jésus-Christ, et ses vrais disciples doivent s'attendre à la haine et au mépris des enfans du siècle : *Nolite mirari, si odit vos mundus.*

La dureté du mauvais riche envers le Lazare, est le seul crime qui ne puisse être justifié par les maximes du monde. Il y avoit, continue l'évangile, un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table ; mais personne ne lui en don-

noit : *Et nemo illi dabat.* Quelle image, mes frères ! Toute ame sensible est révoltée par cette inhumanité ; vos yeux ne peuvent supporter un spectacle qui présente le riche couché dans la mollesse, à côté du pauvre plongé dans l'indigence.

La raison moins secourable que l'instinct : l'homme barbare, qui voit sans émotion son frère gémissant dans les bras de la mort ; et des animaux qui s'empressent de le soulager : *Generosiores divite canes*, dit saint Jean Chrysostôme, *ejus inhumanitate meliores.* Vos cœurs sont saisis d'horreur à l'aspect de ce tableau, parce que le rapprochement de tous les traits, le contraste des situations, donnent à ces objets la plus grande force ; mais vos ames sont-elles plus sensibles, parce que l'impression de ce moment est plus vive? La parabole auroit ému le mauvais riche, si on la lui eût racontée avec toutes les cir-

constances qui échappoient à ses regards distraits. Lorsque ce tableau ne sera plus sous vos yeux, n'oublierez-vous pas, comme lui, qu'il y a des Lazares à votre porte? Ils environnent vos palais; ils sont couverts d'ulcères; ils voudroient se rassasier des restes de votre table; leur situation est la même, et vous détournez vos regards de leur infortune: votre dureté est donc aussi grande que celle du réprouvé de notre évangile: *Canes ejus inhumanitate meliores.* Quoi de plus commun que ces hommes indolens, uniquement occupés de leurs plaisirs, distraits sur les maux de leurs semblables, auxquels la prospérité semble former des entrailles cruelles: *Viscera crudelia?* Dans un monde où la cupidité domine et forme les foibles liens des affections humaines; où la générosité n'est qu'une sorte d'amour-propre qui se dédommage par la gloire, des sacrifices que fait l'avarice, l'intérêt devient la

mesure de la compassion, comme des autres sentimens; les riches moins dépendans des autres, prennent moins de part à leurs peines; les malheureux sont pour eux, comme des êtres d'une autre nature: si leurs cœurs s'ouvrent quelquefois à la pitié, une vaine prudence, et des précautions timides, les referment bientôt; leur charité trop discrète n'a jamais assez examiné ce mendiant exposé à la commisération publique. Ne reçoit-il pas des autres assez de secours? N'y a-t-il point d'art dans ses gémissemens? Ses forces ne pourroient-elles pas encore suffire au travail? N'est-il pas dangereux de nourrir son oisiveté? Au milieu de tant de discussions, la compassion se ralentit, la bienveillance se resserre, et tous ces vains raisonnemens finissent par laisser dans la peine un malheureux, que l'instinct seul portoit à secourir: *Generosiores divite canes.* Mais je veux qu'il manque à la piété des riches, des

objets aussi touchans que le Lazare; sont-ils dispensés pour cela d'employer en aumônes, tant de biens qu'ils consument en superfluités, et de distribuer à leurs frères, des richesses que le Seigneur a mises en dépôt dans leurs mains? N'y a-t-il plus de malheureux sur la terre, qui aient droit à leur compassion? plus de malades, que leurs secours puissent rappeler à la vie? plus de pauvres, que la honte force à cacher leur indigence? Les édifices élevés par la charité, sont-ils conduits à leur perfection? Les besoins ne sont-ils pas plus grands que les ressources, dans ces lieux, où la miséricorde étend ses soins sur tant de malheureux? Leurs richesses ne seront-elles pas mieux employées à soulager toute espèce de misère, qu'à flatter la vanité? et n'y auroit-il pas plus de grandeur à montrer l'humanité bienfaisante, qu'à la faire voir environnée de l'éclat du faste? C'est ainsi que parloient les

sages du paganisme. Mais la morale de l'évangile va plus loin. Un Dieu pauvre, humilié, qui a méprisé tout ce qui peut embellir la figure du monde, est notre modèle. Conserver la modestie dans l'opulence; s'assujettir avec répugnance aux distinctions mêmes que la naissance autorise; se refuser tout ce que la vanité voudroit ajouter aux bienséances les plus rigoureuses; regarder comme dangereux tout ce qui flatte l'amour propre; établir les aumônes sur les débris des passions; donner tout le superflu, et augmenter ce superflu par des privations volontaires, riches du siècle, voilà la règle de vos dépenses. Sans cet usage des richesses, elles porteront témoignage contre vous, et vous n'aurez amassé que des trésors de vengeance: *Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus.*

Vous avez vu les causes de la condamnation du mauvais riche; il me

reste à vous exposer les circonstances de son supplice.

SECONDE PARTIE.

Tout s'écoule avec le monde ; tout est emporté par la succession rapide des années ; et après des révolutions continuelles, nous arrivons enfin à ce terme, où le temps finit, et où l'éternité commence. Les richesses, les grandeurs, les vastes projets qui suffisent pour attacher nos cœurs à la terre, ne peuvent donner plus de solidité à notre existence. Les diversions agréables, qui éloignent de notre esprit l'idée du trépas ; les illusions de l'espérance, qui le montrent de loin, ne peuvent le reculer d'un instant ; le repos même, si flatteur pour les ames sensuelles ; cette vie, où l'ame bornée aux soins du corps, ménage ses liens fragiles, évite les chocs qui pourroient les rompre, et les laisse dans ce calme où ils

prennent plus de consistance, comme ces arbres qui jettent des racines plus profondes, lorsqu'ils sont à l'abri des orages; toutes ces précautions n'empêchent pas que chaque instant ne nous ravisse une portion de nous-mêmes: le corps, après un développement fixé par le Créateur, dépérit; tout ce qu'il acquiert de nouveau le surcharge; les organes s'épaississent; les mouvemens s'embarrassent; le sentiment s'affoiblit; et, soit que la maladie hâte la mort, ou que la vieillesse l'amène lentement, elle porte enfin le coup fatal, et nous réduit en poussière: *Factum est ut moreretur.* Le malheureux accablé du poids de ses infirmités, en proie à l'indigence, exténué par la faim, privé des secours que notre dureté lui refuse, finit bientôt une vie, qui n'est pour lui qu'un sentiment plus vif des approches du trépas, et descend le premier dans le tombeau: *Factum est autem ut moreretur mendicus.*

Mais le riche ne tarde pas à le suivre. La mort, qui poursuit sa proie dans le palais des rois, comme dans la cabane des pauvres; qui balance son dard sur les têtes superbes, comme sur celles qui sont humblement penchées; qui se rit de nos larmes, et qui se plaît à troubler nos joies; la mort qui menace tout ce qu'elle ne frappe pas, et qui frappe enfin tout ce qu'elle a menacé, n'épargne pas ce mortel heureux dans le sein de la mollesse : *Mortuus est autem et dives.* Voilà donc le riche et le pauvre confondus dans la même poussière. Et quel nouvel ordre de destinée commence avec cet instant qui termine leur vie? L'un, privé de tout, n'éprouvant que des dégoûts et des souffrances, ne tenant à la vie, que par la soumission aux ordres de la providence; prêt à vivre, pour achever sa pénitence, mais plus empressé de mourir, pour consommer son sacrifice; supportant patiemment les peines de son exil,

mais soupirant toujours après le repos de la patrie, ferme avec joie ses yeux à la lumière du jour, qui ne lui découvre que des objets de tristesse, et trouve dans la dissolution de ses liens fragiles, le commencement de son bonheur : l'autre, heureux sur la terre, livré aux douceurs d'une vie molle, ne connoissant de félicité, que dans la satisfaction des sens, jouissant de tous les biens du monde, et y trouvant sa consolation, quitte, avec regret, ce qu'il a possédé avec tant d'attachement; et la privation de tout ce qu'il aime, devient la première peine des affections déréglées de son cœur : *Sic cine separat amara mors ?*

Son ame n'étoit ouverte qu'aux impressions qui flattoient sa vanité, ou qui retraçoient l'image du plaisir; l'éclat des grandeurs l'éblouissoit ; l'ivresse des sens le tenoit dans l'enchantement; ses yeux, fixés sans cesse sur la figure du monde, et suivant, pour ainsi dire,

la rapidité de ses mouvemens, voyoient toujours le phantôme à la même distance, et n'appercevoient pas qu'il échappoit à ses poursuites; il ne pensoit pas que des jours si brillans pouvoient être obscurcis par les ombres du trépas; la vivacité de ses attachemens l'étourdissoit sur la fragilité des créatures; le charme de sentir arrêtoit toute prévoyance, et le présent le séduisoit, jusqu'à lui faire perdre de vue l'instant qui devoit le suivre. Quelle surprise et quel désespoir, lorsque la mort l'arrache à ces biens qu'il sempresse de retenir, et le dépouille de tout ce qu'il aime, sans diminuer la force de ses affections! Elle vient enfin cette dernière heure; elle approche pour tous, et la voilà venue pour ce riche. Il sent qu'il est emporté par une violence inévitable; les grandeurs, les richesses, les plaisirs lui échappent; il ne lui reste que le péché; et les biens qu'il a possédés avec le plus d'attache-

ment, ne lui laissent qu'une plus grande corruption dans le cœur : comme ces eaux gelées, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le pressent, et ne fait que les salir : *Siccine separat amara mors ?*

Le monde honore sa mémoire ; on loue ses talens, sa libéralité, son amitié commode, la douceur de son commerce : la bienséance fait verser des larmes à quelques proches, que l'intérêt console ; la vanité, qui va plus loin que nous, orne encore sa pompe funèbre ; la magnificence brille au milieu des débris de sa grandeur : des marbres retracent son image, et conservent la fraîcheur de ses traits que la mort a déjà flétris. Mais, que lui servent des éloges qu'il n'entend pas ? un vain appareil qu'il ne peut voir ; des monumens qui font souvenir qu'il a été, en faisant penser qu'il n'est plus ? *Sepultus.* Il est vrai que son ame survit à la dissolution de son corps, et ne devient

pas la proie du tombeau; et c'est là le comble de son infortune. La vengeance divine, qui le poursuit avec une force infatigable, lui ôte la ressource du néant, et lui conserve l'immortalité, pour prix de ses crimes. Tandis que ce corps, dont il a fait son idole, est entraîné dans le débris universel, et perd jusqu'à son nom dans la poussière, son ame entre dans ce séjour d'horreur, où l'on ne respire, que pour souffrir; où tout est vie, et tout est douleur; où les peines sont sans mesure, et où l'activité suffit aux peines; où l'excès des tourmens, loin d'amener la langueur, ranime les forces, pour augmenter les supplices; où les remords nourrissent la fureur; où la fureur impuissante se tourne en désespoir; où le désespoir, toujours joint à la conviction de l'inutilité de ses efforts, prend en horreur cette vie qu'il ne peut détruire, et rend insupportable le sentiment même de l'existence: *Sepul-*

tus est in inferno. Là, tout ce qui a fait son bonheur sur la terre, augmente son infortune; et les mêmes objets qui ont servi d'instrumens à ses passions, en deviennent le supplice. L'erreur donnoit tout le prix à cette ombre de félicité, qu'il poursuivoit sans cesse; car on ne peut être véritablement heureux sur la terre, que par les espérances de la foi. Il faut se transporter dans l'avenir, et jouir des biens que l'on espère, pour goûter des satisfactions solides. Le monde présent ne peut nous suffire, lorsque la vérité pèse les biens qu'il nous offre; il séduit dès qu'il nous attache : c'est l'ivresse de nos sens; ce sont nos passions et nos espérances qui soutiennent son illusion; le charme cesse, dès que la réalité nous fixe, et que nous n'aidons plus, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. Aussi ce réprouvé, qui cherchoit toute sa satisfaction dans les créatures, et qui croyoit l'y trou-

ver, tombe dans le désespoir et les remords, aussitôt que ses yeux s'ouvrent à ce grand jour de l'éternité, qui montre toutes choses comme elles sont, sans prestige, sans nuage, sans ce prix factice que nos passions leur donnent. La vérité le tourmente aussitôt qu'elle l'éclaire. Il voit l'affreuse disproportion qui se trouve entre ses desirs et leur objet; et cette vue devient son supplice. Hélas! on sent à peine, pendant cette vie, les déchiremens cruels de la conscience, parce que tout y est distraction, et que le pécheur n'est jamais avec son cœur! Quel tourment, lorsque cette difformité sera sans cesse présente, et que, l'ame repliée sur elle-même, sera toujours contrainte de se voir, et toujours forcée de se détester! Ah! mes frères, percez ces abymes dans le temps, pour n'y être pas précipités dans l'éternité. Voyez ce riche sensuel, qui lève enfin vers le ciel ses yeux qu'il tenoit fixés

sur la terre : *Elevans autem oculos suos.* Il apperçoit, ce que vous verrez peut-être un jour, un nouvel ordre, où tout est changé pour lui ; où il abhorre ce qu'il estimoit, où ce qui le flattoit le tourmente, où ce qu'il voudroit aimer, le rejete ; un ordre, où la clémence divine méprisée devient une sévérité inflexible ; où sa patience lassée, se change en une vengeance implacable. Il voit de loin ce Dieu qu'il oublioit au milieu des charmes d'une vie sensuelle, que sa foi lui découvroit à peine, et que son cœur ne desiroit pas : une lumière vive montre ce bien suprême dans tout son éclat, mais il n'est pas à sa portée : *Vidit à longè.* La gloire et la bonté du Très-haut, réveillent dans son cœur les désirs les plus vifs ; son ame s'élance sans cesse vers cet objet ; et le poids de son iniquité la fait retomber sur elle-même ; tout son être, tous ses penchans l'entraînent dans le sein de

Dieu ; et la main, qui imprime ses mouvemens dans sa volonté, le repousse avec une force invincible. Ainsi, en proie tout-à-la-fois à un amour impuissant, et à une haine désespérée, il ne peut ni s'approcher de ce qu'il aime, ni s'éloigner de ce qu'il abhorre : *Vidit à longè.*

Oui, mes frères, l'image de la félicité véritable, toujours présente aux yeux de ce réprouvé, fera son plus grand tourment : car, quelle peine d'être privé de Dieu, et de le voir dans tout l'éclat de sa gloire ; de connoître le prix de sa bonté, et d'être écrasé sous le poids de sa colère ; d'unir sans cesse le sentiment de la plus grande misère, avec l'idée distincte du plus grand bonheur ; d'embrasser du même regard les délices du ciel et les horreurs de l'enfer, sans pouvoir détourner les yeux de ce contraste affreux, qui donne aux desirs plus de force, aux regrets plus de vivacité !

Vidit Abraham à longè. Il voit de loin le sein d'Abraham ouvert, pour recevoir tous les justes, les vrais croyans, ceux qui ont préféré les espérances de la foi aux charmes de la vie présente; il se dit sans cesse, voilà l'héritage qui m'étoit préparé; voilà le Dieu pour lequel j'étois créé; et j'y ai renoncé pour des songes; j'en suis privé pour avoir goûté des plaisirs d'un instant: *Recepisti bona in vitâ tuâ.* Eternelle vérité, tu ne brilleras donc plus que pour découvrir mes erreurs, mon injustice, la grandeur de mes pertes, la profondeur de ma chûte! Je voulois partager mon cœur entre le Créateur et la créature; goûter les délices de la chair, sans renoncer aux voluptés célestes; chercher le repos sur la terre, et le trouver encore dans le ciel; je m'endormois dans les plaisirs, sans être réveillé par les remords; je me croyois juste, avec cette indolence qui m'éloignoit des excès du vice. Ah!

je reconnois trop tard que la mollesse seule est un crime dans un chrétien ; qu'il ne peut trouver sa consolation sur la terre et dans le ciel ; que la joie ne succède qu'aux larmes, et que c'est assez de n'avoir pas souffert pendant cette vie, pour être tourmenté dans l'autre : *Recepisti bona in vitâ tuâ.* Je confondois la sagesse humaine, avec la prudence du ciel ; je prenois les ombres de la vertu, pour la justice chrétienne ; je pensois que l'opulence me donnoit le droit de satisfaire tous mes goûts ; j'aimois le luxe ; les arts rassembloient autour de moi les plaisirs, les commodités, les agrémens ; tout cela me paroissoit innocent, pourvû que les droits de l'humanité fussent respectés dans mes semblables ; j'oubliois que j'étois pécheur ; que le desir seul du pardon devoit animer la conduite de ma vie ; que l'état de coupable formoit pour moi un nouvel ordre de devoirs envers la divinité, et qu'il

falloit

falloit appaiser sa justice, avant que d'user des bienfaits de sa clémence: *Recepisti bona in vitâ tuâ.*

Insensé! je prenois en pitié les mœurs austères de ces fidèles ensevelis pour le siècle; je les regardois comme des victimes qu'une fausse piété dévouoit au malheur; le zèle qui les armoit de sévérité contre eux-mêmes, me paroissoit farouche; je disois, comme tant d'autres: Quelle étrange manière d'honorer la divinité, en se privant des biens que sa bonté répand sur nous! Ces justes ne sont-ils donc sur la terre, que pour détester le jour qui les éclaire? Leur cœur ne s'ouvre plus à la joie; ils n'entendent pas la voix du plaisir; la tristesse, le dégoût, la langueur, les environnent: ils sont sûrement malheureux, ou insensibles; il faut plaindre leur stupidité ou leur erreur: *Nos insensati æstimabamus vitam illorum insaniam.* Les voilà, cependant, ces hommes qui n'étoient

pour le monde, que des objets de rebut ou d'indifférence : la vérité les venge du mépris de notre orgueil ; le Dieu de gloire et de magnificence les reçoit dans son sein ; ils entrent dans la paix du Seigneur ; ils jouïssent de son royaume éternel : *Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei.* Ce mendiant, couvert d'ulcères, qui traînoit à ma porte les restes languissans d'un cadavre animé, dont le spectacle hideux frappoit mes yeux, sans émouvoir mon cœur; dont les maux extrêmes, loin d'exciter dans mon ame, cette compassion qui rapproche de l'infortuné, faisoit naître ce dégoût qui en éloigne ; Lazare, que je ne daignois pas honorer d'un seul regard sur la terre, est revêtu de gloire dans le ciel : ses os arides sont plus brillans que la lumière ; ses larmes sont essuyées ; des délices toujours nouvelles seront son partage ; et la vue de son bonheur ne fera qu'augmenter mon infortune : *Vidit*

Abraham à longè, et Lazarum in sinu ejus.

C'est ainsi que le présent et le passé se réunissent pour tourmenter ce réprouvé, et que ses affections terrestres, que le charme des passions rendoit si douces, se changent en regrets, lorsque la vérité dissipe le prestige. Du fond de cet abyme, vous leverez les yeux vers le ciel, vous qui, malgré les lumières d'un esprit droit, et les sentimens d'une ame honnête, ne suivez d'autre règle, dans votre conduite et dans vos jugemens, que les maximes du monde; qui flattez les vices qu'il supporte; qui rougissez des vertus qu'il censure; qui tournez en ridicule la conduite de cette femme fidèle, qui embellit sa retraite par la pratique des devoirs, et trouve toute sa consolation dans son époux, toute sa gloire dans ses enfans; de cette veuve respectable, qui, après avoir enterré tout amour humain, avec des cendres chéries, met son espérance en Dieu, et passe

ses jours dans la prière ; vous les verrez alors jouissant du prix de leurs vertus, enivrées de plaisirs purs et inaltérables, heureuses tout-à la-fois par leur séparation du monde qu'elles ont méprisé, et par la possession du Dieu qu'elles ont servi : *Vidit à longè.* Vous leverez encore les yeux vers le ciel, hommes impitoyables, et cependant voluptueux et sensibles, qui ne jetez jamais de regards compatissans sur les malheureux, vous que le plaisir rend cruels, et que la mollesse endurcit ; vous verrez alors dans le séjour de la félicité, ce pauvre, dont vous avez méprisé les larmes ; cet orphelin, que vous avez abandonné aux rigueurs de l'indigence ; ce malade, que vous n'avez pas secouru dans les bras de la mort : vous comparerez leurs peines avec leurs délices ; vos fausses joies, avec vos tourmens ; et ce parallèle accablant sera toujours présent à votre esprit : vous toucherez au moment, où la mé-

moire de la vie la plus brillante, ne vaut pas le souvenir d'un verre d'eau, présenté par la charité, et ne fait qu'augmenter le regret de l'avoir refusé; vous implorerez en vain la miséricorde, dont les tendres mouvemens sont inconnus à votre ame. Ce ne sera plus le temps de la bonté paternelle. Vous direz, Père Abraham! ayez pitié de moi: *Pater Abraham! miserere meî;* et ce cri de votre douleur ne fera que réveiller la vengeance de Dieu: vous aurez recours à cette bienveillance, qui n'avoit jamais attendri votre ame sur les maux de vos frères; vous supplierez Lazare de tremper le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir votre langue, *Mitte Lazarum:* mais il sera sourd à vos prières, comme vous étiez sourd à ses gémissemens; et cette insensibilité, qui étoit en vous un crime, l'effet des passions, de la dureté, de l'indifférence, sera en lui une vertu, une suite de l'ordre, de la vérité, de la

soumission à la justice éternelle. Ainsi, rien ne changera pour vous; ni la colère de Dieu, ni la haîne de vos frères, ni leurs consolations, ni vos tourmens, parce que tout sera selon les lois d'une volonté inflexible. L'arrêt terrible, la sentence irrévocable sera portée: Allez, maudit; précipitez-vous dans les feux éternels: *Crucior in hâc flammâ.* Alors commenceront, pour ne plus finir, les pleurs, les grincemens de dents, la rage et le désespoir. Et qui pourroit décrire l'horreur de ces supplices? Les images mêmes dont l'Esprit saint se sert, sont trop foibles; ces images effrayantes, qui représentent les réprouvés, frappés tout-à-la-fois dans le corps, de peste, de pauvreté, de froid et de chaud; dans l'esprit, de folie, de sécheresse, de fureur. Le ciel est d'airain brûlant sur leurs têtes; et la terre, de fer ardent sous leurs pieds. *Cœlum quod suprà est, æneum; et terra quam calcas, ferrea.* Leur rosée n'est que la

poussière des cadavres; leur lumière n'est qu'une sombre lueur, qui augmente l'horreur de ces lieux de tristesse: c'est là qu'ils se trouvent dans l'esclavage de leurs plus cruels ennemis; dans la faim, dans la soif, dans l'indigence de tout, parce qu'ils n'ont pas voulu servir Dieu dans l'abondance de leurs biens: *Eò quòd non servieris Domino Deo tuo.* Le Seigneur qui veille sur leur iniquité, ne cesse de les briser; il met sa face contre eux, pour écrâser leur orgueil: ils seront à jamais sous cette verge impitoyable, sous cette main puissante, qui frappe sans s'affoiblir, et qui ne fait que des plaies incurables. *Crucior in hâc flammâ.* Je souffre des maux cruels dans cette flamme, dit cette ame malheureuse; et l'espérance qui adoucit tout, ne ralentit plus ce cri de la douleur: le temps qui nourrit l'espoir, en amenant le changement, ne mesure plus la durée de ses peines; elles n'ont d'autres

bornes, que celles de l'éternité, où rien ne finit, rien ne passe, rien ne change ; où l'on est malheureux sans ressource, comme l'on est heureux sans crainte, parce que tout y est, pour ainsi dire, en un seul instant, ce qu'il sera toujours. *Magnum chaos firmatum est.* Un grand abyme sépare ce réprouvé du sein d'Abraham ; il ne peut s'en rapprocher ; il n'apperçoit plus de terme à ses malheurs : la prévoyance de l'avenir est encore plus funeste pour lui, que le sentiment du présent ; il s'efforce en vain de dérober à sa pensée, la durée de son supplice. La justice divine met toujours sous ses yeux cette image terrible de l'éternité, qui, après des millions de siècles écoulés, laisse encore la même distance, entre le commencement et la fin de ses peines : *Magnum chaos firmatum est inter te et me.*

Quelle séparation, mes frères ! Et pouvons-nous y penser sans frémir ?

Plus de commerce entre le ciel et la terre; plus de société entre les élus et les réprouvés; tout l'amour d'un Dieu qui se répand sur les uns, toute sa colère qui écrâse les autres. Un abyme immense entre le séjour de la félicité, et celui de l'infortune; la grâce, qui pouvoit combler cet abyme, reste sans action; et la vengeance qui le creuse, agit sans cesse. Plus de crainte de décheoir du bonheur, dans les justes; plus de retour à espérer, pour les coupables : *Magnum chaos firmatum est.* Quand nous vous proposons ces vérités qui ont fait trembler les Césars sur le trône; quand nous vous parlons des feux allumés par la vengeance divine, et que nous sommes alarmés de la sécurité, que les menaces terribles, répandues dans les livres sacrés, laissent dans vos ames, vous nous répondez que personne n'est revenu de l'autre monde, pour savoir ce qui s'y passe. Ces objets, ajoutez-vous, sont bien

confus dans le lointain : nous les croyons sans les voir. Les biens présens, au contraire, sont entre nos mains ; ils affectent tous nos sens. Faut-il s'étonner que leur impression l'emporte sur la foi de l'avenir? Nos frayeurs seroient extrêmes, et notre conversion seroit assurée, si un seul de ces malheureux venoit nous raconter les peines qu'il endure : *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* Ah! mes frères, est-il donc besoin de ressusciter les morts, de vous présenter des spectres, pour ranimer votre foi ? N'avez-vous pas Moïse et les prophètes? Consultez ces oracles, si vous croyez à l'autorité des écritures : leur témoignage doit suffire. Si vous n'y croyez pas, de nouveaux miracles ne serviront qu'à vous rendre plus inexcusables, puisque l'incrédulité, qui a tant d'opposition avec les vérités du salut, n'a jamais assez de preuves : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Vous voudriez savoir ce que l'on souffre dans les enfers? Eh bien! dit saint Jean Chrysostôme, voilà les abymes ouverts; voilà un réprouvé, qui expose à vos regards l'horreur de son supplice: les remords le déchirent; les flammes le dévorent; il ne peut obtenir une goutte d'eau, pour étancher sa soif; le spectacle de ses tourmens est sous vos yeux; vous entendez les cris de son désespoir: *Crucior in hâc flammâ.*

Il ne reste plus qu'à examiner si son malheur peut vous être commun, et quelle conséquence vous devez en tirer pour la conduite de votre vie. Je vous demande donc, sans séparer ma cause de la vôtre, sans me rassurer sur la sainteté d'un ministère qui me rend peut-être plus coupable, si le souverain juge venoit à cet instant faire la grande séparation des bons et des méchans; si les consciences étoient ouvertes, et si la mort dirigeant ses coups, choisissoit les victimes que le péché

dévoue à la vengeance éternelle : *Factum est autem ut moreretur;* quel est celui d'entre nous qui ne doive pas craindre d'être frappé dans les dispositions où il se trouve ? Quel est le riche qui n'a pas vécu dans la mollesse ? Quel est le Chrétien qui a porté sa croix ? Quel est le coupable qui a satisfait à la justice divine ? Quel est l'arbre chargé de fruits, et qui ne seroit pas jeté au feu, si la cognée le séparoit de ses racines ? *Sepultus est in inferno.*

Changeons donc, mes frères, puisqu'autrement nous ne pouvons éviter de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur : convertissons-nous dès ce moment : ne mettons pas notre confiance dans une pénitence tardive, qui est toujours incertaine. Que les pauvres supportent avec patience les peines de leur état ; que les riches les soulagent dans leurs besoins ; qu'ils soient miséricordieux, modestes, laborieux, pénitens, détachés de tout

au milieu de leur abondance, afin que le sein d'Abraham les réunisse à jamais dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES SERMONS
contenus dans le tome II.

SERMON sur l'Ambition, page 1
Sermon sur l'amour de Dieu, 46
Sermon sur les Afflictions, 103
Sermon sur l'Aumône, 159
Sermon sur l'Impénitence finale, 215
Sermon sur le Ciel, 272
Sermon sur la Vigilance Chrétienne, 319
Sermon sur les Grandeurs de Jésus-Christ, 378
Sermon sur l'Evangile du Mauvais Riche, 431

Fin de la Table du Tome II.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

The Libra

a39003 009524728b